R G B WH GR BL
Grey Scale #13
C M Y K
Part Code
ST1316
DANES-PICTA .COM
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
Colour Chart #13
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches
Centimetres

GALERIE
MILITAIRE.

GALERIE MILITAIRE,

OU

NOTICES HISTORIQUES

SUR

LES GÉNÉRAUX EN CHEF, GÉNÉRAUX DE DIVISION, etc.; VICE-AMIRAUX, CONTRE-AMIRAUX, etc.,

Qui ont commandé les Armées françaises depuis le commencement de la révolution jusqu'à l'an XIII.

OUVRAGE ORNÉ DE PORTRAITS.

PAR F. BABIÉ ET L. BEAUMONT.

..... Eternisons notre France chérie;
Disons aux temps futurs quels étaient nos héros.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre français, n°. 51.

AN XIII.

92(Lorraine):355.(323.32):
940

7445/1

GALERIE MILITAIRE.

DAGOBERT.

JAMAIS l'histoire n'offrit à l'admiration des peuples autant d'exemples du plus rare courage, que nous en présentent dix années de cette guerre mémorable. Combien de héros ont acheté de leur sang les triomphes de leur patrie! Combien de braves lui restent encore pour garans d'une paix honorable, dont les bienfaits sont leur ouvrage! Avant que la discorde ose essayer de troubler la tranquillité de l'Europe, il faudra que l'on efface de nos annales les glorieuses actions de tant de guerriers dont les noms seuls sont pour la France un autre *palladium*. Si quelques-uns sont tombés, dans les combats, sous le fer ennemi, c'est en imitant leur valeur que ceux qui leur

survivent ont fait retentir les Alpes et les Pyrénées, les contrées brûlantes de l'Égypte et les plaines germaniques, du bruit de leurs exploits.

Au milieu de ces jeunes soldats qui s'empressèrent d'offrir leurs bras pour défendre la patrie menacée, on distingua un brave militaire qui se présentait pour la servir avec un dévouement égal à celui de cette bouillante jeunesse, mais ayant de plus qu'elle les talens et les vertus que donnent l'expérience et une longue habitude de la discipline: cet homme était Dagobert. Issu d'une famille noble, Louis-Simon-Auguste-Fontenille Dagobert naquit à la Chapelle, près Saint-Lô, département de la Manche. Il étudia d'abord pour entrer dans le génie, qu'il quitta pour prendre du service dans Tournaisis. Lors de la création des compagnies nouvelles, au mois de novembre 1755, il reçut de l'avancement, et passa par tous les grades, jusqu'à celui de maréchal-de-camp, auquel il fut élevé le 20 septembre 1792; et celui de général de brigade lui fut conféré le 8 mars 1793. Dagobert fit

toutes les campagnes de la guerre de sept ans, et notamment celle de 1759. Il fit aussi trois campagnes dans l'île de Corse, et reçut plusieurs blessures dans différens combats. A la bataille de Menden, il fut blessé à la main droite, et à la main gauche à celle d'Ober-Vemer; il reçut deux coups de feu à Clostercamp, le 16 octobre 1760, et, le 28 février 1792, il fut atteint à la jambe droite d'une balle qui lui fit une forte contusion. Attaché, comme maréchal-de-camp, à l'avant-garde de l'armée d'Italie, depuis le 20 novembre 1792, il battit l'ennemi sur le col de Brouns, et prit son camp. En 1793, Dagobert fut appelé à la tête d'une division qui devait agir en Italie sous les ordres du général Biron : ses premières opérations à cette armée furent marquées par des succès, que l'on regardait alors comme un heureux présage de ceux qu'il devait remporter par la suite. Ces espérances, comme on le verra, ne furent point trompées. Le 14 février 1793, le général Dagobert, informé que les Autrichiens et les Piémontais s'étaient rassemblés à Sospello, et menaçaient les postes avancés

de Nice, reçut l'ordre de prévenir les ennemis, et de les attaquer eux-mêmes dans Sospello. Dagobert n'avait avec lui que huit ou neuf cents hommes, et les Autrichiens en avaient au moins le double; mais les savantes dispositions du général français couvrirent l'infériorité du nombre, et la valeur sut y suppléer. L'attaque fut vive, et la défense opiniâtre; l'ennemi fut par-tout repoussé, et trois cents hommes furent forcés de mettre bas les armes.

Le général Dagobert préludait, par cette victoire, à celles qu'il remporta dans les journées des 28 février, 1er et 2 mars 1793. Biron ayant résolu d'attaquer tous les postes de la droite des ennemis, depuis Entrevaux jusqu'à Sospello, et de les chasser entièrement du comté de Nice, les troupes aux ordres du général Dagobert se réunirent à Colla-Bassa, et se trouvèrent bientôt en présence de l'ennemi, qui occupait les hauteurs presque inaccessibles du col de Negro. L'attaque est aussitôt ordonnée; les chasseurs corses et les grenadiers du 28e et du 91e régimens de chasseurs gravissent la montagne,

et s'emparent des hauteurs qui la couronnent. L'armée alors continue sa marche sur deux colonnes; celle de gauche obéissant au général Brunet, et la droite commandée par le général Dagobert. L'ennemi fut partout chassé de poste en poste jusqu'à la Vesubia : la valeur et la constance des troupes franchirent, dans cette marche victorieuse, des obstacles regardés jusqu'alors comme insurmontables; elles parvinrent, après une longue suite de combats dans un pays difficile et parsemé de défilés, à s'emparer des hauteurs de la rive gauche, où toute l'armée bivouaqua, prête à tenter le lendemain le sort des armes.

Le 2 mars au matin, le général Dagobert poursuivit le cours de ses succès, et chassa de droite et de gauche les troupes légères de l'ennemi, qui dominaient sur les hauteurs des deux rives de la Vesubia. De son côté, le général Brunet se portait sur le Belveder, que les Autrichiens occupaient avec cinq mille hommes; il s'emparait de ce poste, mettait l'ennemi en déroute, et consolidait par cette victoire les avantages remportés par

le général Dagobert. Les Français eurent peu de tués ou de blessés ; seulement ils perdirent quelques soldats qui, excédés de fatigues, n'avaient pu suivre la colonne. L'ennemi eut environ deux cents hommes tués ; on lui fit des prisonniers en nombre à peu près égal : mais ce n'est pas tant par la perte qu'il fit en cette occasion que l'on doit apprécier cette victoire, que par l'importance et l'étendue du pays conquis. Le général Dagobert déploya, dans ces différentes affaires, de grands talens militaires et une fermeté inébranlable.

Pendant qu'il affrontait, dans les montagnes du Piémont, les dangers et les fatigues, la renommée répandait en France le bruit de ses succès. Ses talens militaires, sa sagesse et son expérience fixèrent sur lui les regards ; et lorsque le comité de salut public, par l'organe de Barrère, fit déclarer la guerre à l'Espagne, Dagobert fut nommé général de l'armée des Pyrénées-Orientales. Suivant le décret de la Convention, cette armée devait être forte de cent mille hommes ; mais plusieurs mois s'écoulèrent avant

que les troupes rassemblées sur cette partie des frontières pussent mériter le nom d'armée : elles consistaient à peu près en deux divisions incomplètes, sans armes, sans chefs, sans artillerie, lorsque Dagobert en prit le commandement. Sa prudence et son habileté suppléèrent à tout : avec une poignée de soldats, il triompha plusieurs fois d'un ennemi beaucoup plus nombreux, et qui réunissait à cet avantage celui de faire la guerre dans son propre pays. Au mois d'août 1793, les Espagnols, au nombre de douze mille hommes, attaquèrent les Français, qui en comptaient à peine six mille : ceux-ci furent d'abord obligés de céder et d'abandonner leur camp par la lâcheté de la gendarmerie, qui cria : *Sauve qui peut*, et mit le reste des troupes en déroute. Mais l'ennemi ne jouit pas long-temps de son triomphe : les Français, ralliés par leur général, se précipitèrent sur les Espagnols, et leur reprirent le camp qu'ils occupaient une heure auparavant. Leur défense fut opiniâtre ; mais l'ardeur des républicains parvint enfin à les mettre en déroute : on s'empara du camp

tout tendu, de huit pièces de canon, de leurs caissons, et de beaucoup de bagages. Il est même très-probable que le général Dagobert eût fait prisonniers tout ce qu'il y avait d'Espagnols dans le camp, s'il eût eu à sa disposition quelques escadrons de cavalerie. Quatre cents dragons du régiment de Sagonte, qui chargèrent à plusieurs reprises l'infanterie française, furent presque entièrement détruits.

Le général Dagobert, résolu de suivre les avantages de sa victoire, vient camper le même jour à une lieue de Puicerda. Il s'empare de cette ville sans avoir lancé une seule bombe, ni tiré un seul coup de canon ; il marche ensuite sur Belver, et s'avance le long de la gorge de la Sègre, jusqu'à trois lieues d'Urgels, sans avoir pu joindre l'ennemi, qui, frappé d'épouvante, s'enfuyait à toutes jambes. Par cette marche rapide et les savantes dispositions du général français, en vingt-quatre heures toute la vallée de Carol et la Cerdagne française furent rendues à la République, et toute la Cerdagne espagnole tomba au pouvoir du vainqueur.

Jusqu'alors le général Dagobert avait trouvé dans son ardent amour pour son pays et sa brûlante imagination des forces pour braver tant de fatigues et de dangers ; mais sa vigueur, affaiblie par l'âge, n'était plus la même ; le délabrement de sa santé l'avertissait que le temps était venu pour lui de prendre du repos, et quarante années de services honorables établissaient sans doute ses titres à la reconnaissance publique. Dagobert, aussi modeste que courageux, terminait par ces mots une de ses lettres au ministre de la guerre :

« Quoique le délabrement de ma santé ait » dû naturellement me faire refuser le com- » mandement d'une armée qui n'existait » pas, j'ai néanmoins recueilli mes forces, » et je m'applaudis d'avoir pu contribuer à » dégager le pays : mais, sitôt qu'il sera pos- » sible, je vous serai obligé, citoyen mi- » nistre, de me mettre au nombre de ceux » qui ont besoin de repos, et à qui vous » voudrez bien en accorder. »

Ce fut en remportant de nouvelles victoires qu'il attendit que le comité de salut

public lui donnât un successeur. Huit jours après la prise de Puicerda, il apprit qu'un gros corps ennemi s'était emparé de son camp d'Olette, pendant qu'il était allé reconnaître des passages par où il pût se porter sur Ribes, Ripolles et Campredon. Dagobert, quoique harassé de fatigues et malade, se mit aussitôt en marche pour rentrer au Mont-Libre : il partit à trois heures du matin pour aller présenter la bataille à l'ennemi. Après un engagement qui dura deux heures, et pendant lequel le général ne cessa de combattre comme un simple grenadier, les Espagnols furent mis dans une déroute si complète, qu'ils abandonnèrent leur artillerie, leurs munitions et leurs bagages. On leur prit quatorze bouches à feu, des obusiers, des bombes, et un attirail de guerre qui indiquait bien clairement qu'ils s'étaient proposé de faire le siége de Mont-Libre.

L'ennemi, par-tout dispersé, était obligé de fuir sur son propre territoire; les Français l'y suivirent. Villefranche et le camp de Prades, Esteri, ville espagnole, et la vallée d'Aran, reconnurent la loi du vainqueur.

Le 4 octobre, Dagobert, avec une partie de sa petite armée, pénétra sur le territoire espagnol, et se présenta devant Campredon, qu'il somma de se rendre. A son approche, les postes avancés firent feu sur l'avant-garde, qui, dédaignant de leur répondre, courut sur eux, et les fit replier à l'instant. L'alcade-major, pressé par les Français, fit demander vingt-quatre heures pour consulter son conseil, promettant que dans cet intervalle ses troupes ne feraient pas feu sur celles de la République; néanmoins elles continuèrent de tirer toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, le général Dagobert fit signifier, par un second envoyé, qu'il n'était accordé que deux heures à la ville pour se rendre, et qu'au lieu de la protection qui lui était offerte, elle se trouverait, dans le cas d'une plus longue résistance, exposée aux plus grands malheurs: mais les habitans, effrayés par la persuasion où ils étaient que les Français mangeaient, violaient et égorgeaient les femmes et les enfans, avaient évacué la ville pendant la nuit; et lorsque les troupes y entrèrent, elles fu-

rent bien étonnées de la trouver entièrement déserte.

L'hiver qui survint contraignit les Français à suspendre le cours de leurs triomphes : et pendant que les commissaires de la Convention prenaient des mesures pour remplacer par des officiers patriotes ceux qu'ils soupçonnaient d'incivisme ; pendant qu'ils *régénéraient* l'esprit public dans cette armée, le général Dagobert se reposait de ses fatigues. Mais une nouvelle campagne le revit bientôt à la tête des troupes, et la victoire fut encore fidèle à ses armes. Au commencement de germinal, la division qu'il commandait ouvrit sa marche par la prise d'une redoute, située sur une montagne très-escarpée, et où l'ennemi paraissait inattaquable. Elle s'empara de trois postes essentiels aux Espagnols, leur prit six pièces de canon, trois cents fusils, et fit beaucoup de prisonniers.

Cette première victoire était d'un heureux augure pour le reste de la campagne : l'armée, poursuivant ses succès, bravait l'intempérie de la saison, et marchait, au mi-

lieu des neiges, jusque sous les murs d'Urgels. Le général Dagobert, consultant plutôt son courage que ses forces, donnait à ses soldats l'exemple de la constance et de l'intrépidité ; mais son zèle le fit enfin succomber à tant de fatigues. Après une nuit passée dans les transes de la fièvre, il eut encore le courage d'aller faire toutes ses dispositions pour se rendre maître de la ville. Urgels, située dans un fond, est dominée par un fort et une citadelle. Il eût été dangereux de l'attaquer de jour, d'autant plus que les Espagnols avaient encore augmenté la difficulté de pouvoir parvenir jusqu'à eux, en coupant le pont qui sépare la ville des forts, et qu'ils étaient protégés par une nombreuse artillerie ; le projet du général français n'était pas d'ailleurs de tenter de s'emparer de la citadelle : un corps de troupes parvint à s'introduire dans la ville pendant la nuit, et se retira en emportant trois ou quatre cents charges de blé et de vin, et des balles d'étoffes qui servirent à habiller l'armée.

L'ardeur des troupes, et les talens militaires du général Dagobert promettaient

des succès encore plus brillans à l'armée des Pyrénées-Orientales, lorsque la mort frappa ce brave guerrier au milieu des triomphes qu'il avait préparés. « Les lignes dans les- » quelles Dagobert traça les avantages rem- » portés par son armée, ont été », disait Barrère à la tribune conventionnelle, « com- » me le chant du cygne; ce brave général » est mort en promettant de nouvelles vic- » toires. »

Les fatigues qu'il brava pour assurer la gloire des armes françaises le conduisirent au tombeau : il mourut à Puicerda, le 29 germinal an 2, après avoir conquis à la République toute la Cerdagne espagnole, et repoussé l'ennemi bien avant sur son territoire. Sa franchise, son courage héroïque, sa constance, sa fermeté, ses talens militaires, le firent regretter de toute l'armée, qu'il mena toujours à la victoire. Il était jusqu'alors le seul général français qui eût perdu la vie dans une contrée conquise sur l'ennemi. Dagobert fut un excellent officier, non moins recommandable par ses qualités guerrières que par ses vertus sociales : la

Convention nationale, touchée d'une perte aussi douloureuse, s'empressa d'honorer sa mémoire en déclarant que son nom serait inscrit sur la colonne des braves, élevée au Panthéon.

DALLEMAGNE.

Le nom du général Dallemagne figure avec honneur parmi ceux des compagnons du vainqueur de l'Italie, de ces braves auxquels l'Europe doit son repos, la France son bonheur et sa gloire.

Si Dallemagne, constamment employé à l'avant-garde de l'armée, y donna l'exemple du courage le plus brillant, il ne montra pas moins de sagesse et de fermeté dans les mouvemens insurrectionnels qui se manifestèrent à Rome en l'an 6. Ce fut aussi par l'effet d'une surveillance active, et par sa réputation intacte de probité, qu'il vit s'ouvrir devant lui les portes d'Ehrenbrestein; et quand, rendu à la vie civile, le sénat l'eût appelé au Corps législatif, des qualités non moins estimables lui firent déférer les fonctions de secrétaire : ainsi, sous tous les rapports, le passé ne peut que flatter sa mémoire, et la postérité n'aura que des éloges à lui donner.

Claude Dallemagne naquit, en 1754, près

de Belley, département de l'Ain, d'une famille honnête de propriétaires.

En 1773, il s'engagea comme simple soldat dans le régiment de Hainaut; il fit ainsi toutes les campagnes d'Amérique, se fit bientôt remarquer par plusieurs actions d'éclat, et se distingua particulièrement au siége de Savanah, où il fut fait sergent.

Dès 1789, il avait déja la promesse de la première place d'officier qui viendrait à vaquer; cependant son brevet ne lui fut expédié qu'en 1790, après l'affaire de Nancy; et, en 1791, il fut fait chevalier de Saint-Louis.

Capitaine de grenadiers en 1792, il passa dans le comté de Nice, où, toujours placé aux avant-postes, il fit trois campagnes d'autant plus périlleuses, que les difficultés naturelles du pays étaient encore augmentées par la disette de subsistances, et par la mauvaise volonté des habitans.

Dallemagne se conduisit par-tout avec autant d'intrépidité que d'intelligence; il fut blessé à l'affaire du Moulinet, et le général en chef Brunet le désigna d'une ma-

nière très-spéciale parmi ceux qui avaient mérité les plus grands éloges.

Sa récompense fut d'être nommé général de brigade sans passer par les grades intermédiaires : les circonstances du temps nécessitaient cette marche rapide, et la patrie en danger plaçait ses enfans par-tout où leurs services pouvaient devenir utiles.

Ce fut en cette qualité que Dallemagne fit en Italie la mémorable campagne de l'an 4, où il fut constamment employé à l'avant-garde. Le général Bonaparte l'honorait d'une estime particulière ; et lorsqu'il était question d'une expédition difficile qui exigeait à la fois du sang-froid et de l'audace, il jetait le plus souvent les yeux sur le général Dallemagne ; et toujours ce choix honorable fut justifié par le succès.

Dans le mois de floréal an 4, le général en chef, profitant de l'avantage de ses premières victoires, résolut de faire passer le Pô à son armée.

Ce passage était une des opérations les plus essentielles au succès de la campagne. « Il y avait des paris, écrivait Bonaparte

» dans ses dépêches, que l'armée ne le pas-
» serait pas de deux mois ». Les Autrichiens venaient d'être forcés de le repasser à Valence, et ils s'étaient fortifiés le long de Loggogna, de Terdoppio et du Tésin, afin de défendre l'entrée du Milanais. Différentes marches et des mouvemens militaires exécutés par l'armée française leur firent croire qu'elle voulait passer le fleuve à Valence ; mais, pendant que l'ennemi abusé faisait ses préparatifs pour défendre le passage sur ce point, un corps de troupes, fort de quinze cents chevaux et de trois mille grenadiers, se transportait, par une marche forcée, à Castel-San-Gioamei.

Cependant le général Beaulieu, instruit de cette marche, avait donné ordre à un corps de six mille hommes et de deux mille chevaux de se porter rapidement à la rencontre des Français, et de s'opposer au débarquement, ou de les attaquer lorsqu'ils ne seraient pas encore formés. Une division ennemie, précédée de vingt pièces de canon, était déja venue se retrancher dans le village de Fombio. Le nombre des ennemis n'ef-

fraya pas nos grenadiers. Le général Dallemagne, qui marchait à leur tête, engagea le combat sur la droite : les généraux Lasnus sur la chaussée, et Lasne sur la gauche, soutenaient cette attaque. La résistance fut des plus vives : l'artillerie ennemie faisait un feu bien nourri ; mais enfin les grenadiers français culbutèrent tout ce qui présentait quelque résistance, et l'ennemi ne dut plus songer qu'à la retraite : il fut poursuivi jusque sur l'Acide, et perdit environ trois cents hommes et une grande partie de ses bagages.

Ce combat n'était que le prélude d'une victoire célèbre dans les annales de la guerre : nous voulons parler de la journée de Lodi, cette journée si féconde en traits de bravoure et d'intrépidité. Ce fut là que les Français, foudroyés par une artillerie formidable, affrontèrent avec tant d'audace une mort presque certaine. Ce fut encore là que l'on vit ce que peut l'exemple des chefs sur l'esprit des soldats. La troupe, ébranlée par le feu des ennemis qui moissonnait des rangs entiers, commençait à faiblir : les généraux voient ce moment d'hésitation ; ils se pré-

cipitent à la tête des bataillons, raniment le courage du soldat, et leur généreux dévouement fixe la victoire sous les drapeaux français. Le général Dallemagne, toujours au poste du danger et de l'honneur, était du nombre de ces braves officiers, et son nom se lie désormais au souvenir de cette journée mémorable.

Pour récompenser le dévouement que Dallemagne avait montré dans cette occasion, le général Bonaparte demanda et obtint pour lui un sabre d'honneur.

Les vainqueurs de Lodi le furent aussi au combat de Borghetto et au passage du Mincio; Peschiera tomba en leur pouvoir : l'ennemi, battu, s'enfuit dans les montagnes du Tyrol, et les Français investirent la ville de Mantoue. Le 16 prairial, à cinq heures du matin, le général Dallemagne, suivi seulement de six cents grenadiers, se porta sur le faubourg Saint-George. L'ennemi fut attaqué dans ses retranchemens et culbuté de toutes parts; en peu de temps, les Français se virent maîtres du faubourg et de la tête du pont. Déja, malgré la mitraille de la

place, les grenadiers s'avançaient en tirailleurs sur la chaussée; ils prétendaient même se former en colonne pour enlever Mantoue; et quand on leur montra les batteries dont les remparts étaient hérissés : *A Lodi*, s'écrièrent ces braves, *il y en avait bien davantage !* Mais les circonstances n'étant plus les mêmes, Dallemagne, après avoir exécuté son entreprise avec succès, ne songea qu'à modérer la bouillante ardeur de ses soldats.

Une nouvelle occasion leur offrit bientôt d'autres lauriers à cueillir. Le 28 messidor an 4, à deux heures du matin, environ quinze cents hommes de la garnison de Mantoue sortirent par la porte de Cérèse, dans le même temps qu'un autre corps de trois mille Autrichiens sortait par la porte de Pradella. Les avant-postes français furent contraints de se replier, et bientôt l'ennemi ne fut plus qu'à une portée de pistolet de nos batteries qu'il espérait enlever. Cet espoir ne tarda pas à être détruit : les généraux Dallemagne et Fiorella disposent leurs troupes, saisissent le moment favorable, attaquent l'ennemi, le mettent en désordre, et le con-

duisent, après deux heures de combat, jusqu'aux palissades de la ville.

Deux jours après, les deux partis en vinrent encore aux mains : les Autrichiens furent eux-mêmes attaqués le 30, sur les onze heures du soir. Dallemagne, à la tête d'une colonne, se porta sur la gauche de leur camp retranché, pendant qu'un autre corps de troupes engageait le combat sur la droite. L'ennemi surpris put à peine se reconnaître; une fausse alerte, donnée d'un autre côté par le général Andréossi, parvint à jeter le désordre dans son camp; et Dallemagne, à la faveur de cette confusion et des ténèbres, porta dans les rangs ennemis l'épouvante et la mort.

Les événemens militaires se succédaient alors avec une telle rapidité, qu'il serait difficile de les suivre : nous ne saurions cependant passer sous silence les glorieux combats de Castiglione et de Lonado. Une nombreuse division ennemie s'était portée sur cette dernière ville et avait réussi à s'en emparer. Un corps de troupes commandé par le général Guieux avait aussi été investi, et peut-être

allait-il être forcé de se rendre prisonnier de guerre, lorsque le général en chef ordonna l'attaque. Soret eut ordre de délivrer le général Guieux, et Dallemagne celui de s'emparer de Lonado, à quelque prix que ce fût. Guieux fut délivré; Dallemagne n'eut pas le temps d'attaquer les ennemis, il fut attaqué lui-même. Le combat, soutenu des deux côtés avec une égale opiniâtreté, fut longtemps indécis; mais enfin le succès couronna les efforts des Français: l'ennemi battu laissa six cents morts sur le champ de bataille, et environ six cents prisonniers.

C'est à l'occasion de ce combat que Bonaparte écrivait ces mots remarquables, qui sont le plus bel éloge du guerrier dont nous retraçons les belles actions: « *Le succès,* disait-« il, *fut quelque temps incertain; mais j'étais* » *tranquille, la brave trente-deuxième demi-bri-*» *gade, commandée par Dallemagne, était là.*»

Ce brave guerrier faillit quelques jours après devenir victime de son intrépidité. Le 17 thermidor, pendant que plusieurs divisions se portaient dans le Tyrol, il se mit à la tête d'un bataillon de la onzième demi-

brigade, marcha sur Gavardo, culbuta les ennemis, et fit un grand nombre de prisonniers; mais n'ayant pas été soutenu par la division, il fut enveloppé de toutes parts et se voyait réduit à mettre bas les armes, lorsqu'il réussit, par des prodiges de valeur, à opérer sa retraite en se faisant jour au travers des ennemis.

Il était sous les ordres du général Vaubois, et commandait l'avant-garde de la division de ce général, lorsqu'il rencontra les Autrichiens qui s'étaient retranchés sur les deux rives de l'Adige, en avant du village de Mauvin.

Dallemagne les fait attaquer sans leur donner le temps de se reconnaître, force les retranchemens, chasse l'ennemi du village, fait un grand nombre de prisonniers, et s'empare de plusieurs caissons d'armes et de munitions.

L'heureuse issue de ce combat facilita le passage de l'Adige, et la marche de la division sur Roveredo.

Cependant Wurmser, poursuivi, avait évacué Trente pour se réfugier du côté de

Bassano, et les Français marchaient pour le combattre.

Son arrière-garde s'était retranchée à Lavis, derrière la rivière du Larisio, et gardait le débouché du pont, qu'il fallait nécessairement passer. Dallemagne, sans consulter le péril, se met à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade, et parvient, non sans beaucoup de peine, à passer sous le feu terrible de l'ennemi, qui s'était fortifié dans le village.

L'armée d'Italie marchait ainsi de victoire en victoire : dans l'espace de cinq jours les Autrichiens avaient perdu soixante-dix pièces de canon, tous leurs caissons d'infanterie, six mille hommes tués, et douze à quinze mille prisonniers. Le général Dallemagne, après avoir pris une si grande part aux combats de cette glorieuse campagne, méritait sans doute que le gouvernement récompensât dignement sa bravoure. Bonaparte, qui a toujours si bien su connaître et distinguer le mérite, demanda et obtint pour lui le grade de général de division.

Ce fut alors qu'il quitta l'avant-garde de la division Vaubois pour concourir au second blocus de Mantoue, où le général en chef jugea à propos de l'employer, comme ayant une connaissance parfaite des environs de cette forteresse.

Là, se trouvant à Governolo par les ordres du général Kilmaine, la nuit même de son arrivée il fut attaqué par les Autrichiens, au nombre de quatre à cinq mille hommes.

S'ils comptaient sur une surprise, ils s'étaient certainement trompés; car ils furent vivement repoussés sur tous les points et mis en pleine déroute. On leur fit douze cents prisonniers; ils perdirent toute leur artillerie, et laissèrent cinq cents morts sur le champ de bataille.

Ce succès fut principalement dû à la précaution qu'avait eue Dallemagne, dès le commencement de l'attaque, de faire passer sur la rive gauche du Mincio quelques compagnies de grenadiers, qui prirent en flanc l'ennemi qui arrivait par la droite, et jetèrent dans ses rangs le désordre et la confusion.

Cependant l'ennemi, retranché à Borgo-

forte, s'était répandu dans le Serraglio, et tenait encore la campagne. Le général Dallemagne, chargé de l'en chasser, fit emporter Borgoforte de vive force, battit les Autrichiens par-tout où il les rencontra, et les rejeta dans Mantoue, d'où ils ne sortirent plus jusqu'à la capitulation.

C'était pour la seconde fois que Borgoforte était le théâtre de la gloire du général Dallemagne; il l'avait déja enlevé d'assaut lors du premier blocus de Mantoue, malgré l'artillerie dont il était hérissé; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette expédition périlleuse fut effectuée par de nouvelles levées, qui montrèrent en cette occasion une audace et un courage dignes des troupes les plus exercées.

Jusqu'alors le général Dallemagne avait tout fait pour la gloire militaire; il lui restait à prouver que les vertus civiles peuvent s'allier aux vertus guerrières.

Au commencement de l'an 6, il eut le commandement des troupes françaises qui se trouvaient dans la marche d'Ancône. A cette époque, l'Italie, depuis long-temps

livrée aux fureurs de la guerre, recevait la loi du vainqueur. Plusieurs États s'érigeaient en républiques à l'instigation du Directoire, ou pour se soustraire au joug qui pesait sur eux. Les habitans de la marche d'Ancône, entraînés par l'exemple, voulurent aussi changer la forme de leur gouvernement : aussitôt quatre membres de la nouvelle municipalité allèrent en députation chez le général Dallemagne pour lui exposer le vœu du peuple. Ils le prièrent de ne pas mettre obstacle à l'exercice d'un droit sacré, et réclamèrent la protection de la République française.

Dallemagne loua la généreuse résolution du peuple, l'assura de tout l'intérêt qu'il prenait à sa liberté et à son bonheur, et lui promit la protection de la nation française. A l'instant la république anconitaine démocratique fut proclamée au milieu des cris de *vive la Liberté, l'Égalité; vive la République française, le général Bonaparte, et le général Dallemagne!* Le drapeau tricolor de la nouvelle république fut placé auprès du drapeau français.

Déja les habitans de la marche d'Ancône commençaient à éprouver les heureux effets de l'administration paternelle du général Dallemagne, lorsque des troubles survenus à Rome pendant le mois de ventose l'appelèrent dans cette ville. L'armée française qui s'y trouvait, était en proie aux plus grands besoins : par-tout l'avidité des commissaires et agens civils avait excité l'indignation la plus profonde ; les soldats et le peuple s'élevaient contre les exacteurs, et réclamaient une punition éclatante. Le général Dallemagne, qui possédait la confiance des troupes, accepta le commandement dans ces circonstances difficiles, et, pendant l'absence du général Masséna, il publia une adresse par laquelle il désapprouvait, au nom de la République et de l'armée, les vols et les injustices commis, et invita le peuple romain à lui dénoncer les coupables, afin qu'il pût les faire arrêter et punir suivant la rigueur des lois.

Cette proclamation, et les mesures sévères qui furent prises contre les spoliateurs furent suivies d'heureux résultats : la troupe

s'aperçut que son chef s'occupait de subvenir à ses besoins ; et la tranquillité se rétablit.

Cependant les ennemis de la France avaient profité des troubles de l'armée pour préparer une insurrection générale. Au milieu de la nuit, un attroupement immense marche sur nos postes, en force plusieurs et les égorge. Des brigands parcourent la ville le poignard à la main, assassinant et les Français et tous ceux des Romains qui avaient montré quelque amour pour la liberté ; on reçoit aussi l'avis que le peuple de la campagne marche en armes sur la ville.

Le général Dallemagne, instruit à temps, donne ses ordres et monte à cheval : tout ce qu'il rencontre dans la ville, les armes à la main, est sabré, culbuté dans le Tibre, ou fait prisonnier.

Jugeant dangereux de laisser approcher les rebelles de la campagne, il donne ordre au général Murat de les attaquer. Celui-ci les surprend dans un village, tombe sur eux, en tue une partie, disperse le reste, et l'insurrection est étouffée dans une seule nuit.

Le lendemain fut le jour de la justice : une commission fut établie pour juger les chefs et les plus coupables, et vingt-deux d'entre eux furent fusillés sur la place du Peuple. A cet exemple de sévérité le général Dallemagne joignit des mesures de police et de surveillance telles, que les malveillans furent comprimés, et que l'ordre se rétablit tant à Rome qu'au-dehors.

On sentira tout le poids du double succès qu'obtint alors le général Dallemagne, si l'on considère que l'armée française, enfermée dans Rome, était à peine forte de dix mille hommes, qu'on ne pouvait guère compter sur le gouvernement romain, dont la bienveillance n'était probablement qu'extérieure ; que le peuple, secrètement échauffé par les nobles et les prêtres, était à chaque instant prêt à reprendre les armes, et qu'ainsi la continuation des troubles eût amené sans contredit la perte de tout l'État romain et la destruction de l'armée.

La renaissance de l'ordre donna au général Dallemagne la facilité d'organiser les nouvelles institutions adoptées pour le gouver-

nement de la République romaine. Il prononça le discours suivant, en installant le nouveau sénat dans la salle du Capitole, dite des Curiaces :

« Ombres des Emiles et des Scipions, ap-
» paisez-vous ; la LIBERTÉ sort de vos tom-
» beaux pour vivre éternellement dans les
» lieux où vous avez reçu le jour.

» Romains ! sachez conserver pour tou-
» jours cette précieuse liberté ; sa conserva-
» tion est attachée à votre constitution qui
» la consacre ; ce pacte social, monument
» de la générosité française, doit vous rendre
» chère à jamais la grande République, qui
» a brisé vos chaînes en renonçant à toute
» idée, à tout droit de conquête. »

Cependant les fatigues de toute espèce que Dallemagne avait essuyées pendant la guerre avaient considérablement influé sur sa santé, et les médecins lui conseillaient l'air natal. Il obtint donc un congé, remit l'armée au général Saint-Cyr, et vint dans ses foyers à Belley, où il trouva, dans l'accueil que lui firent ses concitoyens, une récompense bien douce de ce qu'il avait fait pour son pays.

Le traité de Campo-Formio avait, à cette époque, rendu pour un moment le repos à l'Europe ; mais une nouvelle guerre ne tarda pas à remettre aux deux partis les armes à la main, et les soldats français furent rappelés sous leurs drapeaux pour tenter encore une fois le sort des batailles.

Le général Dallemagne commençait à peine à se mieux porter, quand le Directoire le rappela à l'armée du Rhin, et lui confia le commandement du blocus d'Ehrenbrestein.

On sait que, quelque temps auparavant, cette citadelle avait été ravitaillée, et que, sur les recherches auxquelles cette affaire donna lieu, le commandant de Coblentz, qui se trouvait compromis, se jeta dans un puits et se noya.

Ce secours momentané retarda, mais n'empêcha pas la reddition de la place. Dallemagne la fit resserrer de plus près, et, malgré les rigueurs du temps et de la saison, fit observer une surveillance si exacte, que les assiégés se trouvant réduits à l'extrémité, furent obligés d'ouvrir leurs portes,

et capitulèrent aux conditions qu'il jugea à propos de leur dicter.

La prise d'Ehrenbrestein valut au général Dallemagne un sabre et deux pistolets, qui lui furent accordés à titre de récompense nationale.

Ce fut aussi là sa dernière opération militaire. Sa santé avait encore empiré pendant le blocus; et se trouvant désormais dans l'impossibilité de résister aux fatigues de la guerre, il demanda et obtint sa retraite.

En l'an 10, il fut appelé par le Sénat au Corps législatif, qui, le 15 ventose an 11, le nomma l'un de ses secrétaires.....

DAMPIERRE. (H. P.)

Si les avantages de la naissance et de la fortune permettaient autrefois de prétendre aux emplois publics, de quelle considération ne durent pas être environnés ceux qui réunissaient à ces dons du hasard les talens et les vertus qui sont le fruit de l'éducation et de la probité? Aux premiers jours de la révolution, lorsque le mérite seul paraissait un titre pour obtenir la confiance publique, on ne dut pas être surpris de voir la noblesse réunir presque par-tout les suffrages du peuple. H. P. Dampierre fut du nombre de ceux qui avaient à l'estime de leurs concitoyens d'autres droits que leurs lettres de noblesse. C'est à sa bienfaisance et à la réunion de toutes les qualités sociales qu'il dut l'honneur d'être élu président du département de l'Aube, lorsque la révolution se déclara.

Avant cette époque, Dampierre était co-



DAMPIERRE.

lonel du cinquième régiment de dragons. L'état de paix dont jouissait la France ne lui offrant pas d'occasion de déployer ses talens militaires, il utilisait ses loisirs en faisant du bien et en exerçant des actes d'humanité. Ses paysans le chérissaient comme un père, et le trouvaient toujours disposé à les aider dans leurs besoins. On cite de lui plusieurs traits de générosité; mais il en est un qui suffira pour le faire connaître. Un malheureux tomba dans une rivière au milieu de l'hiver; Dampierre, sans consulter le danger, se jeta à la nage, et lui sauva la vie.

Déja les événemens se pressaient, et la révolution commençait à prendre un caractère plus prononcé, lorsque Dampierre, qui remplissait alors les fonctions de président du département de l'Aube, se déclara partisan du nouvel ordre de choses. La lettre qu'il fit publier dans les journaux en 1791, fera connaître l'opinion et la cause qu'il avait embrassées.

« Mon nom, disait-il dans cette lettre, » se trouve inscrit sur une liste fausse, au

» nombre des membres du club des Amis de
» la Constitution monarchique ; je dois an-
» noncer hautement que je n'y suis ni ne
» veux y être affilié d'aucune manière : mes
» principes connus, et ceux que j'ai mani-
» festés tout récemment en demandant l'ex-
» clusion de ceux qui fréquentent cette so-
» ciété, de celle dont j'ai l'honneur d'être
» membre, devaient m'éviter la peine de me
» disculper ; mais élevé, par la confiance de
» mes concitoyens, à la place que j'occupe,
» je veux écarter de moi toute impression
» défavorable. »

Signé, DAMPIERRE, *président du département de l'Aube.*

Si Dampierre fut séduit par l'espoir de voir disparaître une foule d'abus en changeant le gouvernement en France, du moins ne peut-on le soupçonner d'avoir sacrifié sa conscience à des vues ambitieuses, ou à quelques passions particulières. Il remplit avec honneur les fonctions civiles auxquelles il avait été nommé, jusqu'au moment où le bruit des armes, retentissant dans toute

l'Europe, appela la jeunesse française aux frontières. Ses connaissances dans l'art militaire, le grade qu'il tenait dans l'armée, le besoin où était la France d'officiers capables de conduire nos phalanges à la victoire, tout lui faisait un devoir d'offrir son bras pour la défense de la patrie, qui le vit bientôt au nombre de ses défenseurs.

Il signala son courage dans les premiers combats qui eurent lieu au commencement de cette guerre. En 1792, il se trouva, à la tête de son régiment, à l'armée du Nord sous les ordres du général Biron, lorsqu'une circonstance fatale à l'armée française vint prouver que Dampierre unissait la bravoure à la fermeté, qualités nécessaires à ceux qui sont revêtus du commandement.

Les Français, formés en ligne de bataille devant Mons et en présence de l'ennemi, semblaient, par leur position et les sages mesures du général, promettre un succès assuré. Tout-à-coup un mouvement se manifesta sur un point de la ligne qu'occupaient les 5e et 6e régimens de chasseurs. Ils abandonnèrent le poste de bataille qui

leur était confié, et se portèrent sur la gauche du camp, où ils se rangèrent en colonne. Une terreur panique semblait les avoir saisis; du moins ne put-on jamais connaître la cause du désordre. Le général Biron accourut à toute bride pour demander ce qui occasionnait un mouvement aussi bizarre; il fut lui-même entraîné par cette colonne qu'il cherchait à arrêter, et qui s'en allait au grand trot, en criant : *Nous sommes trahis.* Biron fit plus d'une lieue avec elle sans pouvoir s'en faire obéir; il y réussit enfin, lui fit honte de cette démarche, la reforma dans la plaine, et, à trente ou quarante dragons près, il la ramena dans le camp.

Cependant le désordre s'était communiqué aux autres points de la ligne : les fuyards arrivèrent jusqu'à Quiévrain et Valenciennes, en criant toujours qu'ils étaient trahis, que Biron avait déserté Mons, et qu'un gros de cavalerie avait pénétré dans le camp. L'ennemi profita de cette terreur panique, et les Français éprouvèrent, dans cette journée, un revers funeste devant Mons et Tournai.

De ces deux régimens qui avaient d'abord abandonné leur poste de bataille, il y en avait un qui obéissait au colonel Dampierre; mais sa fermeté retint la plus grande partie de ses soldats dans leurs rangs; quelques-uns d'entre eux seulement, qui étaient des recrues nouvellement arrivées, participèrent au mouvement qui entraîna le reste des troupes. Le général en chef s'empressa de reconnaître que la masse du 5e régiment s'était bien conduite; et la faute de quelques individus qui avaient lâchement abandonné leur poste ne put influer sur l'honneur d'un régiment entier, qui brûlait de venger cet échec dans le sang ennemi.

Le général Biron reçut de la Convention l'ordre de sévir contre les coupables. Les circonstances nécessitaient cet acte de rigueur; car plus la confiance dans les talens des chefs est établie, plus l'obéissance des troupes est sûre, et moins il faut répandre de sang, parce qu'alors la discipline supplée au nombre. De nos jours, le mélange et l'emploi des différentes armes a tellement compliqué la science de la guerre, qu'on ne

doit pas espérer de commettre impunément une faute : ce n'est plus seulement au plus brave, c'est au soldat le plus obéissant que demeure la victoire. C'est ainsi que se formèrent les soldats du grand Frédéric, et les braves grenadiers des régimens d'*Auvergne* et de *Navarre*, qu'un membre distingué des diverses assemblées nationales appelait si heureusement les *Caciques* de l'honneur et de l'intrépidité française.

Jusqu'ici Dampierre avait signalé son courage dans un grand nombre de combats ; mais la fameuse bataille de Jemmapes vint mettre au grand jour ses talens militaires : les soldats qu'il commandait firent des prodiges de valeur, et contribuèrent à fixer la victoire sous les drapeaux français. Dans la foule de traits de bravoure et de générosité qui ont survécu à cette sanglante journée, Dampierre lui-même nous a transmis celui du vétéran Jollibois, qui vint remplacer à la bataille son fils déserteur. « Ce vétéran ayant » appris que ce fils coupable avait aban- » donné les drapeaux du premier bataillon » de Paris, arriva le matin de la journée de

» Jemmapes, prit la place de son fils, et » s'écriait à chaque coup qu'il tirait sur l'en- » nemi : O mon fils! pourquoi faut-il que » le souvenir douloureux de ta fuite empoi- » sonne des momens aussi glorieux? »

Ce brave vétéran obtint le grade d'officier.

Le nom de Dampierre figure encore honorablement au nombre des guerriers qui se distinguèrent devant Malines, et forcèrent, par leur valeur et leurs dispositions habiles, la garnison à se rendre par capitulation. En peu de temps, il était parvenu à se placer au nombre des officiers qui jouissaient à l'armée du Nord d'une certaine réputation militaire, lorsqu'une circonstance imprévue le porta tout-à-coup à la tête de cette armée.

Dumourier, pour sauver ses jours, crut devoir se réfugier dans le pays ennemi. L'armée, sans chef, sans discipline, était sur le point de devenir la proie des Autrichiens; les soldats désertaient leurs drapeaux : dans cette extrémité, la plus grande partie des officiers supérieurs se trouvaient dans la cruelle alternative de devenir victimes d'une

proscription inévitable, s'ils se prononçaient contre les mesures prises par les Jacobins, ou de se charger d'un fardeau trop au-dessus de leurs forces, s'ils entreprenaient d'arrêter les progrès du désordre affreux qui régnait dans toutes les parties de l'armée. Dampierre, moins pusillanime, entreprit de la sauver; il adressa une proclamation énergique aux troupes, les rallia autant qu'il lui fut possible, et leur fit prêter le serment de ne jamais abandonner la cause de la liberté.

Le conseil exécutif applaudit à ces dispositions salutaires, et crut devoir lui confier le soin d'achever son ouvrage. Dans la fameuse séance permanente du 4 avril 1793, la Convention nationale le choisit pour remplacer Dumourier dans le commandement de l'armée du Nord. Dampierre méritait cette confiance honorable par son dévouement aveugle, et son desir sincère de sauver sa patrie; mais, bien inférieur en talens militaires à son prédécesseur, il ne se dissimulait pas toute l'étendue de la tâche qu'il aurait à remplir : la lettre qu'il écrivit au

ministre de la guerre à cette occasion, en est une preuve.

Valenciennes, 7 avril 1793.

« Citoyen ministre, je viens de recevoir » vos différentes dépêches. Je refuserais, » dans toute autre circonstance, le poids » immense du commandement; mais dans » ce moment-ci, comme tous les autres ci- » toyens de la République, je suis tout en- » tier à mon pays. Je m'étais déja occupé » de passer les revues que vous m'ordonnez. » Bientôt, à ce que j'espère, l'armée sera » réorganisée. La trève avec l'ennemi sem- » ble continuer. J'ai envoyé un trompette » au général Cobourg, avec une lettre par » laquelle je lui disais que l'espèce de trève » qui régnait entre les Français et les Au- » trichiens ne serait pas violée par moi sans » l'avertir, et que j'attendrais de lui les » mêmes égards.

» J'aurai soin, citoyen ministre, de vous » donner, jour par jour, compte de mes » mouvemens et de ceux de l'ennemi. Je » vous prie, de votre côté, de me faire part

» de vos plans, de m'aider de vos conseils, » et de secours puissans en hommes, en » munitions et en argent, etc.

Signé, DAMPIERRE.

Le nouveau général employa tous ses soins à prendre une position centrale qui le mît à même de se porter rapidement au secours des villes frontières, en cas que l'ennemi songeât à les attaquer; il rétablit la discipline, et profita de l'espèce de trève que lui laissait le général autrichien, pour réorganiser l'armée.

Les anciens cadres furent complétés avec les volontaires d'une nouvelle levée que la Convention venait de décréter. Les troupes dans lesquelles ils furent incorporés avaient fait la campagne, connaissaient le feu, et savaient ce que c'est que la guerre; les Français que les dangers de la patrie appelaient à leur tour sur la frontière, trouvèrent dans ces troupes des soldats instruits, qui dans peu de temps les mirent en état de combattre avec avantage pour la gloire et les intérêts de leur pays.

Dix jours étaient écoulés depuis que Dampierre avait pris le commandement de l'armée, lorsqu'il fut attaqué sur cinq points différens, depuis Flecon jusqu'à Commines. L'ennemi dirigeait ses forces sur Condé et Valenciennes; mais le général Dampierre, instruit de ses desseins, s'avança, par une marche habile, sur Valenciennes, disposa le peu de cavalerie qu'il avait pour soutenir les deux flancs de ses colonnes qui étaient menacées par l'ennemi, et réussit à se rendre maître du camp de Famars (1).

L'armée du Nord était encore bien loin d'avoir réparé les pertes qu'elle avait essuyées par la défection de Dumourier; un ennemi nombreux la menaçait: pour vaincre, ou tout au moins disputer la victoire,

(1) Cette victoire fut cependant plus funeste aux Français qu'aux Autrichiens. Dampierre affaiblissait son armée en suivant un système d'offensive avec des forces bien inférieures à celles de l'ennemi; il eût été plus avantageux d'essayer de le tourner que de l'attaquer: mais le comité de salut public n'eût vu, dans cette sage temporisation, qu'une inertie coupable; et Dampierre était placé entre la mort sur l'échafaud et la mort sur un champ de bataille.

il fallait que nos troupes fissent des prodiges de valeur. Le combat du 6 mai 1793 fut un des plus meurtriers et des plus funestes, puisqu'il enleva le général Dampierre à son armée.

Dans cette fatale journée, Dampierre, attaqué par des forces supérieures, résolut de livrer une bataille décisive ; il fit attaquer les bois de Ruismes et de Saint-Amand, pour en débusquer l'ennemi : le feu dura tout le jour ; les Français emportèrent plusieurs retranchemens à la baïonnette. Dans le plus fort de l'action, l'aile droite sembla faiblir. Dampierre, bravant le danger comme le plus simple soldat, courait la ranimer par sa voix et par son exemple, lorsqu'il trouva dans les rangs le sort de Turenne : il eut la cuisse emportée d'un boulet de canon, et mourut le lendemain, regretté de toute l'armée, qui perdait en lui un soldat valeureux, un officier instruit, un ami véritable. On se rappellera toujours les heureux effets de sa proclamation lors de la fuite de Dumourier, sa vie militaire, sa carrière glorieuse et irréprochable.

La Convention nationale voulut honorer la mémoire de ce brave guerrier, mort les armes à la main pour la défense de la patrie ; elle décréta que les honneurs du Panthéon lui seraient accordés, et que son buste serait placé dans le lieu de ses séances.

D'ARÇON.

L'ARME du génie conservera long-temps le souvenir du général d'Arçon, de cet officier du premier mérite qui se fit remarquer par de grands talens, des connaissances réelles, des ouvrages scientifiques, et encore plus par sa modestie et son courage. C'est au milieu des montagnes du Jura, en l'an 1733, que naquit Jean-Claude-Éléonore Lemichaud, connu sous le nom de d'Arçon. La ville de Pontarlier se glorifie de lui avoir donné le jour. Son père, M. Lemichaud, à la fois jurisconsulte et orateur distingué, avait composé différens ouvrages sur la coutume et le droit public de la Franche-Comté, principalement sur les matières ecclésiastiques.

L'étude de la théologie occupa les premières années du jeune d'Arçon, qui avait obtenu un canonicat à l'abbaye de Mont-Benoit; mais son goût décidé pour toutes les

opérations militaires le porta à négliger des connaissances abstraites, pour se livrer au dessin et au tracé des ouvrages de fortifications. M. Lemichaud avait fait faire le portrait de l'abbé d'Arçon; le jeune théologien substitua de sa propre main, au rabat et à la soutane, l'uniforme d'ingénieur. Cette déclaration muette, mais éloquente, fit sur l'ame d'un père honnête homme l'impression qu'elle devait produire, et ce jeune dessinateur fut envoyé à Besançon, où il étudia sous un bon professeur.

En 1754, il fut admis à l'école de Mézières, et, l'année suivante, il fut reçu ingénieur ordinaire.

Ses progrès furent rapides, et ses premières tentatives couronnées du plus heureux succès. Pendant les deux dernières années de la guerre de sept ans, il obtint de l'emploi, et se distingua en 1761 à la défense de Cassel.

Depuis quelque temps on travaillait à la carte des Alpes, frontières de France, lorsque le gouvernement chargea, en 1774, M. d'Arçon d'y attacher celle du Jura et des Vosges.

Il s'acquitta de cet emploi avec un zèle et une intelligence qui lui méritèrent les éloges des gens de l'art. Il avait choisi ses subordonnés, et mis avec eux la main à l'œuvre. Pour accélérer son ouvrage, il inventa une nouvelle manière de *lavis à la sèche* avec un seul pinceau, beaucoup plus expéditive et plus expressive que celle du lavis ordinaire. Les plans qui lui avaient été demandés étaient à peine achevés, qu'on lui confia l'exécution en grand d'une carte militaire des frontières orientales du royaume de France, depuis Toulon jusqu'à Deux-Ponts. On ne peut voir rien de plus exact et de plus digne de la curiosité des connaisseurs.

La guerre des insurgens venait d'être déclarée, et la France avait pris parti pour eux. Une descente en Angleterre est résolue sous le ministère de M. de Montbarrey; d'Arçon, qui venait d'être nommé général de son arme, est choisi pour servir dans le corps de troupes aux ordres de M. le maréchal de Broglio. La descente n'eut pas lieu, et les talens du général d'Arçon ne purent se montrer.

Nous voici à l'époque la plus brillante de

la vie de d'Arçon. Les armées espagnole et française réunies assiègent Gibraltar par terre et par mer : toute attaque de terre est regardée comme impossible, et tous les officiers du génie sont bien convaincus qu'il faut sortir des règles communes, et trouver des moyens nouveaux. D'Arçon est chargé d'exécuter ce fameux projet des batteries flottantes insubmersibles et incombustibles, destinées à faire brèche au corps de place du côté de la mer, en même temps que, par des tranchées du côté du camp de Saint-Roch, ses batteries sur le continent prendront de revers tous les ouvrages que les premières attaqueront de front.

Des circonstances particulières, la puissance des ennemis de d'Arçon, s'opposèrent au succès. On sait quel fut le résultat de l'attaque, qui ajouta à la gloire de la défense du général anglais Elliot, et réduisit à une sorte de désespoir l'*inventeur des pramos*, l'infortuné d'Arçon.

Quelque temps après, cet officier du génie fut employé à mettre Toulon à l'abri d'un bombardement trop facile ; ce qu'il effectua

en faisant construire des forts sur les hauteurs environnantes.

Dans des momens de loisir, le général d'Arçon fit imprimer un petit mémoire sur les lunettes à réduit et à feu de revers, dont l'objet est d'établir une résistance imposante, quoique à peu de frais, sur un très-petit espace isolé.

Lorsque l'étendard de la liberté s'est déployé sur nos frontières, et que les Français accouraient de toutes parts pour grossir nos phalanges guerrières, d'Arçon fut chargé de faire une reconnaissance au mont Saint-Bernard, pour faciliter le passage de l'armée française en Italie; mais ayant été dénoncé comme contre-révolutionnaire par l'ex-prince de Hesse, il crut devoir se retirer, et choisit pour son asile la petite ville de Saint-Germain, près Paris.

Dumourier est entré victorieux dans la Belgique, et se dispose à faire la conquête de la Hollande. Il appelle le général d'Arçon auprès de lui, et lui confie les opérations du siége de Breda, place bien fortifiée, garnie de deux cents pièces de canon, bien palis-

sadée, et couverte par une inondation. Deux mille deux cents hommes d'infanterie et un régiment de dragons défendaient cette place : le général d'Arçon, sans ouvrir de tranchée, dresse deux batteries de quatre mortiers et de quatre obusiers très-près de la place, du côté du village de Hage. Les ennemis répondirent par un feu très-vif pendant trois jours ; le quatrième, il ne restait plus que soixante bombes au général d'Arçon, lorsqu'une seconde sommation ayant été faite au commandant de la place, celui-ci, avec le consentement de tous les officiers de la garnison, accepta la capitulation, et la ville de Breda fut remise au pouvoir des Français.

Dumourier ordonne au général d'Arçon d'aller assiéger Gertruydemberg. Le 4 mars 1793, d'Arçon écrivait au ministre de la guerre, du quartier-général de la division de la droite, chargée des opérations du siége, pour lui annoncer que cette importante forteresse avait capitulé. La prise de Gertruydemberg facilitait à Dumourier son entrée en Hollande.

Lors de la fuite de ce général, d'Arçon fut,

dans quelques feuilles publiques, accusé de trahison : cet officier se hâta de confondre ses calomniateurs, et réussit parfaitement.

Il s'était condamné à la retraite et ne cherchait plusque le repos et la santé, qu'il avait perdue dans les marais qui avoisinent Breda, lorsqu'il fut chargé de prononcer à Paris un discours sur l'art de la guerre et sur la fortification, pour l'ouverture du cours de l'école polytechnique ; il s'en acquitta avec cette supériorité que l'on attendait de ses talens. Quelque temps après, l'Institut national l'associa à ses travaux.

En l'an 7, il fut choisi l'un des cinq officiers composant le bureau militaire du Directoire exécutif.

Après le 18 brumaire, le premier Consul le proposa pour être membre du Sénat conservateur ; il obtint tous les suffrages. A peine était-il établi dans ses nouvelles fonctions, qu'une maladie aiguë, occasionnée par une invasion de la bile dans le sang, le fit périr en messidor de l'an 8, à l'âge de soixante-sept ans. L'art militaire, les lettres et la philosophie, firent alors une perte réelle.

Une imagination ardente, une ame dévorée de la soif de son art et du bien de l'humanité, avaient ruiné plus que l'âge sa constitution affoiblie par les veilles. Près de cinquante années de service dans le corps du génie ; un travail assidu, toujours utile et brillant ; plusieurs siéges fameux, notamment celui de Gribraltar ; les moyens ingénieux qu'il y employa et qu'une basse intrigue fit échouer ; plusieurs ouvrages célèbres, parmi lesquels on remarque ses *Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'État....* ; ses observations, ayant pour titre : *De la force militaire considérée dans ses rapports conservateurs, pour servir au développement d'un plan de constitution, disposé dans l'objet de faire mouvoir ensemble avec l'armée les corps de l'artillerie, du génie et de l'état-major, sans altérer et sans confondre leurs fonctions*, etc. ; ses *Réponses* aux *Mémoires* de M. de *Montalembert* sur la fortification dite perpendiculaire ; sa *Réfutation* d'un système dont M. d'Arçon seul combattit les erreurs et sut faire valoir les idées saines ; ses *Considéra-*

tions militaires et politiques sur les fortifications; enfin plusieurs autres ouvrages, tous marqués au coin du génie, ont assuré au général d'Arçon une des premières places parmi les tacticiens du XVIIIe siècle.

Ingénieur habile, mécanicien célèbre, ses écrits sont remplis d'idées neuves sur les fortifications, et pleins de détails sur les machines de guerre, sur le lever des cartes militaires, sur la méthode la plus expéditive de saisir un terrain, et en général sur les moyens conservateurs des hommes, qui faisaient sa plus chère occupation.

Vraiment sage, adoré de sa famille, souvent consulté par ce corps qui s'honorait de tenir encore à lui, du moins par son souvenir et ses conseils, d'Arçon habita longtemps son hermitage du Jura, qu'il fut contraint malgré lui de quitter deux fois, lorsque le Directoire le plaça près de lui, et lorsque le grand réparateur des fautes voulant s'entourer des sages qui les avaient prévues, l'appela au Sénat conservateur.

A l'exemple de Vauban, d'Arçon consacrait au bien de l'État, à la félicité publique

des lumières acquises par une longue expérience, des connaissances profondes, et les vœux d'une ame pure et bienveillante, quand la mort vint l'arracher au Sénat qui le regrette, à un corps de guerriers qui le pleure, à une famille inconsolable.

Le général d'Arçon eut beaucoup d'admirateurs et ne laissa pas d'ennemis, parce qu'il fut célèbre sans orgueil, utile, sans ambition, bouillant sans humilier ses rivaux; en un mot, parce que son ame était aussi belle, aussi ignorante du mal que son esprit était instruit, original et ami du bien.

DAVOUT.

C'EST payer aux armées françaises un juste tribut d'admiration, que de consacrer quelques pages de notre histoire aux guerriers qui les rendirent tant de fois triomphantes : ces guerriers étaient eux-mêmes confondus pour la plupart dans les rangs obscurs de nos bataillons, lorsque la guerre appela les Français aux frontières ; et la plus belle partie de leur histoire est sans contredit cette rapidité avec laquelle ils se sont élevés aux premiers grades militaires. Le général Davout est de ce nombre ; c'est par ses talens et son courage qu'il est parvenu au grade de général de division. Aux rives du Rhin et du Mincio, sur les bords du Nil et dans les plaines de la Haute-Egypte, il a payé de sa personne, et peut revendiquer sa part de gloire dans les brillantes victoires des armées de la République.

Louis-Nicolas Davout, né à Annoux, canton d'Avallon, département de l'Yonne,

le 10 mai 1770, fut élevé à l'Ecole Militaire de Paris avec Bonaparte. En 1785, il était sous-lieutenant au régiment de Royal-Champagne cavalerie. La révolution arriva : la plupart de ses camarades émigrèrent ; Davout, ne partageant pas leurs opinions, resta en France, malgré toutes les tracasseries auxquelles furent en butte tous les officiers qui prirent parti pour la révolution ; mais, doué d'un caractère ferme, il brava tout et resta fidèle à sa patrie.

En 1790, des bataillons de volontaires se formaient de toutes parts ; Davout donna sa démission de sous-lieutenant dans Royal-Champagne, et fut nommé chef de bataillon au troisième de l'Yonne. Ce bataillon servit avec honneur à l'armée du Nord, et Davout s'y distingua par un caractère particulier de bravoure et d'audace. Quelques jours avant la bataille de Jemmapes, il surprit à différentes fois des postes ennemis près de Condé, et fit dans les environs de cette ville une petite guerre très-périlleuse dont il se tira avec habileté. Dès cette époque, on put prévoir qu'il deviendrait un jour un des officiers

dont les armes françaises auraient le plus à s'enorgueillir. Il se trouva dans toutes les affaires de la campagne de Dumourier, et s'y distingua : à la retraite de ce général, son bataillon fut, dans plusieurs circonstances, de la plus grande utilité.

Dumourier ayant perdu la bataille de Nerwinde, et désespérant de faire la loi à la Convention, prit le parti de traiter avec les ennemis, et de leur livrer des places et son armée : son dessein fut pénétré ; il excita l'indignation parmi tous les militaires qui portaient un cœur français. Le chef de bataillon Davout donna dans cette circonstance une preuve du plus généreux dévouement. Après s'être concerté avec quelques officiers, il forma le hardi projet de s'emparer de Dumourier : peu s'en fallut qu'il ne réussît dans son entreprise. Dumourier parvint avec peine à échapper au danger qui le menaçait ; il prit la fuite, et alla cacher sa honte chez les Autrichiens. (*Voyez* DUMOURIER.)

Si l'on considère l'audace de Davout dans cette occasion ; si on la compare à la fai-

blesse des moyens qu'il avait à sa disposition, on est forcé d'avouer que, pour oser tenter un pareil projet, il a fallu un genre de courage et de résolution qui ne le cède en rien à celui que le guerrier déploie sur le champ de bataille. Ce trait de dévouement fit du bruit alors, et le bataillon que commandait Davout reçut les éloges qu'il méritait.

Par une de ces bizarreries qu'une révolution seule peut offrir, Davout, dont le patriotisme et la fidélité ne devaient plus être équivoques, fut obligé de donner sa démission, parce qu'il appartenait à la classe de la noblesse; il venait alors d'être nommé, en juin 1793, officier général. La journée du 9 thermidor le rappela sous les drapeaux; il partit pour l'armée de la Moselle, et fut employé du côté de Luxembourg. Ce fut là qu'il déploya plus en grand les talens militaires qu'il avait laissé entrevoir: avec quatre mille hommes seulement, il obtint, dans différentes affaires, les avantages les plus signalés sur la garnison ennemie, forte de quatorze à seize mille hommes.

Ses premiers succès furent remportés dans une sortie que fit la garnison ; il parvint à la faire rentrer dans la place après lui avoir tué quelques centaines d'hommes, pris plusieurs pièces de canon, et brûlé, à portée de fusil des palissades, trois magasins remplis de grains, de fourrages, et pouvant nourrir la place pendant six mois. Le cinquième régiment de dragons, le premier bataillon des Vosges, et plusieurs autres corps, se couvrirent de gloire sous ses ordres.

Ce fut au blocus de Luxembourg qu'il fit une de ces actions qu'on ne peut tenter qu'avec des Français. Instruit que les privations de la garnison et des habitans augmenteraient si l'on parvenait à détruire un moulin sur la route de Liége, il forme le projet de le brûler. Mais ce moulin est situé dans l'intérieur des ouvrages de la place et aux portes de la ville basse : cet obstacle n'est rien pour lui ; il prend, une nuit, la compagnie des grenadiers du premier bataillon des Vosges, franchit avec des planches les palissades, enlève plusieurs factionnaires autrichiens répandus dans le chemin couvert, parvient au moulin,

égorge le poste de quarante-quatre hommes, y met le feu et se retire, n'ayant perdu qu'un grenadier. La générale bat dans la place ; l'ennemi fait jusqu'au jour un feu de mitraille non interrompu ; enfin, la crainte d'un assaut se dissipe, et fait place au spectacle d'un poste égorgé jusqu'aux portes de la ville.

Le vieux maréchal Bender, commandant de la place, craignant que cet acte de résolution n'ébranlât le moral de la garnison, fit le lendemain une sortie sur Davout ; mais il fut obligé, après un combat sanglant, de se retirer avec perte de douze cents blessés, qu'on lui laissa rentrer dans la place par politique, et pour accélérer le moment où la faim devait en faire ouvrir les portes.

Davout partit de Luxembourg pour être employé sur le Rhin ; il se trouva sous les ordres de Pichegru, qui le laissa dans Manheim avec les généraux Ducirat et Cavrois, sous les ordres du général Montaigu. Beaucoup de fautes rendirent dans cette campagne le courage du soldat inutile, et accélérèrent la prise de Manheim. Davout, fait prison-

nier de guerre, fut échangé quelques mois après, rejoignit l'armée du Rhin, et se trouva au fameux passage du fleuve, qui eut lieu le premier floréal an 5, à six heures du matin.

Déja les fausses attaques se faisaient entendre depuis deux heures, lorsque nos troupes entreprirent de traverser le fleuve; ainsi ce n'était plus la surprise, mais l'audace qui devait assurer leur succès. L'ennemi était prévenu sur toute la rive du Rhin, et les retranchemens formidables qu'il avait élevés pour sa défense rendaient ce passage une des opérations les plus audacieuses et en même temps les plus périlleuses que nos militaires eussent encore vues; jamais on ne déploya autant de courage et d'opiniâtreté que n'en mirent les Autrichiens pour jeter nos troupes dans le Rhin, et celles-ci pour se maintenir sur la rive droite. Un corps repoussé ne faisait pas deux cents pas en arrière; il se reformait, et marchait de nouveau avec le même courage. Presque tous les généraux qui soutinrent les premiers efforts de l'ennemi furent mis hors de combat, et

le petit nombre de ceux qui ne furent pas blessés dut redoubler, dans cette circonstance, de courage, de sang-froid, et d'intrépidité.

Le général Davout se signala dans ce fameux passage; il commandait un des trois corps qui, sous les ordres de Dulhesme, avaient été chargés de la véritable attaque. A mesure que nos troupes débarquaient sur la rive droite, Davout les formait en colonnes et les disposait à l'attaque du village de Diersheim où l'ennemi rassemblait toutes ses forces. L'attaque fut vive, la résistance ne le fut pas moins; deux fois nos soldats ont été repoussés, deux fois le général Davout les a ralliés et conduits au combat. Dans une de ces charges, Dulhesme, qui marchait à la tête d'une colonne, fut grièvement blessé d'un coup de fusil. Davout continue de commander avec le plus rare sang-froid; son exemple et ses bonnes dispositions enflamment les soldats; ils se précipitent à travers une grêle de mitraille, et le village de Diersheim tombe en leur pouvoir. En vain l'ennemi tente de les en chasser; ses efforts n'ont aucun succès.

L'avantage paraissant décidé sur ce point, Davout vole à de nouveaux dangers; il se met avec Desaix à la tête de la cent-neuvième demi-brigade qui venait de débarquer, et culbute l'ennemi par le village d'Honnau. Dans ce combat, Davout fut plus heureux que Desaix; celui-ci fut blessé d'un coup de feu à la cuisse.

Il était trois heures après midi, et l'affaire n'était pas encore décidée; les Autrichiens tentent un nouvel effort sur Diersheim, centre de la position de l'armée française; douze ou quinze escadrons de cavalerie et vingt-cinq bouches à feu leur donnaient l'avantage de nous attaquer sans craindre que nous pussions profiter de leur défaite; ils avaient toute la profondeur qu'ils voulaient pour manœuvrer; nos troupes n'avaient au contraire que le Rhin pour retraite, et nulle cavalerie pour profiter de leurs succès.

L'attaque de l'ennemi fut faite avec la plus grande vigueur : après le feu d'artillerie le plus vif, qui incendia la moitié de Diersheim et démonta la seule pièce de canon que possédaient les Français, ses colonnes

pénétrèrent dans le village ; il s'y engagea un combat d'infanterie le plus terrible qu'on eût jamais vu : les grenadiers, Davout à leur tête, firent des prodiges de valeur.

Bientôt un bataillon de la soixante-seizième arrive et ébranle l'ennemi ; la trente-unième, qui avait d'abord été repoussée, mais aussitôt reformée derrière le village, revient à la charge ; en un instant, les Autrichiens sont culbutés et laissent le champ de bataille couvert de leurs morts. Davout profite de ce premier succès ; il marche avec Vandamme sur Honnau, et, pendant que l'ennemi s'épuise à sa gauche pour forcer notre centre, il réussit à se rendre maître du village.

Le lendemain, à sept heures du matin, l'ennemi, qui avait reçu des renforts pendant la nuit, recommença ses attaques avec une nouvelle vigueur sur Diersheim et Honnau ; il eut un moment de succès sur ce dernier point, mais il fut bientôt culbuté. Son attaque de Diersheim fut beaucoup plus vigoureuse ; il débuta par un feu d'artillerie d'une telle vivacité, qu'il démonta toute la

nôtre. Pendant ce combat acharné, le général Davout débouche de la tête de Diersheim avec la dix-septième, soutenue de la cent-neuvième, et se porte sur le flanc gauche de l'ennemi, à travers la plaine, et sous un feu terrible d'artillerie. La cavalerie autrichienne le chargea sur-le-champ par son flanc droit ; mais le quatrième de dragons et le deuxième de cavalerie la chargèrent à leur tour, quoiqu'elle fût bien supérieure en nombre. La mêlée devint alors des plus sanglantes ; on se battit corps à corps pendant près d'une demi-heure ; un escadron de hussards et plusieurs pelotons de cavalerie, qui débouchèrent sur l'ennemi, décidèrent le sort si long-temps en balance.

Après cette victoire, le général en chef Moreau conçut le dessein de séparer l'armée ennemie, et dirigea, dans cette intention, tous ses efforts vers son centre. Les Autrichiens, ébranlés par tous les combats qu'ils avaient livrés sans succès, ne purent soutenir ces nouveaux chocs, et se déterminèrent à la retraite. Le général Davout eut ordre de se porter sur la vallée de la Kentzig ; il éprouva

sur ce point quelque résistance : le hasard fit déboucher sur ses derrières une colonne ennemie assez considérable, mais il la battit complétement et la repoussa jusqu'à Haslach.

Ainsi, cette brillante campagne s'ouvrait sous les plus heureux auspices, lorsque tout-à-coup l'armée du Rhin se trouva, par le résultat des victoires de celle d'Italie, arrêtée dans sa marche victorieuse.

Jusque-là, le général Davout avait partagé la gloire et les périls des campagnes sur le Rhin : c'est maintenant avec le vainqueur de l'Italie qu'il va marcher à de nouveaux triomphes. Parmi les guerriers qu'un noble enthousiasme presse sur ses pas, et qui vont porter en Égypte la gloire de nos armes, on remarque le général Davout. Couvert des lauriers qu'il a cueillis sur les bords du Rhin, il n'a vu que de la gloire à acquérir en s'attachant à la fortune de Bonaparte, et il est choisi pour faire partie de l'armée qui se rassemble dans le port de Toulon.

La flotte française a mis à la voile; Malte et Alexandrie ont vu tour à tour flotter dans

leurs ports l'étendard national ; la conquête de l'Égypte et l'expulsion des mamelouckssont le but des efforts de nos soldats ; le général Davout est destiné avec Desaix à agir dans la Haute-Égypte.

Déja l'on apprenait que les mamelouckscherchaient à susciter de tous côtés des ennemis aux Français ; que Mourad-Bey avait écrit aux chefs du pays de l'Yambo et de Jedda, pour les inviter à passer la mer et venir se joindre à lui, afin de défendre la religion de Mahomet qu'un petit nombre d'infidèles voulait détruire : des renforts arrivaient de Nubie, et les habitans de Girgé, de Siout, s'apprêtaient à s'insurger sur nos derrières, attaquer et détruire notre flottille.

A Souaguy, un rassemblement considérable de cavaliers et de paysans se formait ; Desaix, résolu de faire un vigoureux exemple des insurgés, envoie Davout avec toute la cavalerie pour les disperser. Le 14 niv an 7, nos troupes rencontrent cette multitude d'hommes armés : le général Davout fait aussitôt former son corps de bataille par échelons, et ordonne à son avant-garde

de fondre sur l'ennemi ; il ne put soutenir ce choc et prit la fuite, en laissant plus de huit cents morts sur le champ de bataille.

Desaix pouvait penser que cette première punition produirait un grand effet dans le pays ; mais le corps aux ordres du général Davout n'était pas plutôt rentré à Girgé, qu'on apprit qu'à quelques lieues de Siout, un rassemblement beaucoup plus considérable se formait des paysans venus des provinces de Miniet, de Bénisouef et d'Houara. D'ailleurs, le retard de nos barques qui portaient les provisions inquiétait Desaix, et les besoins augmentaient sans cesse. Davout fut une seconde fois chargé de marcher contre les rebelles et de sévir contre eux d'une manière terrible.

Le 19 nivose, il se porte sur Thatæ : près du village, il apprend qu'un gros corps de cavalerie ennemie charge en queue l'escadron du vingtième régiment de dragons qui formait l'arrière-garde ; aussitôt il dispose son corps de troupes et se précipite sur les ennemis, qu'il taille en pièces ; mille rebelles restent sur la place. Tout en poursuivant les

fuyards, Davout se porte sur le Nil et aperçoit la flottille à la hauteur de Siout : le vent devient favorable ; elle fait route, et arrive à Girgé le 29 nivose.

Depuis quelques jours, les rapports des espions annonçaient que mille schérifs, habitans d'Yambo et de Jedda, avaient passé la mer Rouge et étaient débarqués à Cosséir ; qu'ils s'étaient réunis à Mourad-Bey ; que des Nubiens et Maugrebins campaient sous les murs de Houë ; que deux à trois mille Arabes faisaient partie des combattans ; enfin, que toute l'Égypte supérieure, depuis les cataractes jusqu'à Girgé, était en insurrection, et que tous les habitans prenaient les armes.

En effet, Mourad-Bey, à la tête d'une armée formidable, ne tarda pas à se mettre en marche pour attaquer les Français ; ceux-ci le prévinrent, et allèrent à sa rencontre. Sous les murs de Samanhout se déployaient les nombreuses colonnes de l'ennemi ; ses forces n'en imposèrent point à nos soldats ; il fut attaqué, repoussé, et dès le premier choc nous abandonna Samanhout.

Cependant cette nuée d'ennemis qui for-

maient le principal corps de Mourad-Bey se disposait à fondre sur les Français ; des cris horribles se faisaient entendre : déja la colonne d'Yambo, qui venait d'être battue, s'est reformée ; déja elle revient à la charge et va pénétrer dans Samanhout, lorsque les carabiniers de la vingt-unième font un feu si vif, qu'ils la forcent à une retraite précipitée. Le combat devient plus acharné ; les mamelucks chargent notre infanterie ; celle-ci fait un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie et les force à rétrograder, laissant le terrain couvert de morts. Davout alors charge lui-même les mamelucks, où commandaient Mourad-Bey et Hassan, qui faisaient mine de vouloir tenir bon. « Je n'ai jamais vu, » disait Desaix, rien de beau et d'imposant » comme cette charge impétueuse de notre » cavalerie ». Malheureusement les ennemis ne l'attendirent pas, et la fuite précipitée de Mourad-Bey fut le signal de la retraite générale ; on poursuivit l'ennemi pendant quatre heures l'épée dans les reins.

Les beys par-tout battus, ne trouvant plus de salut que dans la fuite, prirent la cruelle

résolution de se jeter dans l'affreux pays de Bribe, au-dessus des cataractes et à quatre grandes journées de Sienne. Les Français purent alors respirer; mais à peine se reposaient-ils de la fatigue de leurs premiers combats, qu'on apprit qu'Osman-Hassan avait reparu sur les bords du Nil, où il faisait vivre sa troupe. Le général Davout reçoit l'ordre de l'en chasser; il part avec le 22e et le 15e de dragons, et le 24 nivose il aperçoit les mamelucks : la cavalerie française, rangée sur deux lignes, marche contre eux; ils feignent d'abord de se retirer, puis font volte-face et fournissent une charge extrêmement vigoureuse sous le feu de mitraille du 15e de dragons : plusieurs mamelucks tombent morts; Osman-Bey a son cheval tué; il est lui-même dangereusement blessé. Alors le 22e de chasseurs se précipite sur les ennemis : nos troupes sont pêle-mêle avec eux; mais, malgré la supériorité des armes et du nombre, les mamelucks sont forcés d'abandonner le champ de bataille.

Cette affaire fut nommée le combat de Thèbes. Le général Davout donna les plus

grands éloges aux deux régimens de cavalerie qui avaient reçu et fourni la charge avec une bravoure à toute épreuve ; il cita, parmi ceux qui s'étaient distingués, le chef de brigade Lasalle, qui, après avoir tué plusieurs ennemis, eut son sabre cassé à la monture, et fut assez heureux pour se retirer sans être blessé ; et le citoyen Montléger, son aide-de-camp, qui, ayant été blessé et ayant eu son cheval tué dans le plus fort du combat, eut la présence d'esprit de se saisir du cheval d'un mameluck, et de se retirer ainsi de la mêlée.

Après les combats de Kené, d'Aboumana, d'Hesney, de Souhama, de Cophtos, de Benout, le genre de guerre avait changé : les ennemis étaient par-tout battus ; mais ils n'étaient pas détruits, et c'était ce but qu'il fallait atteindre.

Le 13 ventose, à la pointe du jour, on se mit en marche ; la cavalerie dans le désert et à vue de l'infanterie, qui le longeait avec l'artillerie. Après une heure de marche, un des hussards qui étaient en éclaireurs, annonce les mamelucks ; ils s'avancent et at-

taquent l'avant-garde. L'adjudant-général Rabasse soutient le choc avec une bravoure admirable; mais le nombre l'accable et le rejette sur le corps de bataille. Desaix y arrive; il ordonne à la cavalerie de prendre position sur un monticule extrêmement escarpé, où il voulait qu'elle attendît et reçût la charge. Malgré les efforts du général Davout, on ne put jamais parvenir à s'y placer. Le chef de brigade Duplessis, militaire plein d'ardeur, desirait depuis long-temps de trouver l'occasion de se signaler; il ne peut voir de sang-froid arriver les ennemis, et son courage impatient lui fait oublier les ordres de son général; il se porte à quinze pas en avant de son régiment, et fait sonner la charge; il se précipite au milieu des ennemis, et fait des prodiges de valeur; mais il a son cheval tué, il l'est bientôt lui-même d'un coup de tromblon. Sa mort jette le désordre dans les rangs des soldats; et ils eussent été infailliblement écrasés, si le général Davout n'eût pas fait avancer, pour les soutenir, la ligne des dragons. Ces braves guerriers chargèrent si impétueusement les ma-

melucks, qu'ils furent obligés de se retirer en désordre. Cette affaire enleva aux Français plusieurs officiers, entr'autres le chef d'escadron Bouvaquier, commandant les dragons, qui tomba percé de coups et mourut en héros.

Après ce combat, le général Davout continua de poursuivre les Arabes. Étant à Siout, il apprend qu'il se forme à Beneadi, grand et superbe village, et dont les habitans passent pour les plus braves de l'Egypte, un rassemblement de mamelucks, d'Arabes et de Darfouriens caravanistes, venus de l'intérieur de l'Afrique, et que Mourad-Bey doit venir des Oasis se mettre lui-même à la tête de cette troupe. Davout n'hésite pas un instant de marcher contre ce village. Le 29 ventose il arrive près de Beneadi, qui était rempli de troupes; le flanc du village est couvert par une grande quantité de cavalerie, mamelucks, Arabes et paysans: le général forme son infanterie en deux colonnes; l'une doit enlever le village pendant que l'autre le tournera. Cette dernière était pré-

cédée par la cavalerie, sous les ordres de Pinon, chef de brigade distingué par ses talens; mais en passant près d'une maison, ce malheureux officier reçoit un coup de fusil et tombe mort. Cet événement arrête la marche des troupes; le général Davout y remédie, et donne le commandement à l'adjudant-général Rabasse. La cavalerie aperçoit les mamelucks dans le désert: une des colonnes d'infanterie s'y porte; mais l'avant-garde de Mourad-Bey, que l'affreuse misère faisait sortir des Oasis, lui porte promptement conseil de retourner. Les Arabes et les paysans à cheval, à la vue des Français, avaient déja lâché pied; l'infanterie et la cavalerie reviennent sur leurs pas: le village est aussitôt investi; l'infanterie y pénètre, et, malgré le feu qui sort de toutes les maisons, les Français s'en rendent entièrement maîtres. Deux mille Arabes d'Yambo, Maugrebins, Darfouriens, mamelucks et habitans de Beneadi, tombent morts sous leurs coups: en un instant ce beau village est réduit en cendres, et n'offre plus que des rui-

nes. Les Français y firent un butin immense ; ils y trouvèrent des caisses remplies d'or.

Pendant que le général Davout vengeait ainsi à Beneadi la mort de plusieurs braves officiers, les villages de Miniet s'insurgeaient, et les débris des rassemblemens de Beneadi y couraient : le chef de brigade Détrée, qui avait peu de troupes, desirait qu'un secours vînt changer sa position ; Davout y marcha, mais il y arriva trop tard ; Détrée avait fait un vigoureux effort, et les ennemis avaient été contraints à la retraite.

On apprit que les Arabes d'Yambo marchaient sur Bénisouef, dont les environs se révoltaient aussi ; Davout y courut.

Dans la province de Bénisouef, comme dans toute l'Egypte supérieure, il est reçu chez les habitans que lorsqu'il descend des troupes, c'est que les autres ont été détruites ; en conséquence on court aux armes, et si l'on est en force on vous attaque, sinon on se disperse à vos trousses, et l'on vous vole tout ce que l'on peut trouver ; ou encore on vous refuse des vivres, et il faut sévir

contre les cheiks pour obtenir ce dont la troupe a besoin.

Le général Davout se trouva dans ce dernier cas : arrivé près du village d'Abou-Girgé, son cophte se porte en avant pour faire préparer des vivres ; le cheik lui répond qu'il n'y a point de vivres chez lui pour les Français, qu'ils sont tous détruits en haut, et que, s'il ne se retire promptement, il le fera bâtonner d'importance. Le cophte veut lui représenter ses torts ; on le renverse de son cheval, et le cheik s'en empare. Le cophte, fort heureux de pouvoir encore se sauver, revient rendre compte de sa réception au général Davout, qui, après avoir fait sommer le village de rentrer dans l'obéissance, et avoir porté des paroles de paix, le fait cerner et attaquer par les troupes sous ses ordres ; le village est pris d'assaut, et grand nombre de ses habitans périssent victimes de leur fatale résistance.

Le général Davout continua de marcher sur Bénisouef ; mais les ennemis, dont le nombre ne pouvait plus guère inquiéter, avaient passé le fleuve ; il se disposait cepen-

dant à les poursuivre, lorsque le général Dugua le rappela au Caire.

Le général Dugua avait fait connaître au général Davout que tous les environs du Caire étaient en pleine insurrection, ainsi que toute la basse Egypte, et que lui-même craignait une révolte parmi les habitans. Davout sentant la nécessité de sauver le point essentiel de l'Egypte, accourt au Caire ; le lendemain il se porte à huit lieues plus bas pour y joindre un rassemblement de révoltés, le rencontre, en tue quelques centaines, parcourt le pays et retourne au Caire ; il y attend le général en chef Bonaparte qui revient de Syrie, où il avait été détruire une armée qui menaçait de ce côté l'Egypte, et qui devait y pénétrer en même temps qu'une autre armée devait débarquer à Aboukir.

Quelques jours après l'arrivée de Bonaparte au Caire, dix-huit mille Turcs débarquent à Aboukir, prennent le fort et les retranchemens : Bonaparte part du Caire, et sept jours après il attaque et jette dans la mer les deux tiers de cette armée. Son avant-garde, qu'il conduisait en personne, et où

se trouvaient les généraux Murat et Lasne, fut suffisante pour remporter cette victoire. Les divisions Kléber et Regnier étaient à une journée de marche; mais ce qui avait échappé de Turcs à cette bataille, s'était réfugié dans le village et dans le fort d'Aboukir. On perdit pendant plusieurs jours beaucoup de monde pour les y forcer : le général Lasne y fut blessé. Ici le général Davout eut encore occasion de mériter les éloges de Bonaparte; il attaqua le village, battit complétement les Turcs, en jeta un millier à la mer, et le reste dans le château, qui fut obligé de se rendre quarante-huit heures après.

Ainsi se terminèrent les opérations du général Davout dans les haute et basse Egypte. On peut juger par ces différens combats que nous venons de citer, quel courage et quelle persévérance il fallut montrer pour décider aussi constamment la victoire. Les talens distingués et le zèle infatigable que Davout fut obligé de déployer dans cette campagne difficile, lui ont assigné un rang distingué parmi nos meilleurs officiers généraux. At-

taquées de tous côtés par une immense cavalerie, harcelées par les paysans insurgés, en proie à toutes les privations, à tous les besoins, nos troupes, pour vaincre, durent opérer des prodiges ; et dans ces contrées barbares, où toutes les lois de la guerre sont inconnues, il fallut quelque chose de plus que cette valeur qui, dans tant d'autres occasions, avait suffi pour décider la victoire.

Le 13 ventose an 8, après la convention d'El-Arisch, Davout partit avec Desaix d'Alexandrie pour revenir en France. Ils étaient tous les deux bien impatiens d'arriver ; mais mille obstacles contrarièrent leurs desirs. Après environ trente jours de souffrances et de tempêtes, une relâche à Coron, où ils furent bien traités, une en Sicile à Siaca, où, suivant leurs habitudes, les habitans voulurent les assommer, ils arrivèrent à la vue des îles d'Hières. Déja les deux guerriers se réjouissaient de revoir la France ; déja ils se livraient à tous les transports de l'allégresse, lorsque tout-à-coup ils tombèrent, par une brume épaisse, sur une fré-

gate anglaise qui les conduisit à Livourne à l'amiral Keith.

Pleins de confiance dans les passeports turcs et anglais dont ils étaient munis, ils témoignèrent vivement leur surprise de cette arrestation. Au lieu de les faire relâcher, comme il le devait, l'amiral les fit placer à la quarantaine, en les prévenant qu'il attendait les ordres de son gouvernement au sujet de la convention d'El-Arisch, et qu'ils ne seraient relâchés que lorsque ces ordres lui seraient arrivés.

Les généraux Davout et Desaix passèrent environ un mois dans un lazaret extrêmement serré, traités comme prisonniers de guerre, officiers et soldats ayant la même ration. Enfin ils furent libres ; et, après cinq jours de traversée, ils arrivèrent à Toulon, le 15 floréal an 8, après avoir été visités par des barbaresques de Tunis, qui ne les retinrent pas, comme avaient fait les Anglais.

Le général Bonaparte, instruit de l'arrivée du général Davout à Toulon, lui donna l'ordre de se rendre à Paris, après avoir fait

sa quarantaine. Peu de jours après son arrivée dans cette capitale, le vainqueur de Marengo, de retour d'Italie, reçut et accueillit avec affection le général Davout, dont la conduite en Egypte lui avait valu son estime : il fut nommé général de division, et obtint le commandement de la cavalerie de l'armée d'Italie.

L'immortelle journée de Marengo n'avait pas été suffisante pour forcer les ennemis à signer la paix, et l'aveuglement fatal de l'Empereur, ou plutôt les nombreux subsides de l'Angleterre, le décidèrent à tenter encore une fois le sort des armes.

Le général Brune commandait l'armée d'Italie depuis la victoire de Marengo ; lorsque les hostilités furent reprises, le général Davout parut au nombre des guerriers chargés de la conduire dans les sentiers de la gloire. Tous ses anciens compagnons d'armes revirent avec joie, parmi ceux qui devaient les mener à la victoire, un brave officier qui n'était connu que par un beau caractère, des vues toujours élevées, et l'éclat des succès ; qui, supérieur à toutes les

intrigues, retraçait toutes les qualités du brave Desaix, dont il avait été constamment le compagnon et l'ami, et toujours avait, comme lui, honoré le nom français, aux yeux même de tous les partis.

Rejoignons le général Davout au champ d'honneur; c'est là que les faits vont parler pour lui. Le général en chef Brune ayant conçu le projet de porter le théâtre de la guerre au-delà de l'Adige, le passage du Mincio fut résolu : il eut lieu le 4 nivose an 9, près de Pozzolo. L'acharnement avec lequel on combattit pour s'emparer de ce village l'a rendu célèbre; trois fois il fut pris et repris.

Les deux armées étaient aux mains, et les chocs se succédaient sur la rive gauche du Mincio avec une vivacité incroyable. M. de Bellegarde réunissait tous ses efforts pour se rendre maître de Pozzolo, dont l'occupation devait décider du sort de la bataille; mais la brigade du général Colli franchit le pont; la charge est battue, et toute la ligne suit l'impulsion donnée par la brigade Colli.

Le général Davout, commandant la ca-

valerie de l'armée, venait d'arriver avec quelques régimens de dragons sur la rive droite. Apercevant la nécessité de renforcer notre cavalerie sur la rive opposée, il fait passer le Mincio à une brigade de dragons pour appuyer le centre de la ligne, et, suivi d'un détachement, il s'y porte de sa personne avec l'adjudant-commandant Lavalette et plusieurs officiers supérieurs.

Le danger devenait pressant; une colonne de deux mille grenadiers hongrois résistait avec avantage sur la droite aux efforts de nos troupes. Davout, sans consulter l'inégalité de ses forces, ordonne au chef de brigade Lebaron de faire une charge vigoureuse; cet officier exécute à l'instant cet ordre avec la plus grande bravoure : Davout, le général de brigade Rivaud, l'adjudant Lavalette et quelques officiers de l'état-major, s'élancent avec cette poignée de braves.

L'attaque aussi vigoureuse que bien dirigée de Colli; le dévouement généreux du faible détachement du 6e de dragons et des officiers qui le suivirent; les charges impétueuses de la cavalerie; l'élan général de

toute la ligne ; tout concourut à fixer la victoire, long-temps incertaine. L'ennemi enfoncé est culbuté sur tous les points ; on poursuit au loin les fuyards, et la retraite de l'ennemi laisse les Français maîtres du champ de bataille.

Une foule d'actions d'éclat illustrèrent ce fameux passage du Mincio. Les Français comptèrent alors leurs victoires par leurs journées de marche ; l'Adige, l'Alpone, la Feassena, la Brenta, furent successivement franchies, et le général Davout continua de rendre de très-grands services dans les combats, d'où les Français sortirent toujours victorieux.

Enfin, le 26 nivose, une suspension d'armes fut conclue à Trévise, et suivie du traité de paix signé à Lunéville.

Le moment était venu où la reconnaissance nationale devait éclater en faveur de tant de guerriers dont le dévouement généreux, le courage et les vertus avaient sauvé la liberté et l'honneur français. A la tête de cette troupe invincible qui, dans les champs de Marengo, mérita le nom de *colonne de*

granit, Bonaparte appelle un de ces braves qui, sur le champ de bataille, tour à tour grenadiers et généraux, ont donné l'exemple de l'audace et de l'intrépidité. Le général de division Davout a été nommé, au commencement de l'an 10, commandant en chef les grenadiers de la garde des consuls.

Ł. hr. PONIŃSKI-WALEWSKI

DEBELLE.

Le général de division Debelle, que la mort a ravi à la patrie, à ses frères d'armes, succomba, à Saint-Domingue, aux funestes effets d'une maladie cruelle.

Debelle était jeune encore. Né à Vorrège, département de l'Isère, le 22 mai 1767, il entra à l'âge de quinze ans au régiment d'Auxonne, artillerie.

En 1789, il fut fait lieutenant, et nommé capitaine en 1792. Il commandait une compagnie d'artillerie à cheval pendant les années 1792, 1793, et en l'an 2, aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse.

Avant la prise de Charleroy, il se distingua par une action éclatante, en délivrant, à la tête de quelques braves qu'il ramassa à la hâte, sa compagnie qui venait d'être enveloppée par les Autrichiens, et qui se trouvait déja prisonnière : il fut dans cette action laissé pour mort sur le champ de bataille.

A un passage du Rhin, il se jeta le premier dans un bateau, et traversa le fleuve sous le feu de l'ennemi, suivi d'une compagnie d'artillerie à cheval.

A peine guéri de ses blessures, il retourna à l'armée de Sambre-et-Meuse, où, par une suite de belles actions, il parvint successivement, dans l'espace de deux années, au grade de général de division.

En l'an 4, le général Hoche, son beau-frère, fut nommé pour commander l'expédition d'Irlande : l'idée de courir à de plus grands périls fit quitter au général Debelle l'armée de Sambre-et-Meuse ; il prit le commandement de l'artillerie dans l'armée expéditionnaire.

Des circonstances graves ayant empêché le général en chef Hoche de réussir dans l'expédition d'Irlande, Debelle revint en France et fut nommé commandant en chef de l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il était à la bataille de Neuwied, et l'artillerie qu'il commandait fut si utile, que le Directoire exécutif lui écrivit le 19 floréal an 5 :

« Il est bien intéressant pour la Répu-

blique, cit. général, de voir l'artillerie française conserver son ancienne supériorité. Celle que vous commandez à l'armée de Sambre-et-Meuse s'est distinguée à la bataille de Neuwied par son audace, sa précision et sa célérité; le Directoire veillera toujours avec un soin particulier sur cette arme précieuse et savante. »

Le troisième jour complémentaire de l'an 5, Debelle fit connaître au Directoire les circonstances de la maladie du général Hoche, les causes qui avaient accéléré sa mort; et, dans une autre lettre, il recommanda sa veuve à la bienfaisance nationale.

Debelle sert quelque temps avec distinction à l'armée du Rhin; il passe ensuite à celle d'Italie, commandée par le général Joubert. Il écrivait, du quartier-général de Reggio, le 10 nivose, au citoyen Chabert, membre du Conseil des Cinq-Cents : « Championnet est à vingt lieues de Naples; douze mille Français sont prêts d'entrer en Toscane; nous réunissons sur le Mincio des ponts pour passer l'Adige, et au premier ordre nous serons maîtres de l'Italie jusqu'au Tagliamento.

L'esprit de l'armée est excellent; Joubert la commande; nous vaincrons sans doute. Pendant ce temps, assurez la paix et le bonheur dans nos familles; arrêtez les efforts des conspirateurs. »

La bataille de Novi fut livrée le 28 thermidor de l'an 7. L'armée des alliés attaqua les Français; elle fut par-tout repoussée avec une perte énorme jusqu'à cinq heures du soir, qu'elle tenta de tourner notre aile droite qui s'était avancée dans la plaine avec trop d'ardeur: c'est en ce moment que Moreau ordonna la retraite, et envoya en même temps un corps de troupes pour s'opposer aux progrès de l'ennemi qui semblait devoir réussir dans ses desseins : ce corps, composé entr'autres de la cent sixième demi-brigade, attaqua les Austro-Russes, les culbuta, prit deux pièces de canon, le général autrichien Lusignan, et bon nombre de prisonniers.

L'ennemi battu de ce côté, il semblait que la journée dût être couronnée par la retraite la plus brillante et la plus fatale à l'ennemi. En effet, elle s'opérait avec un ensemble admirable, lorsqu'un ordre envoyé au général

de l'artillerie, et exécuté deux heures trop tard, faillit causer la perte d'une partie de l'armée : l'artillerie était arrêtée au village de Pastourana, lorsqu'une de nos divisions dirigeait sa marche vers ce village. Là elle fut atteinte, poursuivie par l'ennemi, et forcée de se retirer à la débandade. Les généraux Pérignon et Grouchy firent des prodiges de valeur, et arrêtèrent les progrès de l'ennemi ; les corps se rallièrent peu à peu, firent leur retraite, et la nuit mit fin au combat.

On prétendit que Debelle fut en partie la cause de ce désastre, et que s'il eût fait défiler le convoi aussitôt qu'il en avait reçu l'avis, ce funeste désordre n'aurait pas eu lieu. Ceux qui ont adressé ce reproche au brave Debelle, auraient dû remarquer, pour sa justification, qu'il avait été dans l'impuissance de faire exécuter les ordres qu'il avait reçus. La retraite était devenue difficile. Mais son artillerie avait mérité des éloges : elle avait manœuvré avec une adresse qu'elle n'avait pas encore déployée ; chaque boulet portait dans les colonnes ennemies, et chaque

coup à mitraille faisait disparaître des rangs entiers. Quelque temps après, Debelle fit paraître sa justification ; elle fut accueillie du gouvernement et des officiers les plus habiles dans l'arme du génie.

Le général de division Debelle fut ensuite employé à l'armée de Saint-Domingue où il rendit de grands services. Pour honorer la mémoire de ce brave officier, le général Leclerc voulut, après sa mort, que le fort National, au Port Républicain, s'appelât à l'avenir Fort Debelle.

DECAEN.

Le nom du général Decaen se lie à la gloire que les armes françaises ont acquise sur le Rhin, et la République le compte au nombre des guerriers qui combattirent avec le plus de succès pour la liberté. Decaen, comme plusieurs autres généraux, ne dut son avancement qu'à sa bravoure et à ses talens, et c'est toujours sur le champ de bataille qu'il fut élevé de grade en grade, jusqu'à celui de général de division.

Decaen (Claude-Mathieu-Isidore) naquit à Caen, département du Calvados, en 1769. L'éducation qu'il avait reçue le rendait propre à remplir avec honneur quelque emploi civil, lorsque les premiers jours de la révolution rendirent tous les Français soldats. Ses compatriotes le nommèrent, en 1792, sergent-major du quatrième bataillon du Calvados; il fit les premières campagnes du Rhin en qualité d'officier d'état-major, ensuite d'adjudant chef de bataillon, puis d'ad-

judant-général chef de brigade. Ses talens et son patriotisme le firent remarquer de ses chefs dans plusieurs circonstances ; mais ce fut sur-tout dans la campagne de l'an 4 que, formé à l'école de nos meilleurs généraux, Decaen commença à prendre une plus grande part à leurs brillans succès. C'est donc de cette époque qu'il faut tracer sa vie militaire, et que nous allons le suivre dans la glorieuse carrière qu'il a parcourue.

Après le passage du Rhin par le général Moreau, l'armée de Rhin-et-Moselle, poursuivant ses succès, eut plusieurs combats à soutenir : les soldats français y justifièrent la réputation de cette brave armée ; et parmi les officiers qui leur donnèrent l'exemple du courage, on remarqua l'adjudant-général Decaen. Au passage de la Kintzig, il acquit de nouveaux droits à l'estime des troupes qu'il commandait : un grenadier se noyait, Decaen le vit, se jeta à la nage, et parvint à conserver à la République un de ses défenseurs.

Dans la journée du 9 messidor, l'armée se porta sur la chaussée d'Offenbourg à Fri-

bourg, pour menacer de couper la retraite à l'ennemi ; Decaen fut chargé de tourner les montagnes, et d'empêcher que les troupes du général Wurmser, que l'on savait en marche, n'inquiétassent l'attaque projetée. Il part ; mais en arrivant près d'Appenhvic, il aperçoit une des colonnes de Wurmser qui s'avançait en grande hâte pour faire sa jonction à Offenbourg avec le corps du Haut-Rhin : l'attaquer, le mettre en déroute, et s'emparer du village, fut presque aussitôt exécuté que conçu ; et le succès de ce combat, en empêchant la jonction des deux armées que l'ennemi avait sur les Haut et Bas-Rhin, fut d'un grand poids dans les autres succès de la campagne.

Deux jours après, les Autrichiens furent attaqués dans leur belle position en avant de Renchen ; et la rivière de ce nom, fameuse par le passage du maréchal de Turenne, devint le lieu d'un combat dans lequel les Français furent victorieux : Decaen s'y fit remarquer par l'habileté et la précision de ses manœuvres. Le 16 messidor, l'armée se mit en mouvement pour forcer l'ennemi à

quitter ses positions de Rastadt et de Frendenstadt ; cette marche fut un combat continuel jusqu'à l'époque de la fameuse bataille de Rastadt. Decaen, à la tête d'une demi-brigade de la droite de la division commandée par Sainte-Suzanne, se chargea de l'attaque du pont de Kuppenheim : après trois heures d'un combat opiniâtre, soutenu par les grenadiers hongrois et autrichiens, ceux-ci furent chassés de Kuppenheim, et forcés de repasser la Murg. Le général Moreau, en rendant compte de ce combat au Directoire, fit l'éloge des talens et de la bravoure de Decaen.

L'aile gauche de l'armée, sous les ordres de Desaix, reçut ensuite l'ordre d'attaquer un corps de troupes que l'ennemi avait entre les montagnes et le Rhin : l'attaque commença contre le village de Mulsch ; elle était dirigée par l'adjudant-général Decaen. Le combat fut des plus vifs ; il dura depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir : l'ennemi, fort de quatre régimens et de deux corps francs, mit le plus grand acharnement à défendre le village ; enfin l'ardeur

des Français s'irritant par les obstacles, ils firent un dernier effort, et forcèrent la victoire à se ranger sous leurs drapeaux.

Les Autrichiens n'opposèrent pas moins de résistance dans les affaires des 15 et 24 thermidor : les combattans des deux partis y perdirent beaucoup de monde ; mais enfin l'ennemi, déja fatigué par ses derniers revers, fut de nouveau contraint à abandonner le champ de bataille. Le général Decaen se distingua dans ces différentes affaires, ainsi qu'à l'attaque du pont d'Ingolstadt, qui eut lieu le 15 fructidor an 4, et dans laquelle il montra beaucoup d'intelligence et de sang-froid.

Alors l'armée de Rhin-et-Moselle effectua cette savante retraite, que l'on peut regarder comme sa plus belle victoire. Le général Decaen y mérita de nouveaux éloges par son activité et la sagesse de ses dispositions.

En l'an 5, il partagea la gloire de la célèbre garnison de Mayence, et fut employé à l'armée de ce nom. A cette époque, les pays situés entre Meuse, Rhin et Moselle, étaient tellement épuisés, que le Directoire

exécutif se vit obligé de défendre toute espèce de réquisitions, à moins qu'elles ne fussent autorisées par le commissaire du Gouvernement. Decaen fut accusé d'avoir exigé du receveur de Neustadt une somme de 3,937 francs pour les frais de sa table, et sa destitution fut prononcée par un arrêté du 4 ventose an 6 : mais Decaen ne craignit pas de mettre sa conduite au grand jour ; il réclama la faculté d'être jugé selon les lois militaires. Le Directoire, mieux instruit, se hâta de rapporter un arrêté qui flétrissait l'honneur d'un brave guerrier, et de réparer l'injustice dont il avait été victime, en lui donnant de l'emploi à l'armée d'Angleterre.

Au moment où le congrès de Rastadt semblait devoir terminer la guerre continentale, Jourdan, nommé général en chef de l'armée appelée du *Danube*, d'*Helvétie* et d'*Observation*, reçut tout-à-coup l'ordre de recommencer les hostilités. Au mois de ventose an 7, les dispositions furent faites pour pénétrer sur le territoire autrichien ; le passage du Rhin s'exécuta sur trois colonnes, commandées par des généraux auxquels la

victoire avait toujours été fidèle. Decaen, alors général de brigade, fit partie de l'armée du Danube. Dans les premiers combats que se livrèrent les deux armées, la victoire se déclara pour les Français ; mais elle ne tarda pas à les abandonner, pour se ranger sous les drapeaux des Autrichiens. L'archiduc Charles, après avoir rassemblé plusieurs corps répandus dans le Tyrol, attaqua Jourdan le 5 germinal, dans la plaine de Liéblengen, au milieu d'une vaste forêt. On comptait quatre-vingt mille combattans dans l'armée impériale ; celle du Danube se composait à peine de cinquante mille. La droite des Français fut contrainte de reculer ; Jourdan, craignant d'être enveloppé, ordonna la retraite.

Le Directoire exécutif avait sans doute bien mal apprécié les forces de l'armée du Danube et celle des ennemis, pour oser entrer en campagne avec si peu de monde. En vain les Français, écrasés par le nombre, se battirent avec un acharnement dont il y a peu d'exemples ; ils furent forcés de rétrograder, et les mauvais chemins par où l'ar-

mée fit sa retraite, la rendirent extrêmement difficile.

Le Directoire exécutif cherchant des fautes là où il n'y avait que le résultat de sa propre impéritie, voulut faire traduire devant un conseil de guerre quelques officiers qu'il accusait de ces fatals revers. On reprocha au général Decaen de s'être laissé surprendre à Tribery, dans la matinée du 14 germinal, et d'avoir refusé de marcher pour le reprendre aussitôt qu'il en reçut l'ordre; mais ce général prouva, par des pièces matérielles, qu'un corps de troupes était allé, par son commandement, jusqu'à l'entrée de Tribery, dès le 14 au soir; qu'il y avait passé la nuit, et ne s'en était retiré, dans la matinée du 15, que pour exécuter l'ordre du général en chef, qui prescrivait la retraite de toute l'armée.

L'opinion publique accusait le Directoire; et pour ne pas se compromettre lui-même, il s'abstint de donner suite à cette affaire. Decaen fut rétabli avec honneur dans son grade; mais avant de retourner à l'armée, il ne voulut pas même que le moindre soup-

con planât sur sa conduite, et il publia sa justification, quoique le Directoire lui assurât qu'il n'en avait pas besoin.

Au commencement de la campagne de l'an 8, Decaen, nommé général de division le 26 floréal, reparut à l'armée du Rhin commandée par le général Moreau. Il se trouva au combat de Krumbach, le 23 prairial, à celui de Gundelfingen, et devant le village de Sunderbach, où les troupes sous ses ordres se battirent avec le plus grand courage. Le 5 messidor, le général Kray demanda une suspension d'armes, à l'instar de celle qui venait d'être signée en Italie par suite de la bataille de Marengo; Moreau crut devoir s'y refuser, et ne songea plus qu'à manœuvrer pour procurer de bons quartiers et des ressources à son armée, si l'armistice devenait général aux deux armées d'Allemagne et d'Italie. En conséquence, Decaen eut ordre de se porter sur Munich à marches forcées. Cette mesure avait pour but de contraindre l'électeur de Bavière à remplir les conditions d'un traité qu'il avait conclu et éludé en l'an 4. Le général en chef

fit ses dispositions pour appuyer la division Decaen par un mouvement général de l'armée.

Le 8 messidor, ce général entra à Dachau, et le 9 à Munich, après avoir fait avec ses troupes quarante lieues de poste en trois jours de marche, et soutenu en route trois combats : il n'existe pas d'exemples d'un mouvement aussi rapidement exécuté.

Le général Decaen eut sa part de gloire dans la fameuse journée de Hohenlinden ; ce fut lui qui déboucha par Saint-Christophe sur Mœtempet, et tomba avec vigueur sur les derrières de l'ennemi, pendant qu'il marchait pour attaquer Moreau. Aucun obstacle dès-lors ne put arrêter la marche victorieuse des Français ; la Salza et l'Inn sont franchies avec rapidité. L'Inn, que Turenne lui-même a désignée dans ses mémoires comme une ligne des plus redoutables, est une rivière dont le lit, creusé par des eaux tortueuses, est bordé sur la rive droite par une chaîne de rochers qui s'étend presque sans interruption depuis les Alpes jusqu'à son embouchure ; Branau et Kufstein, deux

anciennes places, bâties sur cette rivière, avaient été remises en état de défense, de manière à mériter un siége en règle; les ponts de Muldorff, Craisbourg et Wasserbourg, auxquels aboutissent les différentes chaussées sur les deux bords, étaient couverts par des ouvrages d'un grand développement, et armés d'une nombreuse artillerie; le pont de Rosentheim était rompu et garni de matières combustibles; le feu pouvait à tout instant en consumer les débris; c'est dans ce formidable appareil que l'Inn se présenta aux Français lorsqu'ils en forcèrent le passage avec une audace incroyable, même après tous les succès de cette campagne.

La Salza fut également franchie par un de ces événemens heureux qu'entraîne une suite de victoires non interrompue; les reconnaissances et le passage ne furent qu'une même opération. L'habitude du succès qui fait tout oser, le courage des troupes, l'intrépidité de quelques braves, l'habileté des généraux à profiter de l'ardeur du soldat, effectuèrent ce passage, qu'aucune combi-

naison militaire, excepté celle du moment, n'avait pu précéder.

Après le passage de l'Inn et de la Salza, que le général Decaen avait particulièrement dirigé, il marcha sur Salzbourg, où il entra le premier : l'armée autrichienne, désespérant alors de pouvoir arrêter les Français, précipitait sa retraite par la route de Salzbourg à Lintz, n'envoyant que le corps de Condé pour couvrir la Styrie ; mais Moreau ne voulant pas la laisser reformer, la faisait poursuivre avec la plus grande célérité, et les Français s'avançaient sur l'Enns. Decaen, après quelques combats, suivait la route de Lintz, longeant la rive gauche de la Traun ; il se portait sur Gonsdorff par Neuhoffen, Steyer, et à moins de vingt lieues de Vienne, lorsqu'un plénipotentiaire autrichien se présenta pour traiter de la paix.

A ce mot de paix, le général en chef, se conformant à la modération dont le Gouvernement français ne cessait de donner des preuves, crut devoir arrêter sa marche. L'armée avait assez fait pour la République, il crut qu'elle avait assez fait aussi pour sa

gloire; et la suspension d'armes, proposée par le conseil impérial, fut signée à Steyer le 4 nivose an 9.

La République n'avait plus dès-lors que des couronnes à distribuer à ses défenseurs; la liberté triomphait, et le but de tant de généreux efforts était rempli. Le général Decaen, de retour dans sa patrie, reçut de ses concitoyens l'accueil que méritaient son glorieux dévouement, sa réputation et ses vertus modestes. Au sein du repos, il n'ambitionnait que l'honneur de pouvoir encore servir sa patrie, si elle avait besoin de son bras; ses vœux ont été remplis : nommé d'abord inspecteur-général d'infanterie, le Gouvernement lui donna un nouveau témoignage de sa confiance et de son estime en le nommant, le 29 prairial an 10, capitaine-général des établissemens français dans l'Inde.

Les efforts que fait le Gouvernement pour rendre au commerce toute sa prospérité, indiquent suffisamment combien sont importantes les nouvelles fonctions qu'il a confiées au général Decaen; sa gloire, l'honneur du nom français, la carrière glorieuse qu'il

a parcourue, tout atteste qu'il saura dignement les remplir.

Vers la fin du mois de ventose de l'an 11, la flotte qui devait le porter aux Grandes-Indes, mit à la voile du port de Brest : elle était composée du vaisseau le *Marengo*, de 74 canons, que montait le capitaine-général Decaen, et le contre-amiral Linois; des frégates l'*Athalante*, la *Belle Poule*, la *Côte-d'Or*, la *Semillante*, et du transport la *Marie-Françoise*. Les troupes embarquées sous ses ordres consistaient en deux bataillons, une compagnie de guides, et une autre d'artillerie légère, auxquels était joint le corps des officiers des deux bataillons de Cipayes, que l'on se proposait de former dans l'Inde.

DECRÈS.

L'Anglais a vu notre marine, dans les jours de sa gloire, triompher sur le sein des mers, et lui opposer avec succès de nombreux vaisseaux, des officiers habiles, et cette foule de matelots et de volontaires de la marine, qui, dignes rivaux de l'armée de terre, savent combattre et vaincre. Il a vu ; et lorsque la discorde, l'amour-propre et la haine éloignaient du sol français une grande partie de nos marins, il leur offrait une terre hospitalière, qui bientôt devait être pour eux plus funeste que la patrie agitée par les orages révolutionnaires. Mais si le grand nombre a cédé à de trompeuses promesses, à une fausse sécurité, l'Anglais n'a pu séduire des officiers que la raison, le devoir, et l'amour de la patrie, attachaient à notre marine. Parmi eux, on distinguera toujours, et nos annales citeront avec gloire, Denis Decrès, né en 1762, dans une des villes de l'ex-province de Champagne, Château-Vilain (pen-

dant les temps révolutionnaires, Ville-Anjon), département de la Haute-Marne.

Dès l'âge le plus tendre, Decrès fut destiné au service maritime. Le premier avril 1780, à peine âgé de dix-huit ans, il était garde-marine et se faisait remarquer par ses progrès, par des connaissances réelles, un grand amour pour les devoirs de son état, et beaucoup de succès dans toutes les études qui font le marin.

En 1786, il fut nommé lieutenant de vaisseau : il avait occupé ce grade après avoir obtenu plusieurs commandemens et assisté à tous les combats de M. de Grasse. Il s'était distingué particulièrement dans celui du 12 avril 1782, où le *Richemond* remorqua le *Glorieux*, et dans un autre combat, où les frégates la *Nymphe* et *l'Amphitrite* s'emparèrent du vaisseau l'*Argo* qu'elles enlevèrent aux Anglais.

Pendant les campagnes de 1791, 1792, et 1793, il remplit les fonctions de major-général de la division de l'*Inde*.

En 1793, il fut nommé capitaine de vaisseau ; chef de division en germinal an 4 de

la République, et contre-amiral le 23 germinal de l'an 6 : c'est en cette qualité qu'il commandait, sur la Méditerranée, une division de l'escadre de l'amiral Brueys. Decrès montait le vaisseau le *Guillaume-Tell*, de quatre-vingts canons, qui combattit à Aboukir, et parvint à se soustraire aux forces anglaises. Ce vaisseau fut se réfugier à Malte.

Menacée par une escadre anglaise, cette île fut bientôt déclarée en état de siége. Dans le port, à côté du *Guillaume-Tell*, se trouvait le *Dégo*, monté par le contre-amiral français Villeneuve, à qui le général Vaubois, qui commandait la garnison, confia toute la marine ;

Les trois forts furent soumis aux ordres de Decrès.

Malgré les plus cruelles privations, la garnison de Malte fait la plus belle défense. Le 14 ventose an 8, sur l'avis du conseil de guerre tenu pendant trois jours consécutifs, on se décide au départ du *Guillaume-Tell*. Le contre-amiral Decrès doit le monter : il est chargé d'aller déclarer au Gouvernement français que la place ne peut tenir que jus-

qu'en prairial, et de solliciter des secours dont le prompt envoi pût prévenir l'époque fatale.

Le *Guillaume-Tell* sort du port de Malte à onze heures du soir, après le coucher de la lune. Il était déja à sept lieues du cap Passaro, île de Sicile; le vent était au sud-est, assez faible en dedans des forts, mais bon frais au large. Courant près et plein, le vaisseau français avait doublé plusieurs vaisseaux ennemis, lorsque vers onze heures trois quarts il fut reconnu par une frégate qui vira sur lui en se couvrant de ses feux pour signaler sa chasse et rallier tous les ennemis. C'était la *Pénélope*, de quarante-quatre canons, ayant sur le *Guillaume-Tell* un grand avantage de marche. A une heure du matin, elle était à une très-petite distance; elle lança deux bordées et réitéra toute la nuit cette manœuvre, favorisée par la supériorité de sa marche et soutenue par plusieurs vaisseaux qui la suivaient. A cinq heures du matin, elle était parvenue à démâter le vaisseau de son grand mât de hune.

Presque au même instant survint le vais-

seau le *Lion*, de soixante-quatre canons, qui se mit à portée du mousquet par le travers de bâbord du *Guillaume-Tell*, tandis que la *Pénélope* le canonnait de l'arrière.

Pendant trois quarts d'heure environ que le *Lion* prêta le côté, il reçut et fit un feu très-vif; mais enfin le sien faiblit, et nous étions, dit le contre-amiral Decrès dans son rapport, à demi-portée de pistolet, lorsque je m'aperçus qu'il n'avait plus personne sur les gaillards.

J'ordonnai aussitôt au capitaine Saulnier d'aborder; deux tentatives furent faites et ne réussirent pas. Le *Lion*, désemparé de toutes ses voiles, ayant son gréement haché, sa mâture chancelante, fut obligé de faire vent arrière, ses écoutes en bandes, sans tirer un coup de canon.

Le *Guillaume-Tell* le poursuivit quelques minutes, puis fut contraint de revenir sur bâbord pour recevoir le *Foudroyant* qui venait prendre part au combat.

Il était environ six heures; le *Foudroyant*, de quatre-vingt-six canons, l'un des plus beaux vaisseaux de l'Angleterre, passa de

l'arrière du *Guillaume-Tell*, en lui criant de se rendre, et lui envoyant aussitôt sa bordée. Par le conflit de leurs manœuvres, les deux vaisseaux se trouvèrent bientôt par le travers l'un de l'autre, le *Foudroyant* à stribord, et la *Pénélope* dans la hanche.

Le feu dans ce moment fut terrible de part et d'autre, et dura ainsi près d'une heure d'aussi près qu'on peut l'être sans s'aborder. Il y avait trente-six minutes que le mât d'artimon du *Guillaume-Tell* était tombé, lorsque vers les sept heures moins un quart son grand mât eut le même sort.

Les voiles et le gréement du *Foudroyant* étaient en pièces ; il avait été quelques momens sans gouverner ; et, comme il présentait la poupe, son mât d'artimon avait été coupé, et plusieurs de ses vergues étaient en pantenne.

Dans l'état où était le *Guillaume-Tell*, il y avait peu à espérer de son salut. J'ordonnai, ajoute Decrès, au capitaine Saulnier, de tâcher d'aborder le *Foudroyant*, dont nous voyions que le feu avait beaucoup faibli.

Le commandant le serrant de plus près

qu'il put, saisit un instant où il était parvenu à le dépasser, et courant brusquement son stribord, il vint en travers sur son beaupré. L'ennemi jugeant notre intention, manœuvra pour éviter l'abordage, en coiffant ses voiles, et les deux vaisseaux se touchèrent presque, mais ne purent s'accrocher. Il résulta au moins de cette manœuvre, que le *Foudroyant*, qui avait déja son mât d'artimon en bas, fut battu à bout portant de l'avant en arrière; son petit mât de hune tomba : il s'éloigna, ayant ce qui restait de mâture extrêmement maltraité, et se tint le reste du combat à une distance qui ne permettait plus l'abordage.

Ce fut alors que le capitaine Saulnier, qui jusque-là avait commandé la manœuvre avec une habileté peu commune, fut blessé grièvement, et remplacé par le premier lieutenant Donnadieu, officier d'un très-grand mérite.

Depuis sept heures, le *Guillaume-Tell*, n'ayant plus que son mât de misaine et son petit mât de hune, eut à la fois à combattre les deux vaisseaux et la frégate; il répondait à tous tirant toujours des deux bords et souvent de l'arrière en même temps.

Le feu avait pris plusieurs fois dans les hauts, et chaque fois on était parvenu à l'éteindre. Plusieurs explosions que j'avais vues à bord des ennemis m'assuraient que le même accident leur était arrivé.

Malheureusement le démâtage engageait une grande partie de nos batteries de bâbord, et nous étions obligés d'arroser continuellement ce côté où les débris des voilures et des gréemens, dont nos efforts ne suffisaient pas pour nous débarrasser, s'embrasaient à chaque instant.

A huit heures, il y avait un canon de crevé, un de cassé par les boulets, et dix-neuf de démontés, sans compter ceux des gaillards.

Comme le grand mât avait été coupé deux fois, un de ses troncs d'environ quatorze pieds de long barrait le gaillard d'arrière tout encombré d'ailleurs des débris de la dunette.

Malgré cet accident et le spectacle de beaucoup de sang répandu, la détermination de l'équipage allait en croissant; et, malgré le feu réuni des trois bâtimens ennemis, la

défense du *Guillaume-Tell* était encore très-vigoureuse à huit heures et demie, lorsque son mât de misaine tomba sur bâbord.

Tout ce côté, battu par le *Lion*, se trouva alors engagé par les mâtures : l'ennemi, profitant de l'embarras de cette position, put choisir celle qui lui convenait, et il nous devenait impossible de lui répondre. Le *Foudroyant*, qui était le plus maltraité, ne pouvait se tirer des travers de stribord ; mais dans la hanche de bâbord était le *Lion*, avec ses voiles et son gréement haché et quelques vergues cassées ; enfin, la *Pénélope*, qui était la moins maltraitée, avait passé de l'avant, et tous réunissaient leur feu sur le *Guillaume-Tell*, qui rasé de tous ses mâts ne gouvernait plus. Il était balotté par une grosse *houle*, qui depuis qu'il n'était plus appuyé par la mâture, le forçait à chaque roulis de fermer les sabords de la batterie basse pour ne pas s'emplir.

Dans cette position, la défense du *Guillaume-Tell* ayant été soutenue pour n'avoir rien que d'honorable, Decrès crut de son devoir de céder à la fortune, et à neuf heures

trente-cinq minutes environ après le complet démâtement, le pavillon fut amené.

La frégate la *Pénélope* fut seule en état d'amariner le vaisseau, et lui donna la remorque pour se rendre à Syracuse. Après vingt-quatre heures de réparation, le *Lion* la donna au *Foudroyant*, dont toutes les vergues étaient criblées; en voyant après le combat ce qui restait de mâture à ce vaisseau, Français et Anglais ne concevaient pas qu'il pût encore tenir debout. (Après le combat, vergues et mâts quelconques furent changés à Minorque.)

Le *Guillaume-Tell* avait eu beaucoup de tués; mais les vainqueurs, à cet égard, n'avaient pas été plus heureux que les vaincus.

Le *Naval Chronicle* (feuille anglaise), qui donna des détails officiels sur ce combat, rendit à l'équipage du *Guillaume-Tell* et à tous les officiers la justice qui leur était due.

Decrès, retenu prisonnier, fut conduit à Minorque le 12 fructidor an 8. Il écrivit au ministre de la marine, du lazaret de Toulon: il avait vu à Minorque les troupes

anglaises destinées à débarquer près de Gênes, et qui étaient restées dans l'inaction à Mahon. Il avait interrogé, disait-il dans sa lettre, un jeune officier anglais qui lui avait dit :

« Nous faisions passer dans la Méditerranée vingt mille hommes environ, dans des vues que votre bataille de Marengo a tout-à-fait déjouées. Il a donc fallu demander des ordres sur la destination ultérieure de ces troupes : on ne sait plus depuis ce temps où l'on a la tête ». Dans tous les cas, ajoutait Decrès, il ne reste pas huit mille hommes disponibles de troupes anglaises, qui ne valent pas deux mille Français ; c'est bien de l'embarras et de la dépense pour peu d'effet.

Dans cette lettre, Decrès s'égayait aux dépens des Anglais et de leurs troupes débarquées, exposées, à raison du défaut de subsistances, à mourir de faim, tandis que les soldats français chassaient l'Autrichien des campagnes italiques, forçaient Gênes à capituler une seconde fois, et détruisaient pour jamais l'influence anglaise en Italie.

De retour dans sa patrie, et lorsque le 18 brumaire eut donné à la France le gou-

vernement consulaire, Decrès fut nommé préfet du quatrième arrondissement maritime à Lorient.

Le 11 vendémiaire an 10, un arrêté du Gouvernement a placé le contre-amiral Decrès au ministère de la marine et des colonies. Ce ministère ne pouvait être confié à un marin plus expérimenté, plus attaché au service maritime, à la gloire de notre marine militaire et marchande, plus capable enfin, par ses talens et son civisme, de faire repentir nos ennemis de leurs projets insensés, de leur jalousie et de leur haine.

DEFLERS.

Deflers (C) appartenait à une de ces familles nobles que l'antique monarchie comblait de ses bienfaits, et qui, favorisées par la fortune et le monarque, se croyaient les seules dignes d'être privilégiées parce qu'elles étaient les plus à charge à l'État. Jeune encore, Deflers sut fouler aux pieds les vains préjugés de l'orgueil ; et dans le sein de sa famille, au milieu des guerriers qui marchaient avec lui sous l'antique bannière des *fleurs de lis*, il s'était toujours montré le partisan des principes de cette philosophie dont J. J. Rousseau et Mably avaient fait l'apologie, et qui annonçait aux peuples de leur âge une révolution prochaine dans leur système politique, moral et religieux.

Sous la monarchie, Deflers avait passé avec rapidité par tous les grades militaires. Maréchal de camp en 1780, lorsque la trompette guerrière appelait à la défense de la patrie menacée nos vieilles bandes

et nos bataillons nouvellement levés, il demanda et obtint de l'emploi dans l'armée de Lafayette. Dumourier a succédé au général fugitif, et Deflers est avec lui au camp de Maulde. Les Prussiens ont attaqué les Français; Deflers a fait la plus belle défense au lieu où il commandait; il a reçu un coup de fusil : cette blessure et sa bravoure engagent Dumourier à le nommer maréchal de camp.

Bientôt la ville de Tournai, dont les Français se sont emparés, est confiée à sa vigilance et à son patriotisme. Confirmé dans cette place, il ne s'occupe que de ces projets qui peuvent être utiles à la patrie. C'est lui qui écrivit à la Convention nationale et qui lui proposa une levée extraordinaire de chevaux pour notre cavalerie; il conseillait, pour effectuer cette levée, de prendre un cheval dans chaque commune de la Belgique, et assurait que ces contrées fourniraient sur-le-champ plus de quatre mille chevaux.

Lorsque la West-Flandre eut été conquise par nos armées victorieuses, Deflers

obtint le commandement de la ville de Bruges et de toute la province; il fut chargé par Dumourier de recevoir les dix mille hommes que le ministre de la guerre devait faire passer pour renforcer l'armée de la Belgique et la mettre à même d'exécuter le vaste plan de campagne conçu par le général en chef.

Deflers avait eu le projet de surprendre la ville de l'Écluse : il avait communiqué son idée à Dumourier, qui feignit de l'adopter, parce que le petit corps d'armée qu'il fallait former pour s'emparer de l'Écluse, devait servir à tromper les Hollandais sur le véritable point de l'attaque. Deflers avait besoin, pour agir, de six mille hommes. Dumourier lui permit d'aller à Paris les demander à Beurnonville, alors ministre de la guerre. Ce renfort lui est accordé; mais, en arrivant dans la Belgique, le général en chef lui ordonna de venir occuper avec les six mille hommes qui le suivaient, les cantonnemens du colonel Leclerc, à Rosendael et autour de Berg-op-Zoom; ce qu'il exécuta avec promptitude et célérité.

Le prince de Cobourg et Hohenlohe ont attaqué l'armée française près d'Aix-la-Chapelle, et le succès a couronné leur audace. Pour remédier aux maux inévitables d'une retraite forcée, le comité de Gouvernement a ordonné à Dumourier d'abandonner l'expédition de la Hollande au général Deflers. Le général en chef obéit, et laisse, avant de partir, les instructions nécessaires à cet officier, auquel il donne pour conseil le colonel Thouvenot.

Les ennemis ont repris courage, les Prussiens se sont avancés par Bois-le-Duc, et l'armée est trop faible pour résister. Deflers, avec une partie de l'armée, choisit le poste le plus périlleux; il se jette dans Breda avec six bataillons et deux cents chevaux: le reste de l'armée se retire à Anvers.

Le général de l'armée française en Hollande, Deflers, après la bataille de Nerwinde, est obligé de capituler pour pouvoir ramener en France les bataillons qui se sont enfermés avec lui dans Breda.

De retour en France, le Gouvernement lui confie le commandement de l'armée des

Pyrénées orientales; il part et arrive à Perpignan. Il trouve cette armée dans l'état le plus déplorable; les bataillons sont incomplets, l'artillerie insuffisante, la cavalerie peu nombreuse, les soldats mal vêtus, indisciplinés, découragés, et privés des objets les plus nécessaires. Par son zèle, son activité et l'exemple qu'il donne, Deflers relève le courage du soldat; il pourvoie à ses premiers besoins; et s'il ne peut encore attaquer avec eux, au moins il leur inspire la confiance nécessaire pour se défendre des attaques réitérées d'un ennemi nombreux.

Le 19 du mois de mai 1793, les Espagnols, au nombre de douze mille hommes, attaquèrent six mille Français et surprirent leur camp. Bientôt les généraux Deflers, Dagobert et Soret, ont rallié les soldats; on marche à l'ennemi et le camp est repris; mais notre avant-garde ayant pendant la nuit éprouvé une terreur panique, toute l'armée fut obligée de se retirer à Perpignan. Dans la lettre qui faisait part de ce combat à la Convention, on louait beau-

coup l'artillerie ; on assurait qu'elle avait fait beaucoup de mal à l'ennemi, et que si les Français eussent tenu encore un quart d'heure, les Espagnols auraient pris la fuite (1).

La ville de Bellegarde avait été obligée de se rendre après vingt-neuf jours de siege ; les Espagnols assiégeaient Collioure, et trente mille de leurs soldats étaient campés devant Perpignan. L'armée française n'avait que dix mille hommes à leur opposer, et la levée des gardes nationales, des volontaires du département ; les renforts toujours promis et toujours attendus n'arrivaient point.

Ce fut à cette époque que le général espagnol Antonio-Ricardos Cerillo écrivit au général Deflers, pour se plaindre de ce que les paysans français, contre les lois

(1) Il faut se méfier ici des rapports ; dans ces temps de calamité ils étaient peu fidèles. L'entrée des Français dans Perpignan était une véritable retraite, et nos soldats furent obligés de céder aux troupes espagnoles, plus nombreuses et mieux disciplinées.

usitées parmi les peuples de l'Europe, prenaient les armes et combattaient avec nos troupes; il menaçait de faire pendre tout paysan pris les armes à la main.

Deflers devait répondre à cette lettre injurieuse pour des républicains. Sa réponse fut digne d'un homme libre et du général chargé de commander à des Français.

« Général, celui à qui la nation a confié le commandement de l'armée républicaine ne peut s'écarter de la loi. Voici le décret :

« La force générale de l'armée française se compose du peuple entier... Tous les Français sont soldats, et le signe uniforme de la liberté et de l'égalité est la cocarde tricolore. »

» Dans un moment où les rois, par une coalition impolitique et monstrueuse, réunissent leurs efforts inutiles pour renverser la liberté d'un peuple énergique et loyal, ce peuple ne renonce pas au pouvoir de faire sortir de la terre, au premier coup de tocsin, des millions de bras pour écraser ses ennemis.

» Je révère, ainsi que vous, général, les

principes d'humanité auxquels vous en appelez, et je suis persuadé que, d'après les vôtres, je ne serai jamais obligé d'user d'une représaille qui rendrait si cruelle une guerre que nous n'avons entreprise que pour le triomphe des mêmes principes. »

Le 17 juillet, s'il faut en croire le rapport qui fut fait à la tribune de la Convention, l'armée française remporta une victoire signalée sous les murs de Perpignan. Les Espagnols étaient au nombre de vingt-cinq à trente mille hommes. Ils vinrent attaquer ; mais l'artillerie française les foudroya : ils se retirèrent avec précipitation.

L'armée française poursuivit les fuyards qui furent se mettre en bataille en avant de Ponteilhe, à un quart de lieue de leur camp, ayant le Mas-Deu à droite, et Theim à gauche. Le combat se soutint dans cette partie jusqu'à cinq heures du soir. La cavalerie ennemie faisait un mouvement pour envelopper l'avant-garde, lorsque le général Deflers ordonna à Barbantane de se porter avec 1000 hommes, deux pièces de canon et un obusier, sur le revers d'une hauteur

pour protéger la retraite..... « L'ennemi a été battu », disait le rapporteur à la tribune. Il ajoutait : la canonnade a été vive et longue ; elle a duré depuis trois heures du matin jusqu'à sept heures et demie du soir : on a tiré plus de quatre mille coups de canon. C'est à ce combat que Jean Delrieu, volontaire au premier bataillon du Cantal, eut la cuisse cassée d'un boulet ; il était sur son brancard, et s'écriait : *courage, camarades, nous battrons les Espagnols et ça ira....* »

Quelques jours après on apprit que le petit fort de Villefranche s'était rendu aux Espagnols, que les représentans du peuple en mission près l'armée des Pyrénées orientales avaient destitué le général en chef, qu'il avait été remplacé par Barbantane, et que notre armée était sur la défensive.

Deflers, destitué, fut regardé comme un traître ; ses ennemis le firent arrêter. Il fut conduit à Paris, livré au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 4 thermidor an 2.

Ce qui étonnera toujours l'homme im-

partial, c'est que l'infortuné Deflers, condamné par un tribunal, et traité comme un traître, avait mérité la haine de Dumourier. Dans ses Mémoires, ce général fugitif parle sans ménagement de celui qui lui succéda dans le commandement de l'armée en Hollande. Il assure qu'il ne lui céda l'autorité que parce qu'il ne put trouver un autre officier général pour commander. Dans un autre endroit de ses Mémoires, il rend justice à la bravoure de Deflers; mais il ajoute qu'il *était entêté et sans capacité*. Déjà dix ans se sont écoulés, et il nous est impossible de découvrir la vérité, de connaître si Deflers fut coupable, ou s'il fut victime de la haine de ses ennemis.

DELATRE (L. P.).

L'histoire ne nous offre aucun exemple d'une guerre aussi meurtrière que celle de notre révolution. Dans cette galerie de guerriers illustres qui combattirent pour la liberté de leur patrie, nous en verrons un grand nombre périr en s'illustrant par des actions héroïques; d'autres, moins heureux, n'échapper au fer ennemi que pour trouver sur l'échafaud une mort qui les avait épargnés dans les combats.

Nos neveux s'arrêteront sur ces pages sanglantes de notre histoire; ils refuseront de croire que des soldats si terribles sur le champ de bataille, aient pu se laisser égorger, comme un troupeau timide, par des hommes aussi lâches que féroces. Etrange effet de la terreur qui pesa si long-temps sur la France, où l'on vit une poignée de scélérats signer froidement l'arrêt de mort d'une foule de braves qui les eussent fait trembler eux-mêmes, s'ils avaient pu faire briller à leurs regards un fer vengeur!

Parmi ces guerriers qui n'eurent pas le bonheur de périr comme Turenne, se trouve le jeune Delâtre, général divisionnaire, commandant en 1793 un corps d'armée à Collioure. Delâtre, né à Saint-Valery, département de la Seine-Inférieure, avait embrassé dès sa jeunesse la profession des armes; il servit quelque temps dans des grades inférieurs : la révolution contribua à son avancement.

La guerre venait d'être déclarée à l'Espagne; mais les troupes françaises destinées à agir contre cette puissance furent longtemps en trop petit nombre pour mériter le nom d'armée. Les Espagnols n'avaient également à nous opposer qu'un faible nombre de troupes; mais les défilés et les retranchemens qui les séparaient des Français étaient autant de thermopyles où une poignée de soldats pouvait aisément arrêter l'armée la plus nombreuse. Il fallait triompher à la fois de l'art et de la nature, et par-tout les Français laissèrent les plus glorieux témoignages de leur intrépidité.

Si le génie décida la victoire dans les

fameuses batailles de Marengo et de Hohenlinden, l'audace et la bravoure fixèrent le sort à Lodi, au pont d'Arcole, et dans une foule de combats livrés par la célèbre armée du Rhin. Celle des Pyrénées, dont une partie obéissait au général Delâtre, affronta les dangers avec la même intrépidité; elle compta aussi dans ses rangs plusieurs guerriers dont les noms auraient survécu à l'oubli, s'ils eussent paru sur un théâtre plus vaste et plus éclatant.

Le combat de Bagnols est aujourd'hui complétement ignoré; cependant, si l'on considère la constance des troupes dans des marches difficiles, leur courage dans l'attaque de batteries formidables et retranchées, on sera loin de le placer parmi les moins renommés de cette guerre. Delâtre, chargé d'une expédition contre Bagnols, partit de Collioure le 6 brumaire an 2; ses troupes, divisées en deux colonnes, emportèrent des vivres pour quatre jours : des chemins impraticables arrêtaient par-tout leur marche, mais ces obstacles semblaient redoubler leur ardeur; les généraux eux-

mêmes s'attelaient à une bricole et traînaient les pièces de canon comme les plus simples soldats.

On parvint enfin à Bagnols-sur-mer; les Espagnols occupaient toutes les hauteurs, et avaient établi des batteries en différentes embouchures du col de Bagnols et de la Carabossa. Un corps de troupes eut ordre de se porter sur la droite de la tour de la Roche, et s'avança, en suivant la crête des montagnes, jusqu'au camp ennemi; l'autre corps, aux ordres du général Delâtre, suivit le col de Bagnols, et cet ensemble dans les dispositions présageait un succès certain.

En effet, à peine l'attaque eut-elle été ordonnée, que les Français se précipitèrent sur les retranchemens ennemis; les Espagnols furent culbutés de toutes leurs batteries, et ces positions redoutables, tant vantées par le maréchal de Noailles, furent emportées après une demi-heure de combat. Le général Delâtre arriva au col de Bagnols, et établit son quartier-général au poste de la Serra, à une demi-lieue des limites de France.

Le sort des armes est inconstant et les meilleurs capitaines ont connu des revers; mais dans un temps où les généraux avaient ordre de vaincre, Delâtre, battu dans la journée du 17 frimaire an 2, devait paraître coupable aux yeux du comité de salut public. Le général en chef Doppet l'accusa de négligence, et ce seul reproche fut l'arrêt qui le conduisit au tribunal révolutionnaire. Arrêté avec le général Daoust, ils eurent la même prison, et le même jugement enleva à la France deux guerriers qui pouvaient un jour en faire l'ornement et la gloire. Le général Delâtre était âgé de 29 ans lorsqu'il périt sur l'échafaud, le 14 messidor an 2.

DEJEAN.

Le beau pays que l'Aude fertilise, et qui doit au superbe canal joignant les deux mers son commerce et sa renommée, a vu naître le guerrier objet de cette notice. La ville de Castelnaudary est sa patrie; il naquit au mois d'octobre 1749, et dut le jour à des parens vertueux qui tenaient un rang distingué dans la ci-devant province de Languedoc.

Jean-François-Aimé Dejean fit ses premières études avec succès. Reçu à l'école de Mézières, son caractère heureux, son application, lui méritèrent l'estime des maîtres et l'amitié des élèves. Ses progrès rapides dans les sciences mathématiques lui valurent le brevet de lieutenant en second, qui lui fut accordé le 1er janvier 1768.

Il n'avait pas vingt ans, et son zèle, son intelligence, ses talens, annonçaient déja qu'il était fait pour parcourir un jour la plus brillante carrière, et occuper les pre-

mières places militaires et administratives. Ses connaissances étaient vastes, sa mémoire heureuse, son coup-d'œil juste et prompt; il savait joindre la pratique à la théorie, concevoir et exécuter, obéir et commander. Nommé ingénieur en chef ordinaire le 1er janvier 1770, il eut bientôt le brevet de lieutenant en premier, et, le 1er janvier 1777, il était capitaine au corps du génie.

La révolution française vint offrir aux guerriers une ample moisson de lauriers à cueillir. Aimé Dejean, fidèle à ses sermens, à la patrie, à l'honneur, fait les premières campagnes de la liberté, et sert la république à l'armée du Nord. Le 26 frimaire 1792 il est nommé chef de bataillon, et se trouve à la prise de Saint-Amand et à l'attaque de Mouvaux : par ses talens, il contribua à l'heureux résultat du siége de la citadelle d'Anvers, et le 10 septembre il eut sa part de gloire acquise aux Français par le passage de la Meuse et l'occupation de Ruremonde.

Dejean était employé dans la division du

général Lamarlière, qui tout-à-coup fut forcé de quitter Ruremonde, de se retirer sur Diest, et de se porter, par ordre du général en chef, à Lier pour éclairer la Campine, arrêter les Prussiens, et couvrir la retraite de l'armée française en Hollande. Dans cette retraite, Dejean fut très-utile à la division de Lamarlière et rendit de très-grands services. Le 18 mars 1793, la gauche de l'armée française fut battue à Nerwinde; Dejean était à cette bataille: il eut part aux succès de la droite et du centre qui passèrent la nuit sur le champ de bataille.

Dumourier, forcé de battre en retraite, se défendit avec courage, et obtint plusieurs succès sur l'ennemi; Dejean était dans la division du général Champmorin, placé sur les hauteurs de Pellemberg au-dessous de Louvain, d'où les ennemis prétendaient le chasser. L'attaque fut très-acharnée et la défense opiniâtre; les Autrichiens ne purent réussir à se frayer un chemin; ils furent très-maltraités, et se retirèrent. On dut le succès de la journée du 22 à l'artillerie et aux bonnes dispositions des officiers du génie, parmi lesquels se trouvait Dejean.

Le 13 thermidor an 2, il est rappelé à l'armée du Nord en qualité de commandant du génie, directeur des fortifications ; et le 1er fructidor il obtient le brevet de général de brigade, récompense des services qu'il avait rendus aux attaques de Courtray et de Menin, aux siéges d'Ypres, de Nieuport, de Nimègue, et de l'île de Gassandria.

Le 8 fructidor an 2, Lacombe-Saint-Michel, représentant du peuple, dans son rapport au ministre de la guerre, disait : « Nous sommes entrés dans la forteresse de » l'Ecluse après 22 jours de tranchée ou- » verte.... En vain les eaux ont inondé » les environs de la place ; il ne restait » qu'une digue fort étroite sur laquelle on » pouvait cheminer, encore était-elle inon- » dée deux fois par jour par la haute marée. » En vain des feux croisés étaient dirigés » sur ce point d'attaque, rien n'a arrêté nos » intrépides guerriers ; malgré le feu le plus » meurtrier, malgré la contrariété du temps, » la sape a été conduite avec la simple » fascine jusqu'à portée du pistolet des bat- » teries de la place. Nos soldats dans l'eau

» et la boue jusqu'à la ceinture, bien loin » de se rebuter, criaient : *Vive la Répu-* » *blique ! nous n'en aurons pas le démenti....* » L'assaut avait été résolu..... La garnison » a demandé à capituler..... Le général » Moreau, qui dirigeait le siége, aidé du » général Eblé pour l'artillerie, et du chef » de brigade Dejean pour le génie, mérite » les plus grands éloges ..... »

Le général de brigade Dejean concourut au passage des fleuves, suivit pendant tout le reste de la campagne le général en chef, et entra avec lui en Hollande.

En messidor an 3, il fut chargé de la formation de plusieurs équipages de ponts pour le passage du Rhin à l'armée de Sambre et Meuse. Il se rendit au camp avec les officiers du génie de l'armée du Nord, et dirigea, avec leur concours, tout le matériel du passage. Cette belle opération eut lieu la nuit du 19 au 20 fructidor, sous les ordres du général Kléber, et en présence du général en chef Jourdan, en face d'Ekerkamp.

Le 24 vendémiaire an 4, Dejean fut

nommé général de division. Après l'établissement des ponts, il se rendit sur les bords du Rhin, et resta à l'armée jusqu'en nivôse, époque à laquelle il rejoignit le quartier-général de l'armée du Nord en Hollande, en sa qualité de commandant du génie.

Le général Beurnonville ayant été rappelé, à la fin de fructidor, au commandement de l'armée de Sambre et Meuse, le général Dejean commanda par *interim* les troupes françaises et bataves en Hollande depuis le 30 fructidor an 4 jusqu'au 9 vendémiaire an 6, époque où il fut réformé.

Réintégré en sa qualité de général des fortifications à la fin de l'an 7, il fut nommé conseiller d'état (section de la guerre) dans le mois de nivôse de l'an 8.

Le général Dejean suivit le premier Consul en Italie. Après la bataille de Marengo, il fut envoyé à Gênes en qualité de ministre extraordinaire; en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus de Bonaparte, il élut les membres qui devaient composer la commission extraordinaire du gouvernement de la république ligurienne.

Le 13 messidor, lors de l'installation de cette commission, il prononça un discours dont nous avons cru pouvoir conserver quelques fragmens ; ils doivent prouver à nos contemporains et à la postérité quelle fut alors la politique du gouvernement français, et les qualités personnelles des agens dont il avait fait choix.

« Vous connaissez, disait-il aux membres de la commission, les principes du gouvernement français, et les heureux effets qu'il ont produits : vous imiterez sa conduite franche et généreuse, vous en obtiendrez les mêmes résultats.... Vous poursuivrez avec la plus grande sévérité les mal intentionnés qui chercheraient à exciter de nouveaux troubles..... Pour ce qui est des opinions politiques, il est utile de jeter un voile sur le passé, d'oublier les égaremens et les dissensions auxquelles elles ont pu donner lieu. Le véritable patriotisme consiste dans les actions. Le meilleur patriote est celui qui obéit aux lois, et qui fait pour sa patrie tous les sacrifices qu'elle lui impose. Les Li-

guriens, et particulièrement les Génois, ont donné en ce genre la preuve de leur amour pour la patrie ; ils ont fait les plus grands sacrifices ; ils ont essuyé des pertes de toute espèce pour soutenir une guerre qui intéressait essentiellement leur liberté. Il est surtout un trait qui appartient déja à l'histoire, et qui honore particulièrement les Génois, c'est leur constance et leur dévouement pendant le dernier blocus.... Bonaparte apprenant ce noble et généreux dévouement, a proclamé les Liguriens les plus fidèles alliés des Français ..... »

« Le vœu bien prononcé de nos concitoyens, répondit le citoyen Rossi, président de la commission de la Ligurie, est pour une paix générale..... Notre courage n'est animé que par les témoignages d'intérêt que vous nous avez donnés en faveur de notre république, témoignages qui nous ont particulièrement déterminés à accepter les pénibles fonctions qui nous ont été transmises par un agent aussi sage et aussi respectable que vous, dont le nom sera à jamais honoré

dans la Ligurie par la plus vive reconnaissance. »

Le cinquième jour complémentaire de l'an 8, le général Dejean fut porté au conseil d'état, service extraordinaire de la guerre, par un arrêté particulier du gouvernement.

Les Liguriens ayant accepté la constitution, et le gouvernement ayant été installé, Dejean revint en France.

Le 21 ventôse, ce guerrier diplomate fut nommé par Bonaparte directeur de l'administration de la guerre, ayant rang et fonctions de ministre. Le premier Consul ne pouvait faire un meilleur choix : c'était joindre au mérite éminent du ministre Berthier, le zèle, les talens d'un excellent officier que l'arme du génie s'honore de posséder, que les soldats révèrent, que le gouvernement sait pouvoir employer toujours avec gloire à la tête des armées, au conseil d'état, à la cour des rois, et à qui il peut, dans tous les temps, confier avec succès des fonctions diplomatiques et administratives.

Le 3 fructidor an 11, le ministre Dejean a été nommé par le grand conseil de la légion d'honneur, grand trésorier de ce corps illustre.

DELMAS.

Antoine-Guillaume Delmas, né à Argental, département de la Corrèze, le 21 janvier 1768, fit la campagne de 1792 en qualité de chef du premier bataillon de ce département. L'année suivante, le 30 juin, il fut nommé général de brigade, et au 19 septembre de la même année, il fut élevé au grade de général de division.

En 1793, Delmas servait à l'armée du Rhin. Le commandement en chef de cette armée venait d'être retiré au général Landremont, et, le 24 septembre 1793, le ministre de la guerre écrivait à la Convention nationale que le général Delmas avait été nommé par le conseil exécutif pour le remplacer. Sa nomination allait être confirmée par la Convention, lorsqu'un de ses membres prétendit que Delmas, d'ailleurs bon patriote et guerrier intrépide, ne réunissait pas l'expérience et les connaissances nécessaires pour arrêter un plan d'attaque ou

de défense, et diriger les opérations d'une grande armée.

Ces observations furent renvoyées à l'examen du comité de salut public; et soit qu'elles parussent fondées, soit que les suffrages du comité fussent déja portés sur un autre général, il ne fut plus question de lui confier un commandement en chef, et il continua de servir dans son grade de général de division; il se trouva dans Landau avec le général Laubadère, pendant le blocus et le bombardement de cette place.

Quelques jours étaient à peine écoulés depuis la discussion qui s'était élevée à son sujet, lorsque plusieurs dénonciations furent lues contre lui à la tribune de la Convention. On remarquait, entr'autres, celle de la société des Jacobins de Landau, qui présentait le général Delmas comme professant des principes contraires à ceux de la *société mère* de Paris.... Delmas parvint sans doute à se justifier aux yeux du comité de salut public, car l'accusation n'eut pas de suite.

Dans les campagnes de l'an 2 et de l'an 3, Delmas servit à l'armée du Rhin en qualité

de général de division : la prise de la forteresse de Crève-Cœur, qui eut lieu le 6 vendémiaire an 3, fut due à son audace et à ses savantes dispositions. Cette place, très-bien fortifiée, est la clef des eaux de l'importante place de Bois-le-Duc, et son occupation par les Français les rendit maîtres de la navigation du principal bras de la Meuse.

Quelques jours après Delmas prit encore un fort à deux cent cinquante toises du corps de la place de Bois-le-Duc, dont il franchit les palissades à cheval, et suivi du 18e régiment de hussards. Cette manière de prendre les places n'était pas dans la tactique accoutumée ; mais dans le cours de cette guerre l'audace ne suivit pas toujours les règles de l'art.

Dans la campagne de l'an 4, Delmas, qui servait sous le général Moreau, obtint des succès à l'armée de Rhin et Moselle : lorsque les Français marchèrent sur les positions de Rastadt et de-Freundenstadt, Delmas commandait une division de l'aile gauche de l'armée ; ce fut lui qui chassa tout ce qui se

trouvait d'ennemis entre le Rhin et la Olbach, et ce succès prépara en quelque sorte l'importante victoire de Rastadt.

C'est le 18 messidor que l'armée de Rhin et Moselle remporta cette victoire, l'une des plus brillantes de la campagne. Delmas déploya dans cette journée une grande bravoure, et les rapports du général Moreau le placèrent des premiers parmi les vainqueurs.

Après la bataille de Rastadt, l'ennemi se retira dans la belle position d'Ettingen ; le prince Charles avait reçu de puissans renforts, et l'on se préparait à de nouveaux combats. Depuis quelques jours, les Français, fatigués par des marches et des pluies continuelles, ne pouvaient faire usage que de la baïonnette; les armes étaient rouillées et incapables de faire feu. Malgré tous ces obstacles, les Autrichiens furent attaqués le 21 messidor. Pendant que l'aile gauche se portait sur le village de Mulsch, et faisait les plus grands efforts pour chasser le corps ennemi qui se trouvait entre les montagnes et le Rhin, l'artillerie légère et la cavalerie, commandées par Sainte-Suzanne et Delmas,

étaient chargées de la soutenir, et de contenir le prince Charles qui tenta de l'entamer à plusieurs reprises ; mais les manœuvres brillantes des deux généraux rendirent son attaque infructueuse. 1800 prisonniers furent les résultats de la victoire d'Eltingen ; l'ennemi laissa le champ de bataille couvert de morts, d'armes et de chevaux, et se retira dans le plus grand désordre, abandonnant Ettingen, Durlach, Carlsruhe : il dirigea sa marche vers le Necker.

Le général Delmas continua de prendre part aux victoires de l'armée de Rhin et Moselle dans les combats de Dischingen, Duntemkingen, etc.; et, après ces glorieux succès, il passa à l'armée d'Italie.

Au commencement de germinal de l'an 5, il se trouva, en même temps que Joubert et Baraguay-d'Hilliers, à la tête du corps d'armée qui battit les Autrichiens sur la Lavis, et leur fit 4000 prisonniers à la suite d'un combat opiniâtre. Quelques jours après, le même corps d'armée, où était Delmas, eut à Bolsano et à Milbach différens combats dont il sortit toujours vainqueur.

Il parvint à traverser tout le Tyrol ; et après avoir fait environ 8000 prisonniers dans différens combats, il opéra sa jonction avec la grande armée par la vallée de la Drave.

Quelques jours avant le 18 fructidor de l'an 5, la division qu'il commandait crut devoir manifester son opinion et ses vœux dans la grande querelle qui divisait les premières autorités de la République ; voici l'adresse qu'elle présenta au Directoire exécutif :

« De toutes parts on nous annonce que les ennemis de la chose publique se sont enfin réunis pour porter le dernier coup au gouvernement républicain, et qu'ils poussent leurs prétentions jusqu'à vouloir attenter à notre liberté.

» Purement militaires, nous ne connaissons de style que celui de la franchise ; et persuadés que des républicains vertueux qui parlent à des hommes qui partagent leurs sentimens, sont toujours assez éloquens, nous allons nous borner à vous rappeler que nous avons juré la constitution de l'an 3, que nous avons juré de défendre jusqu'à la mort la liberté de notre pays.

» Nous ne serons point parjures.

» Si les conspirateurs prennent pour de la foiblesse, notre patience à endurer les maux qui déchirent depuis long-temps notre patrie, qu'ils tremblent d'avance de l'erreur.

» Directeurs, attestez à tous les partis que nous ne capitulerons point, et que s'il était possible que la liberté périt, nous sommes tous disposés à nous ensevelir sous ses ruines. »

La paix de Campo-Formio rendit pour un moment le repos à nos soldats; mais bientôt les négociations de Rastadt sont rompues; l'or des Anglais, l'éloignement du vainqueur d'Italie, son départ pour des contrées lointaines, ont ranimé l'espoir tant de fois déçu du cabinet autrichien, et l'empereur ose tenter encore le sort des armes. Le général Delmas commandait en l'an 7 une division de l'armée de Schérer, en Italie. Cette campagne de l'an 7, moins brillante sous le rapport des succès, fut encore marquée par des actes de courage, et l'on peut dire même que la gloire du vaincu égala quelquefois celle du vainqueur.

Le 5 germinal, à la pointe du jour, l'ennemi, placé entre le lac de Garda et l'Adige, fut attaqué par trois divisions, pendant que deux autres marchaient sur Véronne, et qu'une sixième masquait Legnano. Les trois divisions de gauche emportèrent à la baïonnette vingt-deux redoutes ou fortins dont les ennemis avaient hérissé leurs positions; le carnage fut terrible; Delmas y reçut une balle à la cuisse, et continua de combattre malgré sa blessure; enfin, après quatre heures du combat le plus meurtrier, les Français culbutèrent les Autrichiens de toutes leurs positions, les poursuivirent avec vigueur, et s'emparèrent de deux ponts sur l'Adige.

Après cette journée il fallut livrer une seconde bataille pour forcer l'ennemi à quitter la rive droite de l'Adige, et l'empêcher de prendre l'armée en flanc et à revers au moment du passage. Cette bataille eut lieu le 16 germinal; le choc fut terrible: déja les divisions de Moreau avaient repassé l'Adige sur deux points différens, et se déployaient sous les murs de Véronne, lorsque ce général

reçut l'ordre d'effectuer sa retraite. Cependant les deux divisions Victor et Grenier, entraînées par trop d'ardeur, se trouvaient tout à coup arrêtées dans leurs succès par un corps de réserve ennemi qui déboucha de Véronne et de Legnano. Ces deux divisions avaient laissé entre elles un trop grand espace ; l'ennemi profita de cette faute, pénétra sur leurs flancs et bientôt sur leurs derrières, et les força de se replier en désordre ; alors les généraux Moreau et Delmas accoururent avec quelques corps d'élite pour protéger la retraite : leur courage, leur présence d'esprit et leurs sages dispositions arrêtent un moment les progrès des Autrichiens, et donnent le temps aux troupes d'aller se rallier sous les murs de Mantoue.

Le général Delmas, malgré sa blessure rouverte la nuit par une chute de cheval, avait absolument voulu commander sa division, et il ne quitta pas le champ de bataille tant que dura le combat.

Malgré la fatalité qui éloignait la victoire des drapeaux français dans cette campagne, on peut encore recueillir une foule de traits

dignes des soldats français ; nous en citerons entr'autres un qui appartient au corps que commandait Delmas.

A la bataille du 16 germinal, un corps de grenadiers marchait sur une redoute qui vomissait la mort de toutes parts : un jeune conscrit se trouvait dans les rangs et se précipitait sur la redoute. Un grenadier dont sans doute il gênait le passage, lui dit : Allons, jeune homme, que fais-tu là ? ce n'est pas ta place, mets-toi de ce côté. Le conscrit, piqué de ce propos, s'élance comme l'éclair, se trouve sur le parapet de la redoute avant les grenadiers, et, se tournant vers eux, se met à crier : *à moi les conscrits.*

Schérer donna sa démission quelques jours après, et laissa le commandement en chef à Moreau ; ce général n'ayant plus à cette époque assez de forces pour oser lutter avec l'ennemi qui présentait environ soixante mille hommes contre vingt-cinq à trente mille, prit des positions d'attente pour recevoir librement tous les renforts qu'il attendait de l'intérieur de la République.

C'est dans ces circonstances que le vain-

queur de Naples, Championnet, fut traduit devant un conseil de guerre. Delmas fut nommé pour être l'un de ses juges ; mais les blessures qu'il avait reçues l'empêchèrent d'accepter cette mission.

Dans le mois de thermidor de l'an 7, le général Delmas, revenu blessé de l'armée d'Italie, apprit que le Directoire exécutif avait jeté les yeux sur lui pour commander la 17e division militaire (Paris) ; mais Delmas aimait mieux servir aux frontières que dans l'intérieur, et il demanda qu'il lui fût permis de rejoindre ses compagnons d'armes. Le 25 thermidor, il reçut du ministre de la guerre une armure complète que lui avait décernée le Directoire exécutif.

Une nouvelle campagne allait s'ouvrir sur le Rhin ; le général Delmas se rendit auprès de Moreau, et fut mis à la tête d'une division du corps d'armée, dont le général en chef s'était réservé le commandement direct. L'armée passa le Rhin le 7 floréal an 8 ; deux jours après, le passage de l'Alb fut forcé par la division Delmas ; le 13 et le 15 du même mois, elle rendit de grands ser-

vices à la bataille d'Engen, et aux combats de Grombach et de Moeskirch.

A cette dernière affaire sur-tout, Delmas montra ce courage froid et intrépide qui commande la victoire ; trois fois forcé de changer de front pour résister au choc des Autrichiens, les troupes sous ses ordres manœuvrèrent avec le plus grand calme sous le feu terrible de l'ennemi, et trois fois elles repoussèrent ses attaques.

La 57e demi-brigade fit des prodiges de valeur : placée sous le feu de seize pièces de canon qui tiraient à mitraille, elle chargea plusieurs fois l'ennemi qui s'avançait pour la débusquer, et culbuta sa cavalerie; Delmas combattit toujours à sa tête, et se surpassa lui-même par sa contenance intrépide et ses bonnes dispositions. Le combat, qui avait commencé à huit heures du matin, ne cessa qu'à la nuit; les ennemis ébranlés en profitèrent pour faire leur retraite vers le Danube, abandonnant aux Français le champ de bataille couvert de morts et de blessés.

Le lendemain de la bataille, le général

en chef, en parcourant le terrain où la 57e avait combattu, lui dit : *Si votre conduite en Italie ne vous avait pas donné dès long-temps le nom de* la Terrible, *les Autrichiens vous l'auraient donné à la bataille de Moeskirch.*

Heureuse 57e, ton courage et cet éloge de Moreau te rendent à jamais immortelle!

Le général Delmas partagea la gloire des journées de Biberach, de Memmingen, Delmesingen, où l'armée de Rhin et Moselle fut constamment victorieuse. Sa division fut ensuite détachée de l'armée, pour aller faire partie de celle d'Italie ; il y arriva pour servir sous les ordres du général Brune.

Le 26 frimaire an 9, les Français firent leurs préparatifs pour passer le Mincio ; l'ennemi présentait partout les plus grands obstacles ; Delmas, chargé de déboucher par Monzabano, exécute le plan qui lui est tracé ; le combat s'engage et devient des plus vifs ; plusieurs officiers généraux y sont blessés, Delmas reçoit une balle dans ses habits ; enfin, après une vive résistance, les Autrichiens sont mis dans une déroute complète.

Dans la nuit du 4 au 5 nivôse, le général Delmas reçut l'ordre de passer le Mincio le 5 à la pointe du jour ; l'avant-garde qu'il commandait traversa le fleuve en avant de Monzabano ; une charge générale d'infanterie et de cavalerie fut aussitôt exécutée ; elle se fit sans tirer un seul coup de fusil, sous un feu des plus vifs de mousqueterie et d'artillerie qui embrassait tout le front des colonnes, en même temps qu'elles étaient fortement canonnées en flanc par des redoutes placées sur les sommités de Salionza ; l'ennemi céda bientôt à une attaque aussi impétueuse, et s'enfuit précipitamment. Tout ce qui resta fut tué ou fait prisonnier. Les troupes victorieuses marchèrent ensuite sur Valeggio ; le combat sur ce point fut des plus opiniâtres ; trois fois le village fut pris et repris ; mais enfin l'ardeur du soldat s'irritant par les obstacles, on fit un dernier effort, et les Français restèrent maîtres de Valeggio.

L'avant-garde, conduite par Delmas, fit des prodiges de valeur ; elle était composée des 19e, 20e, 25e et 28e légères ; de la

1re légère provisoire ; des 1re, 2e, 26e, 52e, 62e et 78e de bataille ; du 10e régiment d'hussards, et des 1er et 9e régimens de dragons. Les généraux Lapisse, Cassagne, Charpentier, Beaumont, Bisson et Mermet, qui commandaient ces différens corps, combattirent dans cette journée avec une bravoure digne des plus grands éloges ; ce dernier fut grièvement blessé d'une balle au combat de Valeggio.

Le lendemain, Delmas ayant cerné les redoutes de Salionza, se disposait à les enlever de vive force, lorsque l'ennemi demanda à capituler. Delmas voulait qu'il se rendît à discrétion ; le commandant hésitait. Delmas, fatigué de cette irrésolution, court de sa personne à la principale redoute, et appelant l'officier autrichien, lui dit : «M. le commandant, faites en sorte de ne pas vous repentir du temps que vous me faites perdre devant vos bicoques ; allons, sortez : vos officiers garderont leurs bagages.» Le commandant autrichien fit sortir sa troupe ; le général Delmas prit dans cette occasion 1200 hommes et 14 pièces de canon.

Le 11 nivôse, les Français passèrent l'Adige : l'avant-garde, toujours commandée par Delmas, ouvrit le passage au reste de l'armée ; elle traversa ensuite avec du canon la petite chaîne de montagnes qui séparent le val Polisella du val Pantena ; cette marche difficile fit honneur aux talens de Delmas.

Au combat du 15 nivôse, ce général fit faire sur les points de Colognola et Saint-Vetor plusieurs attaques qui forcèrent l'ennemi à la retraite. Après l'affaire d'Aldego, l'avant-garde se porta sur Armiola ; elle eut à soutenir sur ce point tous les efforts d'une grande partie de l'armée autrichienne : en vain elle se défendit avec opiniâtreté dans toutes les positions que le terrain offrait à chaque pas ; en vain elle voulut arrêter la marche de Delmas en multipliant les obstacles ; la valeur française fut par-tout triomphante ; l'ennemi se retira sur la route de Bassano, et Delmas se mit à sa poursuite. Ses blessures et la fatigue d'une guerre aussi active avaient dû altérer sa santé ; il fut quelques jours dangereusement malade :

mais un moment perdu pour la gloire lui laissant des regrets, il s'empressa de rejoindre ses compagnons d'armes ; il partagea avec eux l'honneur et les dangers des combats qu'il fallait encore livrer pour forcer l'ennemi à la paix, et il ne déposa les armes que lorsque la suspension des hostilités conclue à Trévise, et la paix signée à Lunéville, vinrent arrêter le cours des triomphes des armées françaises.

DESAIX.

Olli vita brevis, vitæ sed gloria multa.

DESAIX n'est plus!.... La patrie en deuil pleure encore sur son tombeau ; les guerriers le prennent pour modèle ; tous les bons citoyens s'empressent d'acquitter le tribut d'éloge et d'admiration dû à ses vertus civiles et militaires, et la renommée ne cesse de publier chez l'étranger, que parmi les héros qui combattirent pour la liberté sous les drapeaux de la République française, il n'en est point de plus digne de l'immortalité, que ce vertueux et brave Desaix, nommé par ses soldats le guerrier *sans peur et sans reproche*, le *nouveau Bayard français*.

Desaix fut moissonné à la fleur de l'âge..... Mais son nom étoit déja illustre ; et si, en mourant, il comptait peu d'années, elles étaient pleines de gloire et d'une existence utile à la patrie. Il étoit né à Ayat, dépar-



DESAIX.

tement du Puy-de-Dôme, à quelques lieues de Riom, le 17 août 1768.

Louis-Charles-Antoine Desaix avait reçu de ses aïeux, un nom, des titres, une éducation distinguée; mais c'est à lui-même qu'il dut ses vertus, des principes philosophiques, et des mœurs irréprochables. Il fit ses premières études à l'école militaire d'Effiat : c'est à cette école que, plein des grandes idées qu'il avait puisées dans les auteurs grecs et romains, il se montrait déja le digne émule d'Aristide et de Caton, par ses vertus et son esprit vraiment républicain.

Il étoit patriote, comme les gens de bien le furent en 1789, lorsque l'amour de la patrie demandait une réforme, et que les ordres de l'état s'agitaient en France pour cette liberté amie de la justice, de la paix et de l'autorité. Il servait alors dans le régiment d'infanterie ci-devant Bretagne. Les officiers ses camarades ne pouvaient lui refuser leur estime et leur amitié, et lorsque, dans des temps orageux, ils abandonnèrent les drapeaux de leur régiment pour aller

chercher la vengeance et des regrets, la conduite de Desaix leur prouva qu'ils avaient agi d'une manière imprudente, et amena le repentir que l'amour-propre et la fatalité des circonstances surent étouffer.

De grandes et terribles catastrophes se sont succédées en France, et la discorde a tout divisé : toutes les factions ont eu leurs jours de triomphe et de revers ; tour-à-tour elles ont abusé de la victoire : vaincues, elles étaient des victimes immolées à la haine ; victorieuses, elles ne songeaient qu'à se venger. Alors la voix de l'homme de bien ne pouvait se faire entendre. Sa prudence, son humanité, étaient regardées comme une faiblesse, comme une trahison. Quel asile protecteur recevra sous son ombre l'ami des lois et le citoyen pacifique et vertueux !

La discorde a fait siffler ses serpens : autour de la France s'agitent toutes les puissances de l'Europe. L'aigle germanique a déployé ses ailes ; il s'est montré sur nos frontières. La trompette a donné le signal de la guerre, nos phalanges volent au combat ; l'homme de bien vient se placer dans

leurs rangs, et les camps deviennent l'asile honorable du vrai courage, de l'infortune, de la probité. Desaix et son régiment sont au poste d'honneur. En 1792, à l'ouverture de la campagne, des combats sont livrés, et notre jeune guerrier s'est fait remarquer de ses chefs. Custine et Victor Broglie lui doivent déja quelque reconnaissance : c'est lui qui souvent mit un terme à nos revers ; c'est lui qui nous apprit, devant un ennemi supérieur, à faire des retraites honorables, et une résistance plus longue dans des temps de désordre et d'anarchie. C'est à la prise des lignes de Weissembourg que Desaix fit paraître de grands talens, qu'il contribua à la défaite des Prussiens, forcés d'abandonner le blocus de ces lignes redoutables.

Dans tous les combats, il donna l'exemple et paya de sa personne. Blessé à l'affaire de Lauterbourg d'une balle qui lui avait percé les deux joues, il ne quitta point le champ de bataille et ne voulut se faire panser qu'après avoir rallié les bataillons qui étaient en désordre. C'est à ce combat

que les soldats français et autrichiens donnèrent à Desaix le surnom de guerrier *sans peur et sans reproche*.

Au moment où la victoire couronnait ses drapeaux, des représentans du peuple en mission près l'armée de Rhin et Moselle vinrent, au nom du comité de salut public, demander l'arrestation de ce brave guerrier. Bientôt convaincus que Desaix a fait son devoir, qu'il est à la fois bon citoyen, guerrier intrépide, officier recommandable par ses talens, au lieu des fers qu'ils lui destinaient, ils lui accordent des éloges, leur estime, le grade de général de brigade, et cédent ainsi au vœu de nos soldats, qui par trois fois ont demandé avec instance qu'on leur laisse le général qui les mène à la victoire.

Moreau venait d'être nommé général en chef de l'armée de Rhin et Moselle. Il associe à sa gloire le brave Desaix, et lui confie, en qualité de général de division, le commandement de l'aile gauche de son armée. Les soldats, guidés par ces deux grands capitaines, pleins de confiance, volent au combat : ils envahissent le Bris-

gaw, la Souabe, la Bavière. Le Haut-Palatinat les voyait déja vainqueurs et triomphans; mais des circonstances impérieuses servent nos ennemis, et le Danube voit des Français obligés de rétrograder. Cependant cette retraite sera pour eux un nouveau triomphe; Moreau, par une tactique savante et un plan bien conçu, renouvelle les prodiges dont Xénophon fut l'historien et le héros. L'armée française effectue cette retraite, bien supérieure à celle des Grecs par les difficultés innombrables que l'ennemi, fier de ses succès, opposait à sa marche. Desaix se fait remarquer dans les brillantes actions qui doivent immortaliser les divisions de l'armée de Rhin et Moselle; il se distingue aux affaires qui ont lieu près d'Offenbourg, au combat d'Ettingen, dans les campagnes situées entre les montagnes et le Rhin, et à la tête du pont d'Ingolstadt.

L'armée française commandée par Moreau s'est repliée sur nos frontières, et n'est plus occupée qu'à faciliter les glorieux exploits de l'armée d'Italie.

Desaix est chargé par Moreau de la dé-

fense du fort de Kelh, dont le prince Charles a résolu de s'emparer. C'est dans ce fort presque détruit qu'il résiste aux corps les plus aguerris et les plus nombreux de l'armée autrichienne, qu'il déploie des talens supérieurs, une inconcevable activité, et tout ce que peuvent la valeur et la bravoure, jointes à la tactique la plus profonde. Le fort de Kelh est obligé de capituler; mais cette capitulation est honorable, et l'ennemi en l'occupant ne trouve qu'un monceau de ruines.

En l'an 5, à l'ouverture de la campagne, Desaix guide les premières opérations de l'armée de Rhin et Moselle. Le passage du Rhin est encore tenté et exécuté avec le plus heureux succès. En vain l'ennemi s'est retranché sur l'autre rive; en vain il a réuni tous les obstacles: l'armée française culbute les bataillons nombreux qui lui sont opposés, et triomphe de la saison pluvieuse, du fleuve, et des Autrichiens.

Desaix a reçu une seconde blessure; elle exige du repos et quelques ménagemens. Mais le Bayard français sait utiliser tous

ses momens; et lorsque sur la rive du Rhin une suspension d'armes est arrêtée, il vole aux champs italiques visiter les campagnes où le génie de Bonaparte a maîtrisé la victoire. Le général en chef de l'armée d'Italie est instruit que Desaix est près du camp français. Cette visite lui prouve l'estime que les officiers de l'armée de Moreau ont conçue de ses talens et de sa personne; il connaît les vertus de Desaix et s'empresse de leur rendre hommage; il fait mettre à l'ordre de l'armée ces mots remarquables :

« Le général en chef avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés. »

L'armée d'Orient est formée; elle est commandée par le favori de la victoire. Les officiers les plus habiles et les plus expérimentés ont été choisis par Bonaparte pour l'aider à conquérir l'Égypte. Desaix, parmi ces héros, est au poste d'honneur qui lui fut assigné.

On arrive au port d'Alexandrie; le débarquement est aussitôt ordonné et effectué.

Desaix parvient à l'opérer vers le Marabou. Sa colonne suit le mouvement de l'armée; elle se porte avec deux pièces de canon dans le désert sur la route du Caire, qui passe à Démenhure.

L'armée joint la colonne de Desaix qui lui servait comme d'avant-garde, et qui le même jour éloigne, par le feu de son artillerie, huit cents mamelucks qui voulaient lui disputer le passage.

Au combat de Cheibresse, cette même colonne contribue à la déroute des mamelucks. Au combat d'Embabé, Desaix et Regnier ordonnent à leurs soldats d'attendre de pied ferme l'ennemi, et de ne faire usage de leur feu qu'à demi-portée de la mitraille et de la mousqueterie. Cet ordre est exécuté : en vain les mamelucks ont-ils essayé de renverser ces murailles de feu, ces remparts de baïonnettes; leurs efforts sont impuissans, la mort frappe les plus audacieux, et les autres n'ont d'autre ressource qu'une prompte fuite. Embabé ouvre ses portes, et la division Desaix va prendre position sur la route de la Haute-

Égypte, où son camp est établi en avant de Gishé, sur la rive droite du Nil.

Bonaparte est au Caire, mais la guerre ne fait que commencer; il faut opposer à un ennemi actif, infatigable, ayant de la valeur, de l'audace, et une grande influence dans les contrées africaines, un général capable de lui résister. Ce chef intrépide des mamelucks est Mourad-Bey. C'est le brave Desaix qui est destiné à le combattre.

La campagne sera longue et meurtrière. On part, et le Nil porte nos soldats. Les vents et les matelots secondent les Français; l'arrière-garde de l'ennemi est attaquée, et douze djermes, malgré le feu des Arabes et des mamelucks, sont en notre pouvoir. A la hauteur du village de El-Henka, on aperçoit l'avant-garde de Mourad-Bey; on atteint cette avant-garde qui se replie, et, en avant de Sediman, le 16 vendémiaire an 7, une bataille sanglante est livrée.

« Au premier rayon du jour, dit le cit. *Vivant-Denon* (*Voyage dans les Basse et Haute-Égypte* pendant les campagnes du général Bonaparte), à qui nous empruntons

les détails de ce sanglant combat, on se forma en bataillon carré avec deux pelotons aux flancs; peu de temps après on vit Mourad-Bey à la tête de ses redoutables mamelucks et de huit à dix mille Arabes, couvrant vis-à-vis de nous un horizon d'une lieue d'étendue. Une vallée séparait les deux armées; il fallait la franchir pour attaquer ceux qui nous attendaient. A peine nous voient-ils engagés dans cette position désavantageuse, qu'ils nous enveloppent de toutes parts, et nous chargent avec une bravoure qui tenait de la fureur : notre masse pressée rend leur nombre inutile; notre mousqueterie les foudroie et repousse leur première attaque : ils s'arrêtent, se replient, comme pour prendre du champ, et tombent tous à la fois sur un de nos pelotons : il en est écrasé; tout ce qui n'est pas tué, par un mouvement spontané, se jette à terre : ce mouvement démasque l'ennemi pour notre grand carré; il en profite et le foudroie : ce coup de feu l'arrête de nouveau et le fait encore replier. Ce qui reste du peloton rentre dans les rangs; on rassemble

les blessés. Nous sommes de nouveau attaqués en masse, non plus avec les cris de victoire, mais avec ceux de la rage. La valeur est égale des deux côtés; ils avaient celle de l'espérance, nous avions celle de l'indignation : nos canons de fusil sont entamés de leurs coups de sabre; leurs chevaux sont précipités contre nos files qui n'en sont point ébranlées; ces animaux reculent à la vue de nos baïonnettes; leurs maîtres les poussent tournés en arrière, dans l'espoir d'ouvrir nos rangs à force de ruades. Les Français, qui savent que leur salut est dans l'unité de leurs efforts, se présentent sans désordre, et attaquent sans s'engager; le carnage est par-tout, et il n'y a point de mêlée : les tentatives impuissantes des mamelucks excitent en eux un délire de fureur; ils lancent contre nous les armes qui n'ont pu autrement nous atteindre; et, comme si ce combat eût dû être le dernier, nous les voyons jeter fusils, tromblons, pistolets, haches et masses d'armes : le sol en est jonché. Ceux qui sont démontés se traînent sous les baïonnettes, et viennent cher-

cher avec leurs sabres les jambes de nos soldats : le mourant rassemble sa force et lutte encore contre le mourant, et leur sang, qui se mêle en abreuvant la poussière, n'a pas appaisé leur animosité. Un des nôtres, renversé, avoit joint un mameluck expirant, et l'égorgeait. Un officier lui dit : « Comment, en l'état où tu es, peux-tu commettre une pareille horreur »? — Vous en parlez bien à votre aise, vous, lui dit-il ; mais moi qui n'ai plus qu'un moment à vivre, il faut bien que je jouisse un peu.

« Les ennemis avaient suspendu leur attaque ; ils nous avaient tué bien du monde ; mais, en se repliant, ils n'avaient pas fui, et notre position n'était pas devenue plus avantageuse. A peine s'étaient-ils retirés, que, nous laissant à découvert, ils firent jouer une batterie de huit canons qu'ils avaient masquée, et qui, à chaque décharge, emportait six à huit des nôtres. Il y eut un moment de consternation et de stupeur ; le nombre des blessés augmentait à chaque instant. Ordonner la retraite, était rendre le courage à l'ennemi, et s'exposer à toutes

sortes de dangers; différer était accroître inutilement le mal, et s'exposer à périr tous : pour marcher, il fallait abandonner les blessés, et les abandonner était les livrer à une mort assurée; circonstance affreuse dans toutes les guerres, et sur-tout dans la guerre atroce que nous faisions. Comment donner un ordre! Desaix, l'ame brisée, reste immobile un instant; l'intérêt général commanda; la voix de la nécessité couvrit les cris des malheureux blessés, et l'on marcha. Nous n'avions à choisir qu'entre la victoire ou une destruction totale; cette situation extrême avait tellement rapproché tous les intérêts, que l'armée n'était plus qu'un individu, et que, pour citer les braves, il faudrait nommer tous ceux qui la composaient. Notre artillerie légère, commandée par le bouillant Tournerie, fit des prodiges d'adresse et de célérité; et tandis qu'elle démonte, en courant, quelques canons des mamelucks, nos grenadiers arrivent; la batterie est abandonnée : cette cavalerie à l'instant s'étonne, s'ébranle, se replie, s'éloigne et disparaît

comme une vapeur. Cette masse décuple de forces s'évanouit, et nous laisse sans ennemis

« Jamais, dit l'auteur, il n'y eut de bataille plus terrible, de victoire plus éclatante, de résultat moins prévu. »

La division Desaix, après avoir pris quelque repos, se mit en marche pour Sédiman, où elle s'empara d'une partie des bagages de l'ennemi. Mourad-Bey, vaincu, se retira derrière le lac de Ghizal dans le Faïoum; les Arabes l'abandonnèrent.

La division Desaix entre dans la ville de Faïoum; le général en confie la défense au chef de bataillon Expert, et lui-même parcourt le pays pour soumettre des villages insurgés. En son absence, Expert est attaqué par les Arabes: il se retranche; et lorsque les ennemis tentent l'escalade, il se met à la tête de deux colonnes, débouche par deux endroits différens dans les rues de la ville, fond sur les Arabes, les taille en pièces, et poursuit les fuyards jusqu'à une lieue de là. Desaix arrivait alors, et n'eut qu'à se louer de la conduite de son lieutenant.

Desaix a reçu des renforts, et se dispose à poursuivre Mourad-Bey, qui se retire vers le Haut-Saïd. Mais pendant qu'il attend des vivres et des munitions, des paysans osent s'insurger : deux fois ils se montrent, deux fois ils sont complétement battus.

Mourad-Bey s'avançait avec une armée nombreuse. Autre Fabius, tour-à-tour il évite ou cherche le combat ; son unique but est d'attirer les Français dans le désert, de les harceler, de les fatiguer : comme un autre Annibal, dans les contrées les plus lointaines, il va chercher des alliés. Tour-à-tour il emploie la ruse et l'audace, la résistance et la fuite. Un jour il dispute le terrain pied à pied, le lendemain il met entre les Français et lui des journées de distance. Il se multiplie et oppose en tous lieux un ennemi digne de Desaix, digne des Français. Aujourd'hui il s'avance ; il est à la hauteur de Samanhout. Le 3 pluviose Desaix va à sa rencontre ; son avant-garde rencontre celle de l'ennemi sous les murs de Samanhout. Il arrive quelques instans après, partage son infanterie en deux

carrés égaux ; sa cavalerie formant elle-même un carré est placée dans l'intervalle des deux autres, de manière à être protégée et flanquée par leur feu.

Ces dispositions sont à peine faites que l'ennemi fond de toutes parts ; sa nombreuse cavalerie cerne la division, et une colonne d'infanterie, composée des Arabes d'Yambo, se jette dans un grand canal sur la gauche des Français, qu'elle commence à inquiéter par la vivacité de son feu. Desaix ordonne aussitôt à deux de ses aides-de-camp de se mettre à la tête d'un escadron de hussards et de charger l'ennemi en flanc, tandis que les carabiniers s'avanceraient en colonne serrée dans le canal et enfonceraient celle des ennemis. Cet ordre fut exécuté avec autant de bravoure que de précision. L'ennemi fut culbuté ; il prit la fuite, laissant sur la place des morts et des blessés.

Cependant les innombrables colonnes de l'ennemi s'avançaient en poussant des cris affreux. Déja la colonne des Arabes d'Yambo s'était ralliée. Elle attaque et veut forcer le village de Samanhout ; mais elle est con-

trainte de se retirer avec une perte considérable. Les mamelucks se portèrent sur les carrés; ils furent dispersés en un instant et obligés de rétrograder, laissant le terrain couvert de morts. La charge était ordonnée; mais, de son côté, Mourad-Bey ordonna la retraite; il fut poursuivi par les Français, pendant quatre heures, la baïonnette dans les reins.

Desaix force les fuyards de traverser les campagnes de Sienne et de se jeter dans l'affreux pays de Bribe, au-dessus des Cataractes, à quatre grandes journées de Sienne; pour lui, il passe à Sienne, à Hesney, à Kouy, à Kené, et bat complétement les Arabes qui voulaient reprendre ce fort. Leur déroute fut complète : en fuyant, trois cents de ces malheureux se jetèrent dans un enclos de palmiers, où malgré le feu d'un demi-bataillon qu'on dirigea contre eux, ils s'acharnèrent à se défendre jusqu'au dernier.

Les Arabes d'Yambo sont réunis; ils ont voulu tenter un dernier effort, mais ils sont encore vaincus à Aboumana. Desaix parcourt le pays, presse par-tout la levée

des chevaux et la perception des impôts en argent, marche avec rapidité contre Mourad-Bey qui ne se tenait pas pour vaincu, et qui, plus furieux, revenait au combat et défiait ses ennemis. Ce fut non loin de ce lieu, à la hauteur de Benout, que la djerme l'*Italie* fut attaquée sur le Nil par les Arabes, et qu'elle succomba. Son commandant avait fait des prodiges de valeur et ne voulut jamais se rendre : pressé par l'ennemi, il mit le feu aux poudres de son bâtiment et se jeta à la nage. Dans le moment il fut assailli par une grêle de balles et de pierres; il expira dans les tourmens. Tout l'équipage fut massacré. Le lendemain, à Coptos, ces braves soldats furent vengés. Le village et la maison fortifiée de Benout furent attaqués et pris. Les Arabes d'Yambo eurent dans cette sanglante journée douze cents hommes de tués et un grand nombre de blessés.

Le général Desaix n'était point au combat de Coptos, mais il apprend que la colonne du général Béliard manque de munitions. Il rassemble aussitôt tout ce qui lui est

nécessaire, fait charger des barques de transport, et se met en marche pour protéger le convoi. Il change son plan de campagne; et pour achever d'anéantir des ennemis qui semblent se multiplier à mesure qu'ils sont détruits, il adopte un système de colonnes successives, de manière à forcer l'ennemi de rester dans les déserts, ou au moins de faire de très-grandes marches pour arriver dans le pays cultivé; il fait toutes les dispositions nécessaires pour soutenir les différens corps qu'il commande et seconder leurs opérations; nos troupes battent successivement les fuyards à Bardès, à Girgé, à Géhemi, à Béneadi, à Sienne.

Le 13 germinal, Desaix se rendit à Kéné pour y organiser l'expédition contre Cosséir, et à Siout: là, il fit réunir des chameaux, et confectionner des outres afin d'aller joindre Mourad-Bey à Econat, expédition qu'il desirait faire marcher de front avec celle de Cosséir; mais l'apparition des Anglais dans le port le força de diriger contre Cosséir toute son attention. Le fort fut attaqué par le général Béliard et obligé de se

rendre. Desaix fit fortifier ce lieu qui pouvait devenir très-important, au cas qu'on voulût se maintenir dans cette partie de la Haute-Égypte.....

Bonaparte allait quitter l'Égypte; il devait confier à des mains habiles le soin de gouverner et de conserver sa conquête: il laisse à Kléber le commandement de l'armée d'Orient, à Desaix celui de la Haute-Égypte, et part pour la France.

Desaix en Égypte s'était montré digne de commander les armées; il montre de nouveaux talens dans l'art d'administrer; il s'occupe du bonheur des soldats; il gouverne avec sagesse, cherche à concilier tous les esprits, veut être aimé, et par sa droiture, sa probité, obtient le glorieux titre de *Sultan juste*, que les Égyptiens, les Arabes et les mamelucks se font un devoir de lui accorder. Il a vaincu par la force des armes tous ces peuples guerriers; mais il les a soumis par la douceur, la bonté, par sa fidélité dans ses promesses, et par la manière dont il juge les différends qui s'élèvent.

Desaix ne borne point là le cours de ses

opérations : dans les combats, soldat intrépide, capitaine expérimenté, lorsque la paix répand ses doux bienfaits, il est encore sage administrateur, ami des arts, des talens, protecteur des savans et des artistes. En parcourant cette terre antique, il en a fait l'objet de ses méditations : il a tout vu, tout examiné avec les yeux de la saine philosophie. Il a étudié les merveilles de la nature dans ce vieux monde abandonné; à côté de ces ruines amoncelées par le temps, il voit cette même nature, toujours nouvelle, produire des êtres inconnus pour lui. Il a fait fouiller les ruines de Thèbes et les débris du temple de Tyntira. En parcourant la Haute-Egypte, il a trouvé à Antinoé la statue pédestre d'Antinoüs, qu'il fait passer au Caire.

C'est avec délices qu'il parcourt les lieux où les Pharaon et les Sésostris ont laissé de grands souvenirs, et que les beaux monumens de leur règne, ravis à la faulx du temps, ont immortalisés. Le même esprit qui l'anime dirige les officiers et les soldats de son armée : c'est avec respect qu'ils fou-

lent aux pieds ces contrées fécondées par le Nil et ces sables brûlans agités par le vent impétueux du désert. Ils marchaient, lorsque leurs regards étonnés fixèrent une vaste enceinte, qui, par les débris, les colonnes tronquées, les temples renversés, des pierres amoncelées, et des sentiers tracés par la main du temps, dit au voyageur : *Ici fut une vaste cité, le séjour des rois, et la capitale d'un grand empire.* Nos soldats se demandaient : quelle est donc cette cité, qui fut et qui n'est plus? Le nom de Thèbes est bientôt dans toutes les bouches, un cri de joie se fait entendre, l'armée s'arrête, et tous les soldats, par un mouvement spontané, posent les armes et battent des mains.

Desaix a parcouru le Haut-Saïd; et s'il doit un jour quitter l'Égypte, il aura fait une ample moisson de lauriers, acquis de vastes connaissances, contribué à la gloire de son pays par ses travaux guerriers, ses recherches et ses découvertes.

Bientôt Desaix est rappelé de la Haute-Égypte. Kléber l'a choisi avec le citoyen Poussielgue, pour aller, en qualité de plé-

nipotentiaires, ouvrir à bord du *Tigre* des conférences avec sir Sidney Smith, à qui le grand-visir a donné des instructions pour traiter. Une convention est signée à El-Arisch (voyez KLÉBER). Par un article particulier, Desaix obtient un sauf-conduit en vertu duquel il s'embarque pour revenir en Europe.

Mais par un inconcevable délire, produit de la haine et de l'orgueil, l'amiral anglais Keith ose, contre la foi des gens et des traités, déclarer que Desaix est son prisonnier. Il ordonne qu'on dégrée le bâtiment qu'il monte, et qu'on lui ôte son gouvernail.

Quelle conduite atroce et déloyale! Et les Anglais n'ont pas vengé Desaix, l'honneur national et cette violation des principes les plus sacrés parmi les peuples policés! Keith ose joindre l'injure aux mauvais traitemens! Après avoir fait mettre au lazaret le général Desaix, il lui envoie proposer vingt sous par jour à lui et à chacun des soldats français prisonniers, en

ajoutant avec ironie : « que l'égalité proclamée en France voulait qu'il ne fût pas mieux traité qu'eux. » Et cette proposition, Keith la fit lui-même à Desaix!

« Je ne vous demande rien, lui répondit le prisonnier indigné, que de me délivrer de votre présence : faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi. J'ai traité avec les mamelucks, les Turcs, les Naplousiens, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens, les noirs de Darfour; tous respectaient la parole qu'ils avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur. »

Cette sublime réponse n'opéra rien sur l'ame de Keith : il n'en parut que plus irrité, et traita sans ménagement le vertueux Desaix, jusqu'au moment où une autorité supérieure le força de rendre la liberté à l'illustre prisonnier.

Desaix a quitté Livourne, et la renommée lui apprend que Bonaparte vole reconquérir l'Italie, que la victoire le précède, et qu'un

grand événement se prépare : il brûle de partager la gloire de ceux qui vont encore une fois cueillir des palmes immortelles aux champs italiques. A peine le temps de la quarantaine est-il écoulé, qu'il a demandé, obtenu l'ordre de se rendre à l'armée du premier Consul : il se hâte, et arrive le 22 prairial à Milan. Bonaparte lui donne aussitôt le commandement de deux divisions de l'armée, qui, à la bataille de Marengo, formaient le corps de réserve, et qui avaient fait deux lieues d'une marche forcée pour arriver au lieu du combat.

Elles marchaient, ces phalanges invincibles, fières d'être commandées par Desaix. Malgré la lassitude, la faim, la soif, qui les dévorent, elles appellent le combat, arrêtent les lâches, rallient les braves, aperçoivent l'ennemi, et se forment en colonne serrée.

Le signal est donné; Desaix s'élance, et ses soldats imitent un si noble dévouement. La fougue française, telle qu'un torrent, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage;

en un clin d'œil, le terrible défilé est franchi, les soldats français sautent les fossés, culbutent, foulent, écrasent tout ce qui s'oppose à leur passage : le village de Marengo est emporté ; à San Stephano, l'aile gauche des Autrichiens est entièrement coupée. Au moment du plus beau triomphe, lorsque la réserve a sauvé l'armée, que des chants de victoire vont retentir.... Desaix reçoit le coup mortel : il tombe ; les bras de l'amitié le soutiennent encore ; il ouvre les yeux et profère ces paroles dignes de *Bayard*, de son grand cœur, de la plus noble ambition, celle des héros : « *Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.* » Desaix rend le dernier soupir ; et lorsque la nuit a terminé le combat, que la victoire a couronné nos guerriers, ils viennent déposer leurs lauriers aux pieds du héros qui n'est plus ; ils répandent des pleurs, et les généraux partagent la douleur du soldat.

A l'instant où Desaix succombait aux champs de Marengo, on vint annoncer à

Bonaparte ce cruel événement. « Ah! s'écria le premier Consul, pourquoi ne m'est-t-il pas permis de pleurer! »

« Desaix, dit un de nos historiens, garda jusqu'à sa mort la grande simplicité d'extérieur et de mœurs qu'il réunissait à un courage peu ordinaire. Sa physionomie était pensive, son visage pâle, son regard ardent; son sang-froid inaltérable inspirait à tous ceux qui le fixaient le respect qui entoure le grand homme. »

Long-temps avant la mort de ce jeune héros les peintres avaient essayé de saisir ses traits. On a vu une gravure qui représentait Desaix au milieu d'une nuit obscure, seul, l'épée à la main, traversant pendant un orage, à la lueur des éclairs, un bras de rivière. Le coup-d'œil de Desaix était celui du génie; il sembloit mesurer le fleuve, trouver le gué, fixer le passage, et forcer les élémens de seconder la valeur française.

Pendant le cours de sa vie militaire, le général Desaix eut quatre chevaux tués sous lui et reçut trois blessures. Il n'avait rejoint

le quartier-général de l'armée d'Italie que trois jours avant la bataille de Marengo. On prétend qu'il avoit dit deux ou trois fois, la veille, à ses aides-de-camp : « Voilà long-temps que je ne me bats plus en Europe, les balles ne nous connaissent plus ; il nous arrivera quelque chose. » Funestes pressentimens qui n'ont que trop été réalisés!

Bonaparte ordonna que le corps du général Desaix serait transporté au couvent de Saint-Bernard, où il doit lui être élevé un mausolée.

On apprit à Paris la mort de Desaix; un cri de douleur se fit entendre, tous les bons citoyens répandirent des pleurs. Des honneurs funèbres lui furent rendus : la peinture et la sculpture essayèrent de multiplier ses traits, la poésie chanta ses vertus, et l'éloquence transmit à la postérité le récit de ses belles actions.

L'armée du Rhin, reconnaissante, a fait élever un tombeau à Desaix, à qui elle dut quelques-uns de ses triomphes. Ce tombeau est placé dans la presqu'île du Rhin, en face de Kelh, de ce lieu où ce jeune guerrier

avait fait une si belle défense. « Le célèbre Appiani, de Milan, a fait un tableau représentant le général Desaix, qu'il avait connu pendant la première campagne des Français en Italie. Ce tableau appartient au premier Consul : le génie du peintre s'y fait voir à chaque coup de pinceau. L'aide-de-camp du général Desaix, le citoyen Savary, fut voir le tableau d'Appiani ; il amena avec lui deux petits Égyptiens qui avaient été au service du général : l'un, en voyant son maître, pleura, et l'autre dit en son langage : *il est chez le Sultan juste.* Quelle louange pour le général qui n'est plus, et pour l'artiste qui s'immortalise en nous conservant ses traits! »

A Paris, une souscription ayant été ouverte pour l'érection d'une colonne triomphale en l'honneur de Desaix, elle fut aussitôt remplie. Cette colonne est élevée sur la place ci-devant Dauphine.

DESPINOY.

Le bruit des armes et le tumulte des camps ne sont guère favorables aux sciences et aux lettres : aussi voit-on rarement de ces guerriers qui, comme César, manient avec un égal succès la plume et l'épée. Il en est cependant parmi ceux dont nous retraçons les exploits militaires, que la victoire et les muses ont souvent couronnés. Tel est le général Despinoy, dont nous allons essayer de rappeler les titres à la gloire littéraire et et à la reconnaissance nationale.

Il sera doux, après avoir décrit tant de combats, de pouvoir reposer un moment l'attention fatiguée sur un théâtre moins bruyant. Ainsi le voyageur respire, lorsqu'après une marche longue et pénible ses yeux s'arrêtent sur un riant paysage, ou sur une campagne émaillée de toutes les fleurs du printemps.

Le nom du général Despinoy est honorablement cité dans nos Annales militaires,

et la gloire qu'il s'est acquise à la tête des bataillons français pendant la guerre de la révolution, suffirait seule à sa réputation, s'il ne réunissait d'autres titres qui le rendent doublement recommandable. Guerrier philosophe, homme de lettres instruit et modeste, on ne peut le peindre mieux qu'en empruntant quelques-uns de ses traits à Dugommier dont il fut le digne compagnon d'armes. En effet, ces deux guerriers offraient l'exemple des mêmes vertus, la grandeur d'ame, la noblesse des sentimens, et le désintéressement qui rehausse encore dans l'homme en place l'éclat de toutes les autres.

Hyacinthe-François-Joseph Despinoy est né à Valenciennes, département du Nord, le 22 mai 1764, d'une famille ancienne, et dès long-temps distinguée dans la robe et dans les armes. Voué dès l'enfance à la carrière militaire, il y entra à 16 ans comme officier, et il était capitaine des grenadiers au 91e régiment, lorsque la guerre de la révolution ouvrit un vaste champ à la valeur française.

Ici commence la notice que nous consacrons au général Despinoy; nous allons

le voir s'élever rapidement jusqu'au grade de général de division, et chacune des époques de son avancement se rattacher au souvenir d'un même nombre de victoires.

Le 29 septembre 1792, Despinoy, à la tête de sa compagnie de grenadiers, passa le Var et se trouva à la prise de Nice, de Villefranche, de Montalban, et à l'invasion des Alpes maritimes par l'armée française.

A l'ouverture de la campagne suivante, il commanda une partie de l'avant-garde de l'armée d'Italie, composée des grenadiers et chasseurs réunis. Il contribua, à leur tête, au succès du combat de Sospello, à la prise de Lantosca et de Belveder, à l'enlèvement sur les Austro-Sardes des camps de Braus, de Péruse et de Lignère; à la défense d'Utelle, célèbre par un combat de onze heures, et par le nom de Dugommier qui s'y rattache.

Ces premiers avantages furent bientôt suivis d'un autre encore plus important à cause des obstacles qu'il fallut franchir, et de l'intrépidité que les troupes durent déployer dans cette circonstance. Il s'agissait d'atta-

quer le fameux poste de Castel-Gineste d'où l'ennemi semblait menacer Utelle. Les chemins étaient extrêmement difficiles ; il fallait, pour atteindre le poste avancé de l'ennemi, s'accrocher à des degrés taillés naturellement dans le roc et suspendus sur d'horribles précipices. Enfin, après quatre heures d'une marche pénible à travers des défilés couverts de bois, on signala le corps de bataille des Piémontais sur les hauteurs où ils étaient campés. L'action s'engage. L'ennemi, que tant d'audace avait un moment effrayé, se rassure en considérant l'avantage de sa position et le petit nombre des assiégeans ; la fusillade devient des plus vives ; les Piémontais font pleuvoir une grêle de balles, de pierres, de quartiers de roches : ce genre de combat étonne les Français, mais ne peut leur ôter la victoire ; l'ennemi est forcé dans ses retranchemens, et poursuivi jusqu'à la montagne du Brec.

Le premier obstacle était vaincu ; mais la contenance du soldat avait encore de nouvelles épreuves à subir. Le Brec, dont nous venons de parler, est une montagne des

Alpes, en cette partie, la plus élevée et la plus difficile; on n'y arrive que par un sentier étroit et tortueux, bordé de rochers et de précipices, où, depuis le commencement de la guerre, on n'avait jamais songé à traîner du canon. Ce qu'on n'avait pas encore entrepris, Masséna osa le tenter : il fit descendre de la Madone une pièce de 4; on la porta à bras l'espace de deux milles; général, officiers, soldats, tout le monde mit la main à l'œuvre : après sept heures d'efforts qui tiennent du prodige, la pièce fut en batterie au poste avancé de Castel-Gineste et tournait l'ennemi. Qu'on se représente sa surprise à la vue des Français; il s'ébranle : mais les grenadiers, les chasseurs, les éclaireurs commandés par Despinoy, montent au pas de charge; on s'empare du Brec; les Piémontais sont repoussés de rocher en rocher, de poste en poste; une colonne, toujours conduite par Despinoy (alors adjudant-général), se précipite, par les ordres de Masséna, sur Figaret, et, après quelque résistance, met l'ennemi en fuite en le forçant d'abandonner trois camps, plus de 40

mulets chargés de bagages, 300 tentes, des munitions et des armes.

Tandis que les Alpes maritimes sont le théâtre de ces combats glorieux, Toulon est livré aux Anglais. Despinoy est appelé par Dugommier, son compagnon d'armes et son ami, à le seconder dans la reprise de cette place importante. Il exerce d'abord auprès de lui les fonctions de chef de l'état-major; mais un rôle plus actif et plus éclatant lui est marqué dans l'exécution du plan qui doit rendre Toulon à la République. Il est chargé par le général en chef de la direction de l'une des colonnes d'attaque destinée à enlever la redoute anglaise qui couronne le promontoire de la Sene. Cet ouvrage, défendu par des abattis qui en rendent les approches presque inaccessibles, hérissé de palissades, muni d'un large fossé, d'une nombreuse artillerie, de 3000 hommes, l'élite de l'armée anglaise, est emporté dans la nuit du 27 au 28 brumaire de l'an 2, après un combat meurtrier de quatre à cinq heures, où Bonaparte semble préluder aux exploits qui

lui sont réservés. Despinoy est blessé grièvement dans cette occasion mémorable.

Il guérit de sa blessure, passa à l'armée des Pyrénées orientales avec le grade de général de brigade, et rejoignit de nouveau Dugommier. Il remplit devant Collioure les fonctions de chef d'état-major de l'armée de siége, commandée par le général en chef en personne. Il proposa en son nom, au général Navarro, les articles de cette fameuse capitulation qui obligea 8000 hommes à mettre bas les armes, et qui, en leur accordant la faculté de rentrer dans leur pays, devait rendre la liberté à un pareil nombre de Français prisonniers en Espagne.

Il se trouva ensuite à la bataille du Boulon: et s'il n'eut point une part également active à toutes les actions de cette campagne, il acquit du moins des droits incontestables à l'estime de ses compagnons d'armes et à la confiance du général en chef dans les divers emplois qu'il exerça.

Investi de l'une et de l'autre, il fut choisi par Dugommier pour présenter à la Con-

vention les drapeaux pris sur l'ennemi par l'armée des Pyrénées orientales. Le 13 brumaire an 3, le général Despinoy parut à la barre accompagné de quelques-uns de ses frères d'armes, et présenta 26 drapeaux, témoignages glorieux des victoires remportées par les Français.

Despinoy, dans un discours éloquent et mâle, retraça les succès de cette brillante campagne : il cita les beaux combats du Boulon, du 30 floréal, du 26 thermidor; la prise de Bellegarde, l'évacuation du territoire français par les Espagnols; et chaque victoire qu'il rappelait excita dans l'assemblée de vifs et nombreux applaudissemens. « Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas assez pour nos frères d'armes d'avoir purgé nos plaines et nos murs envahis, d'avoir précipité du haut des Pyrénées l'insolent ennemi qui osa les franchir ; ordonnez, citoyens représentans, qu'aux voûtes triomphales du temple de la Liberté une place soit destinée pour leurs nouveaux trophées, et bientôt ils la rempliront. »

Despinoy reçut du président l'accolade

fraternelle, et fut admis aux honneurs de la séance.

Douze jours étaient à peine écoulés lorsqu'une nouvelle circonstance le ramena dans le sein de la Convention. Le brave Labarre, son digne compagnon d'armes, venait de trouver une mort glorieuse au champ d'honneur; dans toutes les affaires, il avait donné des preuves du plus grand courage, et ses talens l'avaient fait considérer comme un des meilleurs officiers de l'armée. Son éloge ne pouvait être mieux placé que dans la bouche de son ami et du compagnon de sa gloire. Nous allons laisser parler le général Despinoy :

« Citoyens représentans, dit-il, je m'acquitte auprès de vous d'un devoir sacré pour mon cœur, pour celui de nos frères d'armes. Je viens, au nom du général Dugommier, vous demander pour le brave Labarre les honneurs que la patrie reconnaissante décerne aux services signalés de ses défenseurs morts en combattant pour elle. L'armée d'Italie, les plaines du Boulon, les remparts de Collioure et de Port-Vendre, ont vu tour

à tour se déployer son courage et son civisme inaltérable.

» Le premier des généraux de l'armée d'Italie, il marcha sur Toulon rebelle; il commandait une colonne à l'attaque du fort Pharon; il fut proclamé dans cette enceinte l'un des vainqueurs de la nuit mémorable du 27 au 28 brumaire. Aux plaines du Boulon, dans cette journée décisive pour les armes de la République et pour l'affranchissement de son territoire, on le voit, à la tête de la cavalerie, achever la déroute des Espagnols, tomber sur leurs bagages, et s'emparer d'une partie de cette immense artillerie qui passe en notre pouvoir. Son zèle ardent et infatigable ne se dément point devant Collioure.

» Le 19 prairial, entre Rose et Figuières, il charge, à la tête de quelques escadrons, plusieurs régimens espagnols: il est blessé, il tombe sur le champ de bataille; des grenadiers l'emportent; et, les voyant pressés par l'ennemi: *Laissez-moi*, leur dit-il, *mes amis; rentrez dans vos rangs et combattez pour la République..... Je suis content, je meurs pour elle..... Vive la République.....*

» Citoyens représentans, ces dernières expressions retentiront dans vos cœurs ; cet élan d'une ame généreuse et sublime ne sera pas perdu pour la gloire ; les mânes de Labarre seront satisfaits ; vos mains attacheront sur sa tombe le laurier immortel que son sang a fait naître.

» Législateurs, décrétez que son nom soit inscrit sur la colonne du Panthéon, à côté des noms de Dagobert et de Langlois dont il fut le compagnon d'armes et l'ami.... Le souvenir de son dévouement et de ses dernières paroles....» Despinoy ne put achever : les applaudissemens qui partirent de tous les coins de la salle couvrirent sa voix, et le président se hâta de lui répondre que la Convention s'empresserait d'honorer les mânes du guerrier dont il plaidait si dignement la cause.

Ainsi le général Despinoy employait à rendre hommage aux vertus militaires de ses frères d'armes le temps qu'il ne pouvait passer auprès d'eux dans les camps. Il ne pouvait prévoir qu'il aurait bientôt un nouvel ami à pleurer. La nouvelle de la mort

de Dugommier lui parvint lorsqu'il se disposait à rejoindre l'armée ; il annonça à la Convention, dans la séance du 8 frimaire an 3, la perte douloureuse que la République faisait dans ce général :

« Ami de Dugommier, dit-il, j'ose élever ma voix jusqu'à vous, législateurs. Couvrez d'un mausolée la dépouille mortelle de l'un de vos plus dignes collègues, d'un soldat philosophe, d'un sage. Ordonnez que dans le fort du Sud-Libre s'élève un monument qui retrace à la fois la carrière qu'il a parcourue, et la fin glorieuse dont il a scellé ses travaux. Et quel panthéon plus fait pour sa cendre que cette même enceinte qu'il vient de rendre à la liberté, que ces superbes monts d'où sa valeur et son génie précipitèrent l'orgueilleux Espagnol ? Avec quel saint respect s'approcheront ses frères d'armes de la tombe qui renfermera leur chef et leur ami ! Avec quel sentiment profond ils iront jurer sur son urne de l'imiter, de le venger ! Si l'on vit jadis au tombeau de Maurice des soldats aiguiser leurs sabres, et dès-lors se croire invincibles ; combien

des guerriers républicains seront-ils plus doucement émus à l'aspect des restes de Dugommier, que la reconnaissance publique aura recueillis par vos mains ! C'est ici, diront-ils, que repose un représentant du peuple, un général, l'effroi des tyrans, l'ami des hommes et des vertus. Ici son ombre illustre plane encore sur nous ; du haut de ces remparts, elle enflamme nos courages et sourit à nos triomphes. »

Ainsi parla Despinoy : la Convention applaudit, et le projet proposé fut renvoyé à l'examen du comité d'instruction publique.

Cependant les victoires des armées françaises n'avaient pas encore été suffisantes pour ramener la paix, et de nouveaux combats étaient nécessaires pour assurer le triomphe de la République. Le général Despinoy rejoignit l'armée, et son retour fut suivi de nouveaux succès. Attaqués le 30 messidor par des forces très-supérieures, les Français tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi, et le poursuivirent pendant quatre lieues. Le général Despinoy, commandant l'avant-garde, combattit à la tête des gre-

nadiers, et déploya dans cette journée de grands talens et une rare intrépidité. Un décret portant que l'armée des Pyrénées ne cessait de bien mériter de la patrie, devint sa récompense.

La fin de cette campagne, qui devait amener la paix, fut moins heureuse pour lui, mais n'en fut pas moins honorable. Les Espagnols, repoussés à Belver, s'étaient rassemblés au nombre de quatorze mille hommes et avaient projeté d'attaquer les deux Cerdagnes à la fois. Leurs principales forces se dirigèrent, le 8 thermidor, sur Puycerda, et Despinoy, accidentellement dans cette place, demanda au général Charlet à y combattre avec lui.

On jugera de la confiance qu'avait l'Espagnol dans sa supériorité, et de la résolution des Français, par les pièces suivantes :

Sommation faite par le général espagnol au général de division Charlet, commandant à Puycerda, le 26 juillet 1795.

Le général commandant les troupes victorieuses d'Espagne qui se trouvent devant

Puycerda, me charge d'intimer la reddition de cette place au général commandant les troupes françaises qui l'occupent, en l'avertissant que s'il ne l'exécute dans la demi-heure, il ne doit pas espérer de quartier.

Signé, J'Osé Cdonnel, capitaine du régiment des Volontaires de la Couronne.

Extrait de la délibération prise ensuite de la sommation ci-dessus.

L'an 3 de la République, et le 8 thermidor, le conseil de guerre assemblé pour répondre à la sommation portant que le général commandant les troupes victorieuses d'Espagne, etc.

Les citoyens Charlet, général commandant la division, Despinoy, général de brigade, accidentellement dans la place; Reggasse, capitaine des grenadiers du 29^{e} régiment; Abel, capitaine, commandant le 4^{e} bataillon des chasseurs éclaireurs; Thomas, lieutenant, commandant un détachement du 15^{e} régiment de dragons; Folliasson, capitaine du premier

régiment d'artillerie, commandant l'artillerie; Candieu, officier du génie; Piet, capitaine, commandant la place; Pellenk, adjudant général, chef provisoire de l'état-major; et Baron, commissaire des guerres en chef de la division : sur la déclaration dudit commissaire que Belver offrait pour deux jours et demi de vivres, et Puycerda pour quatre, ont été unanimement d'avis de rejeter la sommation, et de se battre jusqu'à la dernière extrémité en tout genre.

(*Suivent les signatures.*)

Réponse du général Charlet à la sommation du général espagnol.

Puycerda, le 8 thermidor, 3e année républicaine.

Le général commandant les troupes de la République française répond à la sommation du général commandant les troupes espagnoles, qu'il a des bras, des munitions de guerre et de bouche, et que l'honneur des armes françaises lui défend d'entendre à ses propositions.

Signé, CHARLET.

Cette réponse fut suivie d'un premier assaut où le général Charlet reçut une balle dans la tête, et fut mis hors de combat. Despinoy lui succéda dans le commandement. Il entreprit avec six cents hommes d'arrêter l'effort de huit mille, auxquels il n'avait à opposer que de faibles murailles ouvertes en plusieurs endroits, et le courage français. On combat dans toutes les avenues, dans les maisons, aux portes, aux barrières. Les commandans de la place et de l'artillerie sont tués, la plupart des officiers blessés; la moitié de la garnison a succombé.

Dans cette extrémité, après avoir eu un cheval tué sous lui et avoir rempli à la fois les fonctions d'officier général et de soldat, Despinoy ose, entouré d'ennemis, dénué de tout moyen de résistance, proposer à l'espagnol de lui accorder une capitulation digne de sa défense et de l'honneur des armes françaises. Il parvient à décider un officier supérieur des troupes ennemies à traiter avec lui; mais, au même instant, il est assailli d'une grêle de coups de fusil,

dont l'un lui perce le bras droit. L'espagnol s'introduit de toutes parts dans la place. La brave garnison de Puycerda, réduite à moins de trois cents hommes de six cents qui la composaient, céde à l'empire des circonstances, après avoir soutenu un combat et deux assauts également meurtriers, depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures après midi. Mais écoutons Despinoy rendant compte de cet événement malheureux au général en chef :

« Si cette garnison, dit-il, plutôt accablée que vaincue, a succombé sous la » force, jointe à la surprise, son héroïque » résistance, la perte incalculable de l'espagnol, perte avouée par lui, et jusqu'aux » rigueurs inouies dont elle a été l'objet, » seront toujours pour elle des titres d'honneur et de gloire, et ses chefs goûteront » du moins dans leur revers cette satisfaction, qu'ils ont rempli toute l'étendue de » leurs devoirs, et qu'avec leurs compagnons » d'armes ils se sont montrés dignes de » la cause qu'ils servent. »

La paix signée avec l'Espagne l'ayant

rendu à son pays et à la liberté, il alla en Italie partager les succès de cette armée alors sous les ordres de Bonaparte. Après le combat de Vico et la bataille de Mondovi, où « le général Despinoy rendit de » très-grands services » (C'est l'honorable expression dont Bonaparte se servit dans son rapport), il fut nommé commandant de Milan, et bientôt après de toute la Lombardie. Despinoy justifia dans ce poste honorable le choix que le général en chef avait fait de lui, et, par sa fermeté, conserva cette place importante à la République, à l'époque où la Lombardie se souleva contre les Français.

Vers la fin de prairial, après la défaite des Autrichiens sur le Mincio, le siége du château de Milan fut résolu, et le commandement du siége confié au général Despinoy. Du 29 au 30 prairial, on ouvrit la tranchée; le 9 messidor les batteries se démasquèrent à la fois, et pendant quarante-huit heures obtinrent une telle supériorité de feu, que le gouverneur battit la chamade : à une heure du matin, il écrivit au général Des-

pinoy pour lui proposer de suspendre les hostilités, en s'engageant à capituler dans la matinée ; mais il en reçut cette réponse :

« Je ne puis, Monsieur, accéder à une » suspension d'hostilités aux termes où nous » en sommes, qu'en vertu de la capitula- » tion que je vous propose et sur laquelle » vous aurez à délibérer à l'heure même. »

La capitulation fut acceptée. On trouva dans le fort 3000 fusils, 200 milliers de poudre, 150 bouches à feu, et des approvisionnemens. Les troupes de siége, sous les ordres de Despinoy, donnèrent des preuves d'une conduite vraiment héroïque ; artillerie, infanterie, cavalerie, tout concourut au triomphe de nos armes : les soldats se multiplièrent ; ils étaient à la fois de garde, de travail, de service aux batteries, et, durant les fatigues extraordinaires de douze jours de tranchée ouverte, leur constance et leur dévouement ne se démentirent pas. Le général Despinoy, qui leur en donnait le premier l'exemple, reçut, le même jour de l'ouverture de la tranchée, le brevet de général de division que lui envoyait le Directoire.

Cette récompense de ses services devait l'engager à redoubler de zèle, s'il était possible : il prouva qu'il en était digne par la bravoure et les talens qu'il montra dans les combats de Lonado et de Castiglione.

En l'an 5, le Directoire le comprit parmi les officiers auxquels le traitement de retraite fut accordé, quoique le général Despinoy ne l'eût pas sollicité malgré ses blessures.

Lorsque le 18 brumaire et la paix eurent replacé la France au degré de splendeur que ses victoires lui avaient acquis, les nombreux services rendus à l'État par le général Despinoy ne furent point oubliés. Les états-majors des places ayant été rétablis, il obtint successivement de la justice du premier Consul le commandement d'armes de la place de Perpignan (dixième division), et ensuite celui d'Alexandrie (vingt-septième), dont il est maintenant pourvu.

Telle est la notice des services rendus à la patrie par le général Despinoy. Mais après avoir peint le guerrier qui a glorieusement combattu pour son pays, il reste encore à parler de l'homme de lettres qui cultive les

muses avec succès, et que sa modestie voudrait en vain dérober à sa réputation littéraire. On a du général Despinoy quelques poésies légères échappées de sa plume, et dans lesquelles règne l'aimable facilité de la Fare et de Chaulieu. Ces pièces fugitives, qui sont entre les mains de peu de personnes, suffiraient pour donner une idée avantageuse du talent de l'auteur; mais ce qu'il a publié lui a déja assigné un rang distingué parmi nos poëtes lyriques.

Une *Ode à la paix*, qu'il fit paraître en l'an 10, et qui réunit alors les suffrages des gens de goût, peut donner la mesure de son talent poëtique. On y remarque l'art avec lequel l'auteur a su arranger ses strophes pour le chant, employer tour à tour les reprises, les refrains, varier son rhythme, ses cadences, ses périodes; en un mot, mettre en usage tous les artifices de la poésie. Despinoy a, pour ainsi dire, exécuté dans son ode ce que Rousseau n'avait fait qu'essayer dans ses cantates; il a négligé de recourir aux Grecs et aux Romains pour chanter un grand événement de son

siècle; et le poëme de Racine sur la trêve de 1684, vulgairement connu sous le nom d'*Idylle de Sceaux*, semble lui avoir servi de modèle (1).

Despinoy a encore publié une traduction en vers français de *Cathéluïna* ou *les Amis rivaux*, poëme imité d'Ossian. Ce poëme n'est point au nombre des sujets que le citoyen Baour-Lormian a traités; il avait été traduit précédemment en prose et avec succès par Letourneur; mais le sublime et le pathétique du sujet, la nouveauté des situations, le caractère singulier des personnages, l'élévation des idées, la beauté des images, devaient exalter l'imagination d'un poëte. Despinoy s'est essayé dans ce genre difficile, et la littérature lui doit un poëme en vers qui participe tour à tour de l'épopée et du drame, de l'élégie et de l'ode (2).

Ainsi le général Despinoy honore égale-

---

(1) Cette ode a été imprimée en l'an X (1801), chez *Pougens*, libraire, quai Voltaire.

(2) Cette traduction de CATHÉLUÏNA, en vers français, se trouve chez *Dentu*, libraire, palais du Tribunat.

ment et les armes et les lettres. Ami de son pays, des hommes et des lois, il a traversé avec honneur les diverses époques de la révolution, et son nom ne se rattache qu'à des souvenirs glorieux. L'histoire saura marquer la place qu'il doit occuper parmi les hommes chers à la patrie et à l'humanité, et son jugement sera fondé sans doute sur l'estime que ses concitoyens accordent à ses services militaires, à ses talens, et à sa probité.

DESSEIN.

Les enfans de la gloire sont tout par eux-mêmes et rien par leurs aïeux : du courage et des talens, voilà leurs titres. Qu'il est beau de ne devoir ainsi qu'à soi-même une grande renommée, l'estime de ses concitoyens, et d'avoir su, par ses propres vertus, maîtriser la fortune !

Dessein n'avait que quinze ans lorsqu'il quitta Orthez (département des Basses-Pyrénées), lieu qui l'avait vu naître, pour être simple soldat dans un régiment français. Soldat !.... ce nom plaît à son ame enchantée ; c'est le premier grade envié des héros. Sous la monarchie et sous un gouvernement républicain, on est toujours flatté d'être compté parmi les soldats, avec cette différence que chez les rois on est le salarié d'un maître, et que chez les peuples libres on est à la fois soldat et citoyen.

Dessein a pris le parti des armes : sa noble ambition est de se distinguer, et de mériter

par sa bonne conduite un prompt avancement. Ses talens et ses qualités aimables l'ont fait nommer sergent-major. Il n'a que vingt ans, et les vétérans l'admirent, les officiers le respectent, les soldats le prennent pour modèle. Deux ans s'écoulent : M. de Nicolaï, colonel en second du régiment de Brie, prend sous sa protection notre jeune sergent-major ; il l'emmène avec lui, et lui confie la place de quartier-maître dans Angoumois, dont il venait d'être nommé colonel. On sait que cette place était alors destinée à ceux qu'on appelait *officiers de fortune ;* elle fut pour Dessein, à l'époque de la révolution française, le premier échelon de son avancement, et une preuve qu'il avait été trouvé digne, même sous le règne des privilégiés, de commander à des soldats français. Déja il a obtenu le brevet de lieutenant, est nommé successivement capitaine, chef de bataillon et chef de brigade de ce régiment, qui, par l'amalgame, devint sur les frontières, où il se couvrit de gloire, la 148^e^ demi-brigade.

Dessein est à l'armée des Pyrénées occi-

dentales, et sa brigade forme une partie de la division commandée par le général Delaborde. Les actes brillans d'audace, de courage et de dévouement, sont à l'ordre du jour dans cette division. Il faut vaincre avec le général Delaborde; mais il faut le faire utilement pour la patrie, joindre le talent à la valeur, la prudence à l'énergie. Dessein seconde les intentions de celui qui est chargé de guider nos bataillons à la victoire : le corps qu'il commande fait des prodiges, et vient mettre le comble à sa gloire, en s'emparant à la baïonnette des fameuses redoutes du Commissari. Le jour où les Français s'emparèrent de ce poste que les Espagnols croyaient inexpugnable, Dessein, quoique malade, était à la tête de sa brigade.

Le commandant de la 148e reçut une blessure au cou : qu'elle lui fut chère! Son sang avait coulé pour la République, et le succès du dernier combat déterminait l'Espagnol à demander la paix à la France victorieuse.

Remis de sa blessure, Dessein est envoyé à la Vendée avec le titre de général de bri-

gade. Il n'eut point à cueillir des lauriers ensanglantés dans ces contrées ravagées par la guerre civile. Chargé de commander aux Sables, c'est à sa prudence, à son civisme, à son amour pour l'humanité, qu'il faut attribuer en grande partie la prompte pacification de ces lieux.

Une maladie grave oblige le général Dessein de quitter son commandement ; il est à Orthez sa patrie : bientôt il est rétabli ; mais le Directoire oublie ses services, et le laisse languir dans l'inaction. Dessein est indigné. Ignorant l'art si nécessaire alors d'intriguer et de flatter les hommes puissans, il faut qu'il use ses jours loin du théâtre de sa gloire, loin des soldats qu'il a conduits à la victoire lorsque ses services l'avaient élevé au grade de général de division.

Le 18 brumaire vint ouvrir une nouvelle carrière aux guerriers français. Bonaparte, chargé de gouverner l'Etat et de placer les hommes utiles, envoya à Dessein une commission d'inspecteur aux revues dans la 11e division. Ce poste honorable convenait à ce

guerrier, excellent administrateur, et qui jouit de la réputation méritée d'homme probe.

On a loué la bravoure de ce général; on a parlé avec éloge de son amour pour cette sage liberté, ennemie de tout excès; on connaît tout l'attachement qu'il porte à la personne du premier Consul: mais c'est à nous qu'il appartient de dire, avec nos concitoyens, que le général Dessein est l'image de la probité même; que les vieux jours de sa mère se prolongent par ses soins; que des sœurs adorées bénissent tous les jours un frère qui fait leur bonheur, et que la nature, la reconnaissance et l'amitié s'unissent pour publier hautement les excellentes qualités du général Dessein.

DESSOLLES.

La ville d'Auch, chef-lieu du département du Gers, vit naître, en 1768, Jean-Joseph-Paul-Augustin Dessolles. Un père honnête homme, et par ses vertus civiques digne de l'estime publique, n'avait rien négligé pour donner à son fils cette éducation qui toujours féconde les talens naturels, et développe quelquefois les germes du génie. Le jeune Dessolles ne fut point envoyé dans des contrées lointaines pour y chercher des écoles célèbres et des maîtres illustres; il trouva dans le sein de sa famille, sous le toit paternel, une utile instruction. Des maîtres habiles n'eurent d'autre soin que celui de cultiver les heureuses dispositions de leur élève. Bientôt le succès a couronné leurs travaux; Dessolles a fait de rapides progrès dans les sciences exactes; les arts d'agrément lui sont familiers, et sa manière de vivre, ses inclinations et ses goûts naturels paraissent

devoir l'entraîner un jour dans la carrière des armes.

Elle arriva, cette époque si desirée par les enfans de la gloire et de la vraie philosophie, qui voyaient enfin leurs vœux accomplis, la patrie libre, les Français citoyens, les vertus et le courage fonder au milieu des camps cette république des braves, qui devait un jour donner à la France des lois, la paix et le bonheur. Sur nos frontières les bataillons français sont réunis; et malgré la discorde qui veut tout diviser, l'anarchie qui menace de tout détruire, la tyrannie qui veut tout asservir, le guerrier républicain voit naître ses triomphes de ses revers mêmes, apprend l'art de vaincre après avoir montré qu'il sait combattre, et annonce, déja que le jour approche, où, favori de la victoire, il saura forcer à la retraite un ennemi vaincu en cent combats, et trop heureux alors d'obtenir la paix.

Dessolles a volé à la défense de la patrie menacée. En 1792, il était capitaine au premier bataillon de la légion des Montagnes, qui servait à l'armée des Pyrénées

occidentales. Par ses talens, son zèle et son civisme, il a obtenu l'estime de ses frères d'armes, les éloges de ses chefs, qui ont su le distinguer de la foule des officiers, et qui ont pris soin de son avancement.

On le voit, en 1793, aide-de-camp provisoire; quelques mois après, adjoint provisoire aux adjudans-généraux. Un instant il fut destitué par le ministre de la guerre Bouchotte; mais bientôt il est réintégré dans ses fonctions, et le 11 vendémiaire 1793 il est nommé adjudant-général chef de bataillon. C'est ce dernier grade qu'il vint occuper à l'armée d'Italie à l'époque où Bonaparte, du haut des Alpes, menaçait les armées des coalisés, préparait une invasion dans le Piémont et le Milanais, et fixait déja la victoire sous nos drapeaux. Ce que Bonaparte a conçu est exécuté. Milan, Venise, Rome, sont au pouvoir des Français; nos armées occupent le Tyrol. Vienne, la capitale de l'Autriche, est menacée, et l'Empereur est forcé de consentir aux propositions de paix

qui lui sont faites à Léoben. Dessolles s'était distingué par son courage dans tous les combats livrés par l'armée d'Italie ; Bonaparte lui a réservé la récompense la plus flatteuse et la plus honorable pour un brave guerrier.

Le général Moreau, une seconde fois et d'une manière plus brillante encore, a traversé le Rhin avec son armée. Vainqueur à Neuwied, il écrit au Directoire et lui annonce qu'il a chargé l'adjudant-général Dessolles, qui porte à Paris le traité conclu avec l'empereur (à Léoben), de lui donner les détails du passage du Rhin et des succès obtenus sur les Autrichiens. « Dessolles a été, disait Moreau, témoin de la terreur de l'ennemi, et connaît son opinion sur cette opération hardie ». La lettre était datée de Strasbourg, du 7 floréal an 5. Ainsi deux grands capitaines ont confié au général Dessolles deux glorieuses missions ; Bonaparte celle de porter en France le traité de paix, Moreau celle de raconter les brillans exploits de l'armée du Rhin.

Le 12 prairial an 5, Dessolles est nommé général de brigade. Quelque temps après

on lui confie le commandement d'une partie de l'armée française qui doit entrer chez les Grisons du côté de la Valteline. Il se présente, et tout le pays est bientôt soumis ; la victoire est chaudement disputée par les Autrichiens, par une partie des habitans du pays : elle est achetée par des combats nombreux et sanglans. Il fallut vaincre la plus vive résistance, gravir des rochers et des montagnes inaccessibles. Après le dernier combat, on vit passer près de Trubbach vingt-quatre chariots chargés d'Autrichiens blessés.

La conquête de la Valteline ouvrit le Tyrol à nos soldats, enleva aux Autrichiens les moyens de tourner l'Adige et d'inquiéter les derrières de l'armée française. C'était la première fois, depuis trois siècles, que le pays des Grisons était occupé par une des puissances belligérantes.

Le 6 germinal an 7, Dessolles écrivait du quartier-général de Malz, à Schérer, ministre de la guerre, pour lui annoncer le combat terrible qui avait été livré le 5 du même mois à Sainte-Marie. Il disait :

« J'ai attaqué l'ennemi à la pointe du jour; il était fort de 7,000 hommes, placés derrière des retranchemens formidables, sur lesquels étaient en batterie dix-huit pièces de canon : j'avais 4500 hommes et deux pièces de trois. Ma position à Sainte-Marie était telle, que je ne pouvais avoir un demi-revers, puisque j'étais, pour ainsi dire, sans retraite, les communications de Sainte-Marie à Bormio étant affreuses, et par des défilés qu'un homme de front seul pouvait passer : il n'y avait qu'une attaque audacieuse pour en sortir. L'ennemi appuyait la gauche de ses retranchemens à un torrent dont la direction suivait le flanc de la ligne. Après avoir reconnu sa position, je tâchai de resserrer ses postes et de m'avancer le plus près de lui qu'il me serait possible ; je profitai pour cela du village de Munster, que j'occupai et que je fis retrancher.

» Je disposai mon attaque de manière à prendre ma ligne sur son flanc, le long du torrent; ma droite pénétrait la ligne de l'ennemi, et ma gauche appuyait au village de Munster.

» La 12e demi-brigade d'infanterie légère fut chargée de la principale attaque avec un bataillon de la 39e : pour la soutenir, les deux bataillons de l'expédition formaient ma gauche, et le 2e bataillon de la 39e la réserve.

» L'attaque commença un moment avant le jour par les tirailleurs que j'envoyai à la droite de l'ennemi. Au premier coup de fusil la 12e s'ébranle, culbute les premiers postes sans tirer, se jette dans le torrent, et pénètre, à l'abri de l'artillerie, jusqu'à la hauteur des retranchemens ; elle débouche ensuite et tourne la première redoute. Pendant ce temps-là, le 1er bataillon de la 39e marchait en bataille sur le front de cette même redoute : elle est aussitôt enlevée. Sans perdre un instant, la 12e prend la route de Glurens, et se place sur les derrières de l'ennemi. Dès que la première redoute est enlevée, j'ordonne à ma gauche de s'évacuer sur la droite de l'ennemi ; elle était disposée sur plusieurs lignes en échelons. Le deuxième bataillon de la trente-neuvième, qui était de réserve, la soutenait par une ligne pleine ; elle a marché aussi dans un

ordre admirable jusque sous les retranchemens des ennemis, et sous le feu le plus vif; ensuite, elle s'est jetée dans les retranchemens, et l'ennemi a été par-tout culbuté.

» Le résultat de cette journée est de 1200 Autrichiens couchés sur le champ de bataille, 4500 prisonniers, 18 pièces de canon avec leurs attelages et caissons.

» Parmi les prisonniers on compte quatre colonels, et environ quinze officiers..... Le général Laudon, qui se trouvait coupé, ne put se sauver qu'à travers les montagnes avec 300 hommes du régiment de Walis. Il a risqué de périr dans les neiges.....

» Nous avons perdu 60 hommes tués et près de 200 blessés.

» Hier au soir, ajoutait Dessolles, j'arrivai à Glurens, que j'ai fait occuper ce matin. Une affaire d'avant-postes a amené un événement bien douloureux. Le petit bourg de Glurens a été totalement incendié sans qu'on ait pu arrêter les progrès du feu..... On ignore la cause de l'incendie; il s'est manifesté au moment de la fusillade..... Je suis réellement navré de cet événement. »

Dessolles terminait sa lettre par annoncer que le général Lecourbe avait pénétré sur Nanders.

Le combat de Sainte-Marie, l'occupation de Glurens, et le rapport de ces deux actions, annonçaient déja aux hommes qui savent observer et juger, que le général de brigade Dessolles était un excellent capitaine, qu'il savait à la fois guider nos bataillons, raconter leurs exploits, et qu'il était fait pour être appelé au conseil et à l'exécution.

Le 24 germinal an 7, le directoire promut le général Dessolles au grade de général de division.

La même année l'Autrichien a vaincu sur les bords de l'Adige, et la faute en doit être attribuée à la fausse politique du Directoire. Le petit nombre de nos soldats opposés à l'armée nombreuse des alliés, n'a pu résister; ces généreux guerriers se sont dévoués pour sauver l'honneur français. Sur les rives ensanglantées de l'Adige, du Tésin et de l'Adda, ils ont fait des prodiges de valeur. Le Russe et l'Autrichien n'ont

dû leur victoire qu'à la supériorité du nombre, et leur triomphe a coûté cher à leurs bataillons décimés, à leurs braves mis hors de combat.

Mais nos armées ont reçu des renforts, et dans les plaines d'Italie elles vont encore une fois chercher la victoire. Le brave Moreau les guide au combat; il n'hésite point de se charger du commandement d'une armée trahie, abandonnée. Il a appelé auprès de lui le général de division Dessolles, et l'a placé à la tête de son état-major.

Le 28 messidor, fut livrée la sanglante bataille de Novi où succomba avec tant de gloire le général en chef Joubert..... (*voyez* JOUBERT) Moreau se charge encore du soin de réparer tant de désastres, et de donner au Directoire des détails sur cette fatale journée. Parmi les noms des généraux qu'il cite avec distinction, on remarque celui du général de division Dessolles, à qui il avait accordé toute son estime, et qu'il devait un jour associer plus particulièrement à sa gloire.

Dans les derniers jours de l'an 7, Dessolles

obtint le commandement de toutes les troupes en Ligurie.

Le 18 fructidor de la même année, Moreau, qui avait toute confiance dans l'activité, le zèle et les lumières de cet officier, le chargea d'annoncer aux chefs de la république ligurienne qu'il lui était possible de laisser à Gênes, pour sa défense, 9000 hommes de troupes françaises ; il lui ordonnait encore de prendre des renseignemens sur l'état des subsistances de la place, ce que Dessolles effectua avec beaucoup d'intelligence.

Au mois de frimaire an 8, nommé chef de l'état-major de l'armée du Rhin, il accompagne Moreau qui va commander dans des lieux déja témoins de sa gloire, et qui cherche à réunir autour de lui les officiers les plus distingués par leurs talens et leurs connaissances.

Le 11 floréal, le général de division Dessolles adressa au ministre de la guerre son premier rapport annonçant l'ouverture de la campagne sur les bords du Rhin. Sa lettre avait été écrite au quartier-général de

Waldshut ; elle rendait compte de la victoire remportée par les Français à Offembourg sur 15,000 Autrichiens ; le combat avait duré depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Ce fut dans ce combat que fut tué, à la tête du quatrième régiment de chasseurs, le chef de brigade Dubois-de-Crancé, dont la carrière, dit Dessolles, était déja remplie.

Le 12 floréal, Dessolles donne au ministre de la guerre des détails intéressans sur l'affaire d'Offenbourg, sur la marche de nos divisions, les combats qu'elles ont livrés, et les triomphes qu'elles ont obtenus. Il n'oublie point de parler du passage du Rhin entre Schaffouse et Stein, effectué par le général Lecourbe, et de la capitulation du fort Hohentwel.

Dessolles rendit un compte exact des événemens de la brillante journée du 14 floréal, et paya à tous les corps de l'armée le juste tribut d'éloges qu'ils méritaient. Il ajouta, par *post scriptum*, quelques nouveaux détails sur le combat du 15, qui eut lieu à Moeskirck, où l'ennemi eut quatre mille hommes tués ou blessés.

On aime, la carte d'Allemagne devant les yeux, et les rapports du général de division Dessolles à la main, suivre au-delà du Rhin la marche rapide des Français dans les contrées ennemies. On voit l'Autrichien en tous lieux attaqué, vaincu, obligé de repasser le Danube. Les divisions qu'il oppose à nos soldats victorieux sont forcées de céder le terrain : elles fuient ; et les capitaines les plus expérimentés de l'Empire cherchent en vain des lieux fortifiés par la nature et par l'art : tous ces moyens d'une tactique profonde, toutes ces ruses de guerre que le vrai talent sait multiplier, les Français ont triomphé de tous les obstacles. Trois batailles ont été livrées, et trois fois nos armées ont été couronnées par la victoire, à Gremback, à Moeskirck, et près de Riss.

Les lettres de Dessolles au ministre de la guerre sont des monumens élevés à la gloire de nos braves frères d'armes. Dans ses rapports, tout est à sa place, rien n'est omis ; tous les détails sont présentés de la manière la plus intéressante et la plus vraie ; le rapporteur y développe les talens du guer-

rier et de l'officier du génie ; il a su réunir dans l'ensemble les connaissances des localités, des positions militaires, et tout ce qui constitue le tacticien habile, l'excellent géographe, et l'officier digne de la place qu'il occupait à l'armée du Rhin.

Dessolles rend justice à tous les officiers, à tous les soldats qui se sont signalés dans les combats sanglans livrés entre le Rhin et le Danube ; il n'oublie même pas les officiers de santé qui, montés sur des warts, parcouraient la ligne avec la plus grande rapidité, et parvenaient jusqu'au premier rang à porter des secours aux blessés. Cependant il ne parle qu'une seule fois de ce général en chef si digne d'admiration, qui avait créé ce beau plan de campagne, et guidait au combat des officiers habiles, capables de l'exécuter, parmi lesquels on remarquait le général Dessolles, le dépositaire de ses plans, quelquefois son conseil, et toujours son ami : s'il parle de Moreau, c'est pour rappeler que ce général aimait à rendre justice aux braves qu'il commandait.

Plusieurs combats ont été livrés ; la ville de Munich est au pouvoir des Français. Le général Moreau a lui-même rendu compte du combat de Neubourg où furent tués le premier grenadier de France, Latour d'Auvergne (1), qui combattait dans

(1) Théophile-Malo Latour-d'Auvergne-Corret-de-Kerbaufret avait reçu le jour dans la ville de Carhaix (département du Finistère), le 23 décembre 1743. Le 3 avril 1767 il entra dans la 2e compagnie des mousquetaires ; le premier septembre de la même année il reçut le brevet de sous-lieutenant au régiment d'Angoumois. Le 16 avril 1771 il était sous-lieutenant des grenadiers ; capitaine en second, le 29 octobre 1784 ; capitaine des grenadiers par lettres du 20 juin, à dater du 5 février 1792.

Latour-d'Auvergne avait fait la dernière campagne de Mahon, en qualité de volontaire, dans l'armée espagnole, où il fut employé dans toutes les occasions périlleuses et glorieuses du siége, notamment pour couler, sous le feu du canon et de la mousqueterie de la place, une frégate anglaise ; et, dans une autre occasion, pour mettre le feu aux bâtimens munitionnaires des ennemis. Dans une sortie des Anglais, il contribua à repousser la tête de leur colonne, et fit prisonnier, sous les yeux de M. de Crillon, un bas-officier, qu'il présenta sur-le-champ

les rangs de la première compagnie de la quarante-sixième, et le brave chef de cette

---

à ce général. Dans une autre sortie, où les Anglais furent également repoussés et reconduits la baïonnette dans les reins jusqu'à leur première batterie, s'étant aperçu qu'un volontaire de l'armée était resté blessé et sans secours sur le glacis de la place, il retourna au milieu du feu des ennemis le chercher, le trouva blessé très-dangereusement sur la crête du glacis, l'enleva, et le transporta sur ses épaules jusqu'au poste avancé des Espagnols.

Sa conduite lui ayant attiré l'estime, l'amitié et le suffrage général des deux armées, il fut choisi pour commander en second les volontaires de Crillon; il refusa, croyant ne pouvoir accepter le commandement dans un corps étranger, et continua de servir, comme volontaire, dans l'armée espagnole, jusqu'à ce que, rappelé en France par ordre de la cour, il s'y soumit, et y repassa le 23 janvier 1782, après avoir été nommé par le duc de Crillon son aide-de-camp.

Le roi d'Espagne honora Latour-d'Auvergne de la croix de Charles III, et ajouta à cette grace l'assurance, par écrit, de sa recommandation royale auprès du roi de France. Mais le refus que fit le nouveau chevalier de la pension attachée à la croix, lui mérita une autre pension de mille écus que lui accorda Louis XVI.

Latour-d'Auvergne fit la campagne de Savoie, le

légion, Forti. Les généraux autrichiens disaient, après le combat de Neubourg, en

---

13 février 1788, à la tête des grenadiers et chasseurs de son régiment.

En 1792 et en 1793 il était capitaine au 80e régiment d'infanterie.

Latour-d'Auvergne fut un des derniers rejetons de la famille de Turenne. Son caractère était franc et loyal; il avait l'ame et le cœur de ces anciens Bretons que Jules-César appelait *terribles à la guerre*, et qui conservèrent jusqu'à nos jours le sentiment de la liberté et la fierté de leur antique indépendance. Jeune encore, il se livra tout à la fois à l'étude des armes et à celle de la philosophie.

« Sans être avide d'aucun genre de gloire, disait son panégyriste, le Tribun Roujoux, Latour-d'Auvergne acquit des droits à tous les genres d'estime. Ses hauts faits militaires sont racontés par tous les soldats de l'armée, ses vertus civiques doivent être apprises à tous les citoyens..... »

« Rien n'était impossible, dit l'orateur, au guerrier qui transformait en héros tous les hommes qu'il menait au combat. C'est ainsi qu'il forma cette *Colonne Infernale*, avant-garde de l'armée des Pyrénées occidentales, devant laquelle tombèrent toutes les places espagnoles, tous les bataillons qui osèrent tenter d'arrêter sa marche victorieuse. La maison crénelée qu'il enleva à la baïonnette, la forteresse de Saint-Sébastien qu'il osa attaquer et prendre avec

se retirant : « Cette armée est invincible ; » les ennemis ne se sont jamais si bien » battus. »

---

une poignée de braves et une seule pièce de canon, sont des monumens éternels de sa vaillance et de ses talens.

» En Helvétie, sur le Rhin, sur le Danube, Latour-d'Auvergne s'était distingué par des actions d'éclat.

» Après la campagne des Pyrénées, il consacra ses loisirs à son goût pour les lettres; il mit la dernière main à ses OEuvres *Des Origines gauloises*. Bientôt le fils aîné de son ami Lebrigant est appelé dans les cadres de la réquisition : c'est le soutien d'un homme de lettres, d'un vieillard vénérable, père d'une très-nombreuse famille. Elle ne sera point privée de ce secours nécessaire. Latour-d'Auvergne ressaisit ses armes ; et celui qui commandait naguères la colonne infernale marche avec la même modestie, ou plutôt avec la même fierté, comme remplaçant dans une compagnie de réquisitionnaires. »

Le jour de son départ pour l'armée, il adressa ces paroles au Tribun Roujoux.

« Je pars comblé des graces du Gouvernement ; il croit que je vaux encore un coup de fusil, et il m'a jeté le gant. (Il montrait l'épée d'honneur que le premier Consul, interprète de la reconnaissance nationale, lui avait donnée.) On m'a jeté le gant, et en bon Breton je l'ai relevé. Le ministre de la guerre m'a donné le choix des armées. Je crains d'ar-

Le chef de l'état-major Dessolles écrivit en même temps au ministre de la guerre ; il lui disait :

« Dans le combat extrêmement vif qui a eu lieu le 9 messidor sur les hauteurs en avant de Neubourg, le brave Latour-d'Auvergne a été tué. Nous avons vivement ressenti cette perte ; pas un soldat qui n'ait versé des larmes lorsque ses restes, enveloppés de feuilles de chêne, et de lauriers, ont été déposés aux lieux où il avait reçu

---

river trop tard en Italie : j'ai préféré celle de Moreau, notre ami, notre compatriote, les grenadiers de la 46e. Mais cette épée ! cette épée ! comment la porter ? il n'en est aucun qui ne l'ait méritée. Allons, il faudra la montrer de près à l'ennemi. A mon âge la mort la plus desirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille, et j'espère (fatal pressentiment !), j'espère que je l'y trouverai..... »

Un arrêté du Gouvernement, du 1er thermidor an 8, portait que le sabre de Latour-d'Auvergne serait suspendu dans le temple de Mars. Le premier vendémiaire an 9, cette cérémonie eut lieu ; et dans la séance du Tribunat du même jour, Andrieux (président) prononça l'éloge funèbre des guerriers morts en combattant pour la patrie. Il célébra les vertus, le courage et la mort du premier grenadier de France.

la mort. C'est là qu'un grenadier retournant son corps, a dit : « Il faut le placer ainsi, » faisant toujours face à l'ennemi ». La mémoire de ce digne guerrier qui nous a laissé de si grands exemples, vivra longtemps dans le cœur des Français. »

Il rendit également compte des honneurs funèbres décernés au premier grenadier de France (1). Dans toutes les contrées de la République, les Français apprirent avec enthousiasme que dans l'ordre du général en chef de l'armée du Rhin, donné à Augsbourg le 12 messidor an 9, on lisait :

« Le nom de Latour-d'Auvergne doit être conservé à la tête du contrôle de la compagnie de la quarante-sixième demi-brigade où il avait choisi son rang. Sa place ne sera point remplie, et l'effectif de la compagnie ne sera plus que de 82 hommes.

» Il sera élevé un monument sur la hauteur en arrière d'Oberhausen, au lieu même où

(1) Latour-d'Auvergne avait été nommé premier grenadier de France par un arrêté du premier Consul Bonaparte.

Latour-d'Auvergne a été tué ; les restes du chef de brigade Forti, commandant la quarante-sixième, et qui a reçu la mort à ses côtés après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés. »

Un armistice a été signé, et les armées jouissent d'un instant de repos ; mais la discorde agite encore les cabinets de l'Europe. L'empereur veut la guerre ; il ne peut, dit-il, traiter de la paix qu'en présence des commissaires anglais. Le cabinet des Tuileries est indigné. Nos soldats desiraient la paix ; mais ils voulaient une paix glorieuse, belle comme leurs victoires. Bientôt Moreau annonce que les hostilités vont recommencer ; et le général de division Dessolles remplit à l'armée du Rhin les fonctions qu'il a exercées avec tant de gloire pendant la dernière campagne.

Les soldats ont pris les armes ; deux peuples ennemis vont vider leur longue querelle, et le combat de Hohenlinden (*voyez* MOREAU) est livré le 12 frimaire de l'an 9. Moreau a triomphé ; l'Autrichien

est vaincu, il bat en retraite, et les Français victorieux volent à de nouveaux succès.

L'Inn a été franchi par 40,000 hommes, et Moreau fait avancer trois colonnes formidables. Les Autrichiens ont rassemblé toutes leurs forces entre l'Alza et la Salza.

Le général Dessolles suit, dans ses rapports, la marche brillante et rapide de notre armée qui s'avance entre l'Inn et la Salzach. Cette rivière est franchie ainsi que la Saal, et nos soldats sont maîtres de Salzbourg; le 29 frimaire, ils ont forcé le passage de la Salza à Lauffen, et poursuivent l'ennemi, qui se hâte dans sa retraite.

Le prince Charles et le prince Jean sont réunis à l'armée autrichienne. Des propositions de paix ont été faites à Moreau; et le voyage du général Dessolles, qui a passé par Augsbourg, semble annoncer que ces propositions de paix seront acceptées.

Notre armée se dirige vers la Styrie et la Haute-Autriche, et notre avant-garde est

déja de six à huit lieues dans les pays autrichiens.

Le prince Charles commande en personne. Un combat est livré à Vockelbruck ; les Autrichiens ont fait le serment de vaincre ; ils se battent comme des lions : mais nos soldats se battent comme des Français, et leur courage plaît à la Victoire, qui les couronne ; l'ennemi est obligé de se retirer sur Lintz.

On le poursuit ; et les Français entrent triomphans dans Lintz, que l'ennemi a évacué la veille. Déja notre armée est à vingt lieues de Vienne. Le prince Charles a demandé la paix. Moreau, assuré de la loyauté de ce prince, consent à suspendre le cours de ses succès. Le général de division Dessolles est chargé d'annoncer cette heureuse nouvelle au ministre de la guerre. « Le général en chef a cru, disait-il, que s'arrêter au milieu des victoires les plus brillantes, était conforme au caractère de modération par lequel le premier Consul s'est fait connaître à toute l'Europe. »

La paix est signée à Lunéville, et le

général Dessolles revient à Paris, où, le 30 frimaire an 10, Bonaparte donne une marque de l'estime qu'il a conçue pour lui en l'appelant au conseil d'état (section de la guerre).

DESTAING.

Au nombre des braves qui se sont fait un nom dans la guerre de la révolution, on compte le général Destaing. Long-temps il commanda la 4e d'infanterie de ligne, et il se distingua dans toutes les affaires où son corps se trouva. Il avait déja, comme chef de bataillon et chef de brigade, reçu cinq blessures honorables, lorsqu'il suivit Bonaparte en Egypte.

Estimé par le général en chef comme un des meilleurs officiers de l'armée, Destaing justifia la bonne opinion que son courage et ses talens avaient fait concevoir de lui; il fut fait général de brigade pour actions d'éclat, sur le champ de bataille des Pyramides.

Dans la campagne suivante, il rendit également de grands services à l'armée d'Orient. Il commandait l'infanterie légère de l'avant-garde.

A la bataille d'Aboukir, le 7 thermidor

an 7, par son intrépidité autant que par ses bonnes dispositions, il culbuta la première ligne des Turcs qu'il jeta dans la mer.

Il servit en l'an 8 et en l'an 9 sous les ordres des généraux en chef Kléber et Menou, dans le grade de général de division, qui lui fut conféré le 25 germinal an 9. Il fut blessé grièvement à l'affaire du 30 ventose, où il commandait l'avant-garde de l'armée, et revint en France quelque temps après, estropié des suites de ses blessures.

Il ne manquait à la réputation du général Destaing que de périr de la mort des braves sur un champ de bataille ; mais ce sort glorieux ne lui était pas réservé. Ce général, qui avait plusieurs fois exposé ses jours pour la défense de la patrie, fut tué en duel à Paris, à la suite d'une querelle particulière.

Sa veuve trouva le gouvernement sensible à la perte qu'elle avait faite, et obtint une pension de sa justice et de sa générosité.

DILLON (Arthur).

Encore une victime de nos funestes divisions, appelée, dans des temps orageux, à des fonctions publiques par le vœu des Français, l'ordre des chefs de l'Etat, la fatalité des circonstances, l'amour le plus pur et le plus désintéressé pour une ingrate patrie.

Arthur Dillon était originaire d'Irlande; il appartenait à une de ces familles illustres qui suivirent la fortune du roi Jacques, et vinrent chercher en France une terre hospitalière. Ses aïeux avaient servi sous la monarchie avec zèle, avec quelque gloire, et mérité de commander un régiment étranger (Dillon, irlandais), qui portait leur nom, et s'était distingué dans les combats livrés pendant les plus belles années du règne de Louis XV.

Arthur Dillon était né à Breywick en Angleterre : il vint en France; son éducation achevée, il entra au service. Après avoir été colonel d'infanterie, il fut élevé

au grade de maréchal-de-camp. Lorsque Louis XVI convoqua les Etats-Généraux du royaume, Arthur Dillon fut nommé député par l'assemblée coloniale de la Martinique, et vint occuper une place dont il s'était déja rendu digne par ses talens et son civisme.

Arthur Dillon fut bientôt compté parmi les amis de cette liberté, fille des lois, et compagne de l'ordre et de la justice. Souvent, à la tribune de l'Assemblée constituante, il se déclara le protecteur des opprimés. Animé par les motifs les plus nobles et les plus purs, il prit la défense de M. de Damas, qui n'avait pu, affligé d'une maladie grave, s'opposer aux troubles suscités à l'île de la Martinique, dont il était gouverneur.

Il se déclara contre les gens de couleur dans les débats qui eurent lieu à ce sujet, et forma plusieurs fois le vœu pour que l'Assemblée ne se mêlât point du sort de ces individus, qu'il ne croyait pas plus mûrs encore pour l'égalité que les nègres pour la liberté. Il appuya de toutes ses forces le

maintien du décret portant qu'il serait formé une assemblée générale de toutes les colonies pour rédiger les lois propres à leur régime.

Ce fut lui qui fit encore admettre ce décret, qui prouve le noble désintéressement de la majorité des militaires de l'Assemblée constituante : il portait que « les officiers de cette Assemblée ne pourraient recevoir de l'avancement pendant quatre ans qu'à titre d'ancienneté. »

Le 1er mai 1792, Arthur Dillon monte à la tribune ; ses yeux sont noyés de pleurs, et son ame est abattue par la douleur : il parle, et tous les représentans de la nation partagent l'indignation que manifeste l'orateur, qui vient demander vengeance au nom de la nature et des lois.

« Vous connaissez, messieurs, disait Arthur Dillon, les événemens affreux qui ont eu lieu à Lille ; vous avez frémi de l'horrible assassinat de M. Théobald Dillon (1) : je

(1) La guerre ayant été déclarée à l'empereur, nos troupes devaient entrer dans les Pays-Bas. M. de Biron

viens moi, son parent, son frère d'armes, son ami, vous demander pour lui vengeance

---

avait reçu des ordres; il s'empresse de les mettre à exécution. Avec dix mille hommes d'infanterie il marche sur Mons; un corps de cavalerie de dix escadrons, commandé par M. Théobald Dillon, maréchal-de-camp, avait ordre de se porter sur Tournai. Cette cavalerie était en partie insubordonnée. Elle n'avait pas encore vu l'ennemi, lorsque quelques soldats crièrent à la *trahison*, *sauve qui peut*. L'ennemi approche : des malveillans mettent le désordre dans les rangs ; ils prennent la fuite, et entraînent même les braves. La troupe de M. Dillon, chassée dans Lille, écrivait M. de Rochambeau, est dans la déroute la plus horrible ; la moitié des hommes et des chevaux morts et blessés sur la route, de fatigue et de coups..... M. Théobald Dillon, qui s'était jusqu'à ce moment montré aussi zélé pour le service qu'attaché au maintien de la constitution, a trouvé la mort près de la ville qui devait protéger sa retraite, et a péri de la main des hommes pour lesquels et avec lesquels il venait de combattre..... L'adjudant-général de l'armée ajoutait que M. Théobald Dillon avait été massacré à Lille dans une grange, où l'insurrection manifestée pendant la déroute des troupes l'avait forcé de se sauver.....

La sédition fut poussée au dernier degré de barbarie. Avec Théobald Dillon plusieurs particuliers furent massacrés. Pierre-François Berthois, colonel,

et justice : j'apporte ici ma tête pour garant de la fidélité qu'il avait jurée à la nation. L'Assemblée n'a pu ignorer que, depuis un siècle, les Dillon ont adopté la France pour patrie ; leur sort a été de mourir glorieusement pour elle les armes à la main. Souffrira-t-elle qu'un commandant qui a marché à l'ennemi par les ordres de son général soit indignement et impunément massacré par des assassins » ? L'orateur demandait qu'il fût fait un prompt rapport sur les ordres donnés à M. de Dillon, sur les divers

---

directeur des fortifications, fut du nombre des victimes de cette horrible journée. Les autorités constituées ne purent s'opposer à la rage des séditieux. Le même jour que Théobald fut assassiné, son épouse venait de mettre au monde son quatrième enfant ; on le portait au baptême lorsqu'il fut rencontré par des assassins, qui se saisirent de l'enfant et le poignardèrent : la mère allait subir le même sort. Elle fut obligée, pour se sauver, de quitter son lit, disait M. Carnot dans son rapport, et de faire à pied trois quarts de lieue.... Elle est vivante encore, ajoutait le rapporteur ; C'est à la sensibilité du général Daumont, commandant à Lille, que les trois autres enfans de Dillon, et son épouse, ont dû leur consolation et leur existence.

événemens qui avaient eu lieu après le combat livré à trois lieues de la ville de Lille.

Qui le croirait que cet élan d'un bon cœur, que cet acte de dévouement pour un frère indignement massacré furent la cause première de la haine que fit depuis éclater contre Arthur Dillon un parti vindicatif et puissant? La désorganisation de nos armées, l'indiscipline du soldat tenaient à un vaste plan conçu dans quelque antre obscur du Palais-Royal, et dans les comités de la société-mère. C'était un crime, pour quelques factieux, de dénoncer les désordres publics et les attentats d'une soldatesque effrénée. Arthur Dillon avait parlé: il partagea bientôt le sort de ceux qui avaient osé se déclarer contre les soldats rebelles désarmés à Nancy. Une vie entière exempte de reproches, le civisme uni aux talens, à la probité, ne purent trouver grace devant des ennemis acharnés: ils avaient juré la mort d'Arthur Dillon; et ce serment, dicté par la haine et la vengeance, n'aura point été vainement prononcé.

Le 4 juin, Arthur Dillon parut à la barre

de l'Assemblée législative ; il se plaignit amèrement des dénonciations injustes dirigées contre la mémoire de son frère par Lecointre (de Versailles) : il sollicitait encore une fois un prompt rapport.

Enfin l'Assemblée s'est occupée de cet événement cruel ; elle a fait droit aux réclamations d'un frère : la justice nationale est satisfaite. D'après le rapport de M. Carnot l'aîné (qui depuis fut membre du comité de Salut public, du Directoire exécutif, etc.), et sur la demande de son comité militaire, elle avait décrété qu'il serait fait une pension de 1,500 liv. à la veuve de Théobald Dillon, de 800 l. à chacun de ses trois enfans jusqu'à vingt et un ans, et qu'il serait élevé un monument sur le glacis de la porte de la ville de Lille qui conduit à Tournai, en mémoire des officiers massacrés dans la journée du 29 avril 1792.

Ce projet ne fut adopté qu'après de violens débats, et une opposition qui dut prouver à Arthur Dillon qu'on ne lui pardonnerait jamais d'avoir obtenu en faveur de son frère la majorité des suffrages de l'Assemblée nationale.

La guerre était déclarée, et Arthur Dillon a obtenu un commandement à l'armée du Nord. Dans les premiers envois de sa correspondance, il fit connaître au ministre de la guerre l'état respectable de nos frontières, et la bonne tenue du camp sous Maubeuge.

Le 13 août, il eut connaissance des événemens qui avaient eu lieu à Paris dans la matinée du 10. Dans des momens d'un violent orage, il commet deux imprudences. Il écrit à Dumourier, et dans sa lettre il se déclare le champion d'une constitution qui n'est plus.

Dans l'ordre à ses soldats, qu'il fit afficher le même jour, on lut avec etonnement ces phrases que l'historien véridique ne peut passer sous silence.

« De grands et sinistres événemens ont eu lieu dans la ville de Paris : le général Arthur Dillon, commandant en chef sur la frontière du Nord, ne peut les communiquer à l'armée avant d'en avoir été instruit d'une manière officielle et certaine; mais on assure que la constitution a été violée. *Quels que soient les parjures, ils sont les ennemis de*

la liberté française. Le général saisit cette occasion périlleuse de renouveler le serment de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le maintien et l'intégrité de la constitution du royaume, décrétée par l'Assemblée constituante.... etc. »

Quel triomphe pour les ennemis d'Arthur Dillon! Le délit était constant, et, d'après leur vœu, il fallait que le châtiment suivît de près.... Ce vœu fut bientôt exaucé. Le coupable est destitué, et l'Assemblée porte un décret qui déclare qu'Arthur Dillon a perdu la confiance de la nation.

Le général imprudent a fait de sérieuses réflexions; il a jeté un regard autour de ceux qui l'environnent; il a vu sur tous les visages l'étonnement et l'effroi. Bien convaincu qu'il a commis une faute, il voudrait la réparer. Dans une lettre qu'il adressa à son armée, il protesta de son dévouement à la nation, à la loi, et jura de combattre pour la liberté et l'égalité : mais le décret était porté, Arthur Dillon fut destitué.

Dumourier est en crédit; il commande les armées de la République, et a donné de

l'emploi au général disgracié. On n'ose publiquement fronder le choix de Dumourier; mais des ennemis puissans observent toutes les démarches d'Arthur Dillon, et cherchent à les interpréter au gré de leur haine.

Placé à un des postes les plus périlleux de l'armée, Dillon est opposé aux Hessois. Il croit pouvoir se permettre d'entrer en pourparlers avec le prince de Hesse-Cassel, et lui faire envisager combien il lui serait utile d'abandonner les Prussiens, d'évacuer le territoire français, et de reprendre le chemin de son pays.

Merlin (de Douay), à la tribune de l'Assemblée, dénonce ces propositions comme injurieuses à la Convention, qui seule avait le droit de déclarer la guerre, d'accepter ou de faire des propositions de paix. Quelques députés criaient déja à la trahison; mais Dumourier est à Paris, il est à la barre de l'Assemblée, où il reçoit le plus favorable accueil. On l'interroge relativement à la conduite de Dillon. Il répond qu'il a connaissance des propositions que cet officier a faites au landgrave de Hesse : « Je ne les ai re-

gardées, ajoute Dumourier, que comme une bravade, et n'y ai point attaché d'autre importance, d'autant plus que deux jours après, Arthur a poursuivi les Hessois avec la plus grande vigueur. »

Le 19 novembre 1792, Arthur Dillon, qui voyait se former contre lui un violent orage, crut qu'il était de son devoir et de son honneur de faire paraître sa justification. Après avoir parlé des services qu'il avait rendus à la patrie comme citoyen, membre de l'Assemblée constituante, et général de nos armées, il rappela les victoires qu'il avait obtenues sur l'ennemi à l'attaque du poste de Biennes, où il avait arrêté la marche victorieuse des armées combinées; à l'affaire d'Entrecour, qui avait déterminé la fuite de vingt mille Autrichiens ou Hessois; la belle défense qu'il avait opposée, dans son camp offensif de Sivray, à cinquante mille Prussiens, dont les efforts avaient été neutralisés; la manière dont il avait contribué à la reddition de Verdun sans effusion de sang; enfin, l'heureux résultat des conférences qu'il avait eues avec

le général prussien Kalkreuth. Il terminait sa justification en demandant que le Conseil exécutif provisoire voulût bien présenter à la Convention nationale un rapport sur sa conduite.

Barrère fut chargé de ce soin et de cette justification : on sait quelle influence les rapports de ce député avaient alors sur l'esprit des membres de la Convention. Il parla beaucoup de tout l'intérêt qu'inspirait Dillon, et des services qu'il avait rendus à la patrie dans de terribles circonstances.

Il fut appuyé par Sillery, qui rendit justice aux talens et au courage de Dillon.

Après de longs et violens débats, malgré les discours virulens de Bourdon (de l'Oise), de Legendre, de Châles, de Duhem, la Convention nationale rapporta le décret du 18 août 1792, par lequel il avait été déclaré qu'Arthur Dillon avait perdu la confiance de la nation.

L'orage est parvenu à son dernier période. Depuis long-temps la discorde a divisé les représentans du peuple, et chaque jour voit paraître quelque décret, fruit de la vengeance

et de la haine. Camille-Desmoulins, dans son *Vieux Cordelier*, (feuille périodique), a parlé d'un comité de clémence; la tyrannie ombrageuse lui oppose aussitôt la permanence des comités révolutionnaires. Le 10 juillet 1793, dans une de ces séances où la haine prenait au milieu des débats un nouveau degré d'accroissement, Camille osa louer Arthur Dillon, et l'offrir comme le général le plus probe et le plus digne de commander. Bréard soutint, au contraire, que ce général était l'aristocrate le plus éhonté. Ce dernier avis prévalut; et le décret qui en fut le résultat, et qui ordonnait le renouvellement du comité de Salut public, devint le triste présage du sort affreux réservé au législateur et au guerrier unis par l'amitié, et qui allaient être ensemble livrés à des ennemis que l'Assemblée plaçait à la tête des comités de gouvernement.

Le lendemain de cette séance orageuse, le maire de Paris, d'après les ordres du comité de Salut public, mit en état d'arrestation l'infortuné Arthur Dillon, qui fut sur-le-champ conduit au Luxembourg: Camille-

Desmoulins fut enfermé aux Madelonnettes. Un écrit polémique que ce dernier, du fond de sa prison, écrivit à Dillon, et qu'il publia par la voie de l'impression, rendit leurs ennemis communs plus furieux.

Bientôt ce général est accusé d'avoir conspiré, avec plusieurs prisonniers, pour délivrer Danton et ses partisans, aussi dans les fers. Il fallait bien croire à la vérité de cette conspiration, puisque Vadier, organe du comité de Sûreté générale, *attestait* son *existence*, que Couthon l'affirmait, et que l'accusateur public Fouquier-Tinville, dans une lettre adressée à la Convention, en donnait des détails.

Arthur Dillon fut traduit au tribunal révolutionnaire, accusé, condamné avec Danton et plusieurs autres prévenus. La sentence de mort fut mise à exécution le 24 germinal de l'an 2. Arthur Dillon était âgé de quarante-trois ans.

DOMMARTIN.

Les braves ne comptent plus dans leurs rangs ce général qui les accompagna tant de fois dans les champs de l'honneur. Dommartin a péri au milieu de sa carrière, lorsque ses talens et son courage promettaient à la patrie de nouveaux triomphes. Jeune encore, il avait contribué aux brillans succès des campagnes d'Italie et d'Égypte, quand la mort vint l'enlever à ses frères d'armes. Il emporte leurs regrets et laisse le souvenir de son nom attaché aux glorieuses victoires des armées françaises.

Dommartin embrassa de bonne heure le métier des armes : dans l'origine de la guerre de la révolution, son jeune courage ne lui fit entrevoir que de la gloire à acquérir et sa patrie à défendre; il courut où le danger et l'honneur l'appelaient. Il fit ses premières armes au siége de Toulon en qualité de chef d'artillerie, se distingua dans plusieurs circonstances, et mérita par

sa bravoure l'estime de ses compagnons d'armes. A l'affaire d'Olioulles, le 7 septembre 1793, il se battit avec le plus grand courage : une balle l'atteignit au moment où il dirigeait une pièce de huit contre les Anglais qui occupaient des hauteurs presque inabordables ; il tomba à côté du général en chef Carteaux, qui l'éleva sur le champ de bataille au grade de chef de brigade.

Tels furent les premiers pas de Dommartin dans la carrière militaire : il ne tarda pas à justifier les espérances qu'il avait fait concevoir. Dans la campagne de l'an 4, Bonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Italie, s'entoura d'officiers connus par des succès ou par des talens ; il n'oublia pas les services que Dommartin avait rendus devant Toulon, lorsqu'il combattait lui-même au siége de cette ville ; il l'admit avec empressement au nombre des généraux de son armée, et lui confia le commandement de l'artillerie légère, de cette arme qui eut une si grande influence sur les succès des Français.

Le 2 floréal de l'an 4, Bonaparte, après la prise de Ceva et le passage du Tanaro, se porta sur Mondovi; on rencontra l'ennemi, et le combat s'engagea dans Vico. Dommartin et Fiorella décidèrent le succès en s'emparant de la redoute qui couvrait le centre de l'armée autrichienne, et facilitèrent l'entrée des Français dans Mondovi.

Dans le mois de prairial suivant, la Lombardie s'était révoltée. Pavie, renforcée de cinq à six mille paysans, avait investi les trois cents hommes que Bonaparte avait laissés dans le château. Le général en chef marche sur cette ville rebelle : les avant-postes ennemis sont culbutés; l'artillerie reçoit l'ordre de s'avancer : après quelques coups de canon, les révoltés sont sommés de mettre bas les armes et d'avoir recours à la générosité française. Ils répondent que tant que Pavie aura des murailles, ils ne se rendront pas.

Le général Dommartin fait placer de suite le sixième bataillon des grenadiers en colonne serrée, la hache à la main, avec deux pièces de huit en tête: les portes

sont enfoncées; et cette foule immense de rebelles se disperse, se réfugie dans les caves et sur les toits, essayant en vain, en jetant des tuiles du haut des maisons, de disputer aux Français l'entrée des rues. « Trois fois l'ordre de mettre le feu à la ville expira sur mes lèvres, disait Bonaparte dans son rapport, lorsque je vis arriver la garnison, qui avait brisé ses fers et venait avec des cris d'allégresse embrasser ses libérateurs. Je fis faire l'appel : il se trouva qu'il n'en manquait qu'un. Si le sang d'un seul Français eût été versé, je voulais faire élever des ruines de Pavie une colonne sur laquelle j'aurais faité crire : *Ici était la ville de Pavie* ».

Plusieurs chefs de la rébellion furent fusillés, et tout rentra dans l'ordre.

Le général Dommartin trouva dans les combats de Desenzano, de Salo, de Lonado et de Castiglione, les occasions de rendre des services importans à la tête de l'artillerie. Ce fut lui qui força les portes de Véronne à coups de canon, dans la journée du 20 thermidor, lorsque l'arrière-garde ennemie était encore dans la ville et que

le provéditeur de la république de Venise en avait refusé l'entrée aux Français. Il contribua par ses sages dispositions au succès de la bataille de Roveredo, qui eut lieu le 18 fructidor suivant, et il mérita dans toutes les opérations de cette campagne la confiance de Bonaparte, qui le recommanda auprès du Directoire exécutif.

Le 26 ventose an 5, l'armée d'Italie franchit le Tagliamento; les généraux Dommartin et Lespinasse partagèrent les dangers et la gloire de cette journée, en protégeant, à la tête de l'artillerie, le passage des différentes divisions.

Après la paix de Campo-Formio, le Directoire exécutif voulut faire servir aux succès de nos armes les talens du général Dommartin; il le nomma au commandement de l'artillerie de l'armée du Rhin, alors sous les ordres d'Augereau : mais une occasion plus brillante s'offrit bientôt à son courage. Il apprend qu'une expédition se prépare dans les ports de la Méditerranée. Soit qu'il faille combattre l'Angleterre, soit que le destin appelle cette nouvelle armée à

cueillir des lauriers sur une rive lointaine, Dommartin ne voit que le chef qui doit la conduire ; il vole se ranger sous ses drapeaux.

L'Égypte était le nouveau théâtre choisi pour ajouter à l'éclat des armes françaises. La valeur éprouvée des troupes, les talens des chefs et le nom de Bonaparte promettaient le succès le plus brillant de cette expédition : l'événement ne tarda pas à justifier ces espérances. La renommée eut bientôt à publier les prodiges de constance et d'intrépidité d'une poignée de braves, obligés de lutter sous un climat brûlant contre la faim, la soif, tous les genres de besoins, et une multitude innombrable d'ennemis, mais que la force des choses et le desir de la paix forcèrent par la suite à abandonner leurs conquêtes.

Chaque jour de la campagne d'Égypte fut marqué par un combat ou une marche difficile au milieu des déserts. Obligés d'en venir aux mains avec les mameloucks, les Arabes, les Naplousains, les habitans du pays dont les forces étaient innombrables, les généraux durent payer de leur personne

et se mêler souvent avec les soldats. Le général Dommartin fut de toutes les affaires. A la prise d'Alexandrie, aux combats de Rahmanié, de Chebreisse, à la bataille des Pyramides, il se distingua par l'habileté de ses manœuvres et une rare intrépidité. Bonaparte, en rendant compte de ces différentes affaires au Directoire exécutif, écrivait : « L'artillerie s'est spécialement distinguée ; je vous demande le grade de général de division pour le général de brigade Dommartin. »

L'expédition de Syrie ayant été résolue, il en partagea les dangers et la gloire ; mais elle fut aussi le terme de ses succès. Il fut atteint d'une balle au siége de Saint-Jean-d'Acre, et mourut de sa blessure, vivement regretté du général en chef et de l'armée.

La reconnaissance nationale a placé son nom parmi ceux des défenseurs de la patrie morts glorieusement en combattant pour la liberté, et elle a adopté, par l'organe du premier Consul, un neveu à qui ce général a laissé pour héritage son exemple et le souvenir de ses vertus.

DUFOUR.

Saint-Seine, commune du département de la Côte-d'Or, a vu naître, le 15 mars 1758, George-Joseph Dufour, de Claude-Bernard Dufour, médecin, et d'une demoiselle de Fischer.

Il eut pour parent ce fameux chef des partisans de Fischer, qui lui a légué son talent et son goût pour la guerre.

Dufour, quitta les études de l'adolescence pour le service des armes, et fut successivement soldat dans les régimens de *Poitou* et *Maréchal de Turenne*.

Lorsque la révolution, appelée avec juste raison *magna virûm parens*, plaçait au premier rang les fils aînés de la liberté, Dufour fut nommé major-général de la garde nationale de Rochefort. On dut à sa vigilance, à son zèle, à son courage, la tranquillité dont jouirent alors Rochefort et Saint-Jean-d'Angely. Par sa fermeté il contint les ouvriers du port et les empêcha

de se livrer à des excès funestes à la chose publique.

A la formation des bataillons de volontaires en 1791, il fut nommé second lieutenant-colonel du premier bataillon de la Charente-Inférieure, qui fut employé dans les armées commandées par Després-Crassier et Lafayette, et reçut l'ordre de marcher au secours de Verdun. Dufour fut un des officiers qui refusèrent de signer la capitulation de cette place, lâchement livrée par le conseil défensif.

Le bataillon qu'il commandait se distingua à la défense de l'important passage de la côte de Bienne; inquiéta les Prussiens dans leur retraite, et se couvrit de gloire à la prise de Wirton, enlevé à la baïonnette le 30 octobre 1772. Dufour ayant été chargé de reconnaître dans les bois de Viviers-l'Agneau, près Sarre-Bernard, un corps d'Autrichiens retranché derrière de fortes redoutes, s'en approcha, entra seul dans les fossés, grimpa sur le parapet, tenant son épée à la bouche, et sauta au milieu

des Autrichiens en criant : *à moi*, *à moi la Charente-Inférieure* ; il chassa les ennemis et leur fit des prisonniers.

Après avoir contribué au succès des opérations qui assurèrent aux Français la conquête de la Belgique, il se trouva à la bataille de Nerwinde, où il fut grièvement blessé d'un biscaïen qui lui traversa le bras près de l'épaule.

Dufour, qui, par modestie avait refusé le grade de général de brigade, sollicita et obtint celui d'adjudant-général à l'armée de la Vendée, où il rendit les plus grands services, fut blessé plusieurs fois, et eut trois chevaux tués sous lui. Il a enfin accepté le grade de général de brigade : le 25 prairial an 3, il a obtenu celui de général de division à l'armée de la Moselle, où le général en chef Moreau (celui qui est mort) le chargea de plusieurs opérations. Dufour s'empara à la baïonnette des hauteurs de Trèves, des redoutes de Pelingen, de la montagne Verte et de Trèves.

Envoyé devant Luxembourg, il força

l'ennemi de lever les différens camps qu'il avait près de cette place, et marcha ensuite sur Coblentz qu'il occupa.

Le premier vendémiaire an 4, après le passage du Rhin, Dufour franchit le Necker, et se porte sur Heidelberg; ses premières troupes furent culbutées : il y eut du désordre. Pour le réparer et assurer la retraite de l'infanterie, il se voua aux plus grands dangers, chargea à la tête de sa cavalerie, traversa plusieurs fois les escadrons ennemis; mais accablé par le nombre, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il eut la tête ouverte de trois coups de sabre, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Déja les hussards de Seckler allaient le dépouiller, quand un capitaine de caribiniers de Hohenlozern, (le comte de Hardeck) arracha le général Dufour d'entre leurs mains, et le fit transporter à Heidelberg, où les soins ne lui manquèrent pas. Il perdit dans cette journée quatre chevaux et ses équipages. L'année suivante, ayant fait prisonnier, dans une affaire, le neveu du capitaine

Hardeck, qui lui avait sauvé la vie, il le renvoya sans échange.

Le général Dufour, prisonnier de guerre, fut échangé en l'an 4, contre le général Provera, et rentra de suite en campagne à l'armée du Rhin, sous le général Moreau. Après la retraite de la Bavière, il fit la défense si honorable du pont d'Huningue, qui, pendant deux mois entiers, occupa des forces considérables que l'ennemi destinait pour l'Italie.

En l'an 5, employé à l'aile droite de l'armée du Rhin, il passa ce fleuve près Strasbourg, et concourut au succès des actions des premier et deux floréal, et au gain de la bataille qui se donna le lendemain. Ces victoires ouvraient à notre armée le cœur de l'Allemagne, où elle allait pénétrer si elle n'eût été arrêtée par l'armistice conclu en Italie par Bonaparte.

Après le 18 brumaire, il fut nommé au commandement de la onzième division militaire (Bordeaux). Cette ville dut à sa vigilance et à ses soins le bonheur et la tran-

quillité. Il commande aujourd'hui la vingt-unième (Poitiers).

Parmi les belles qualités qui distinguent le général Dufour, on se plaît à louer sa bravoure, et la franchise de son caractère ; la nature l'a doué d'un cœur excellent, d'une belle ame : il est affable, humain, généreux, accessible au soldat, dont il est le père. Dufour a de nos aïeux les mœurs simples et pures. Républicain de cœur, par reconnaissance et par goût attaché au gouvernement consulaire, on l'a toujours vu au chemin de l'honneur, toujours digne de la gloire qui l'environne, et des places éminentes qui lui furent confiées.

DUGOMMIER.

Le premier mot d'ordre donné par Bonaparte, lorsque le vœu du peuple l'eut nommé premier Consul, fut *Frédéric II* et *Dugommier* (1). Ainsi le plus grand homme de son siècle rassemblait à la fois sous les yeux de l'armée tous les genres de gloire qui commandent l'admiration. D'un côté, un roi protecteur des arts, guerrier habile, et savant dans l'art de gouverner; de l'autre, un citoyen illustre, se dévouant pour la liberté de son pays, lui sacrifiant une immense fortune, et mourant au champ d'honneur. Quels plus beaux exemples pouvait-il offrir à des soldats français!

Le général Dugommier est du nombre de ces guerriers dont l'éloge n'est déja plus à faire; sa vie honorable et sa mort glo-

(1) Le second mot d'ordre fut l'inverse du premier, c'est-à-dire *Dugommier* et *Frédéric*.



DUGOMMIER.

rieuse l'ont suffisamment illustré aux yeux de ses contemporains. Mais rappeler ici les victoires dont il rendit si souvent témoins les Alpes et les Pyrénées, c'est retracer des époques qui seront toujours chères à tous ceux qui portent un cœur français et qu'anime le sentiment de la gloire nationale.

Jacques Coquille Dugommier, l'un des grands planteurs de la Guadeloupe, jouissait, avant la révolution, de deux millions de bien. Retiré du service depuis plusieurs années avec le brevet de lieutenant-colonel et la décoration qui était alors le prix des actions éclatantes ou de longs travaux, il s'occupait, dans un honorable repos, du soin de faire fleurir son habitation à la Basse-Terre, et d'y répandre le bonheur, lorsque les cris de guerre et de liberté, en l'arrachant aux douceurs de la vie agricole, le rappelèrent dans la carrière militaire.

Son patriotisme et la considération dont il jouissait le firent nommer colonel des gardes nationales de la Martinique. Il se signala par la défense vigoureuse du fort

Saint-Pierre, qu'il soutint à leur tête contre les troupes rebelles du traître Behague. Ce poste devint dans ses mains un rempart inexpugnable. Il sut réunir à la science militaire l'art de concilier les esprits, de maintenir l'union parmi les citoyens au milieu des dissentions civiles, en conservant des défenseurs à la patrie, en évitant de faire couler le sang par des combats qui ne lui auraient donné que d'inutiles victoires.

Eloigné de la Martinique par des intrigues, il fut bientôt forcé d'abandonner aussi la Guadeloupe, et vint en France pour solliciter des secours contre les ennemis de la révolution dans les colonies. Il y arriva en 1792, se présenta chez les ministres, et ne recueillit que des dégoûts de ses pénibles démarches. Vainement il fit entendre le langage du véritable patriotisme ; il eut la douleur de ne rien obtenir, et il se disposait à retourner aux îles, lorsque la guerre interrompit les communications.

Dugommier, forcé de rester en France, sollicita l'honneur de défendre sa patrie sur

le continent; mais il fut long-temps sans pouvoir obtenir du service; enfin, il fut nommé général de brigade en 1793. Ses besoins étaient alors si pressans, qu'il fut obligé de solliciter auprès de la Convention une avance pour pouvoir faire ses équipages. Le refus qu'il éprouva accrut l'anxiété de sa situation sans le décourager; il fit usage de toutes ses ressources, et ne crut pas s'abaisser en puisant dans la bourse de ses amis, plus généreux envers lui que le Gouvernement.

Il partit avec Chevrigny, le plus jeune de ses fils, pour l'armée d'Italie; et c'est en vendant à son arrivée à Nice les restes de sa vaisselle, qu'il subsista et fit subsister toutes les personnes qui lui étaient attachées.

On trouve dans les fastes de l'honneur français plus d'un exemple de ces sortes de sacrifices; l'on y chercherait peut-être en vain celui de la constance et de la sérénité que Dugommier conserva au milieu de sa détresse : on eût dit que la fortune ne le mettait aux prises avec l'adversité que

pour montrer à ses compagnons d'armes combien le héros lui était supérieur.

L'armée d'Italie, affaiblie par les détachemens qui en avaient été distraits pour marcher sur Toulon rebelle, venait d'essuyer un revers. Son aile gauche, postée à Lantosca, avait dû céder à des forces supérieures et s'était repliée sur Utelle, Levinso, etc. L'armée austro-sarde, se fondant sur la faiblesse de la nôtre, sur l'apparition des forces anglaises dans la Méditerranée, et plus encore sur les soulèvemens qui éclataient dans les départemens méridionaux, s'apprête à envahir la Provence.

Dugommier va lutter avec ces circonstances difficiles. Il est chargé, à son début, du commandement de cette aile gauche qu'il faut raffermir et ramener à la victoire. Il se rend à Utelle, reconnaît le pays, visite tous ses postes; il encourage le soldat, il l'inspire, il le ranime.

Cependant le danger croît : un corps d'Austro-Sardes, composé de 8000 hommes d'élite, et commandé par Devins en per-

sonne, descend par la vallée de Blure sur Gillette et Lebroc. Il doit s'emparer de ces deux postes pour s'en faire à la fois des points d'appui et des magasins : de là il passe et repasse le Var à volonté, et il coupe les communications de l'armée française. Sa première opération doit être de brûler ou de détruire le pont que les Français ont jeté sur cette rivière. Utelle sera attaquée par le gros de son armée ; toutes les mesures sont prises pour l'exécution de ce plan ; la force des moyens répond à l'habileté des combinaisons, et le succès paraît infaillible.

Le général en chef Dumerbion, sur le premier bruit de ce mouvement, ne conçoit pas même la possibilité de se soutenir à Utelle. Les représentans du peuple auprès de l'armée ont vu comme lui le péril. Dugommier est autorisé à se retirer sur Nice : s'il rétrograde, sa conduite est approuvée, sa responsabilité à couvert des événemens, mais l'armée française est perdue sans ressource. C'est dans cette extrémité qu'il conçoit et qu'il porte lui-même le coup le plus

hardi et le plus étonnant. Il a appris que l'ennemi s'est rendu maître de la Roque, qu'il a investi Gillette, où est enfermée une poignée de braves. Il confie à l'adjudant-général Despinoy la défense importante d'Utelle, prend avec lui trois cent grenadiers ou chasseurs, et ordonne au citoyen Martin, chef du troisième bataillon de la Haute-Garonne, de marcher du Broc sur Gillette. Ce dernier surprend les ennemis occupés à piller le village de la Roque, les en chasse, et délivre par ce moyen une compagnie de son bataillon qui s'était réfugiée dans les ruines du château et y avait soutenu deux assauts. Dugommier accourt le rejoindre; il fait sept lieues dans une seule nuit. Il attaque à la pointe du jour les Austro-Sardes, déja établis et retranchés sur les hauteurs de Gillette : l'ennemi est par-tout culbuté, renversé; la terreur se répand dans ses rangs; tout fuit, tout se débande : munitions, tentes, artillerie, tout tombe au pouvoir du vainqueur. Chaque soldat français fait quatre à cinq prisonniers; la Provence est garantie d'une invasion presque

certaine, l'armée française est sauvée; et ce sont huit ou neuf cents hommes qui ont opéré ce prodige.

Dugommier semble courir d'exploits en exploits; il rentre à marches forcées à Utelle, et, la nuit même du jour où il y est arrivé, il y est attaqué par le gros de l'armée austro-sarde. A la faveur d'un brouillard épais, elle est parvenue à envelopper et à enlever tous nos avant-postes; à peine une grand-garde a-t-elle le temps de faire une décharge et de se replier sur le village: le seul poste de la Madone, l'un des pics des Alpes maritimes, tient encore, et c'est à sa conservation qu'est attachée celle de douze cents Français. Déja l'ennemi triomphe; il couvre les montagnes de ses feux; il n'attend plus que le jour pour fondre sur Utelle et pour en exterminer ses défenseurs. L'inaltérable sang-froid de Dugommier veille à tout, pourvoit à tout. Par ses ordres, le plus grand silence est gardé; il est défendu d'allumer un seul feu, de tirer un seul coup de fusil; mais toutes ses dispositions sont faites pour recevoir l'ennemi. Il descend des montagnes

dont il est maître et où il a rassemblé ses principales forces ; il doit traverser un défilé couvert par des rochers, et derrière ces Thermopyles sont embusqués six cents hommes, résolus à vaincre ou à mourir avec leur chef. Si l'ennemi tente d'attaquer le village par le vallon, son assiette dominante donne à nos troupes les moyens d'une longue et vigoureuse résistance.

Mais l'objet le plus pressant est de secourir le poste de la Madone. Deux cents chasseurs marchent sous la conduite des capitaines Guillot et Partonneau (1); ils ne tireront point, ils chargeront à la baïonnette tout ce qu'ils trouveront devant eux. Ces deux braves exécutent ponctuellement ce qui leur a été prescrit. L'ennemi qui avait surpris est surpris à son tour ; il s'effraie un moment ; le poste est secouru et renforcé : le jour paraît ; l'armée austro-sarde peut compter les Français. Pleine de confiance en ses forces, elle les attaque de toutes parts ; ceux-ci résistent et passent successivement de la défen-

(1) Tous deux actuellement officiers généraux.

sive à l'offensive. Après un combat de onze heures, ils contraignent dix mille hommes à la retraite.

Deux services aussi importans, rendus en moins de huit jours, avaient fait de Dugommier le héros de l'armée d'Italie. Le comité de Salut public le nomma général en chef, et le chargea expressément de la direction du siége de Toulon.

C'est ici que s'élargit la carrière du grand capitaine, et que la sagesse s'unit avec l'audace pour accompagner tous ses pas. L'incertitude et la confusion régnaient dans l'armée de siége : il y avait assez de forces pour cette opération ; mais ces forces avaient été rassemblées à la hâte, et la plupart des soldats étaient sans armes comme sans expérience. A la première reconnaissance que Dugommier fit de la place, il reconnut l'avantage que donnait aux Anglais la possession du promontoire de la Sène ; il jugea que tant qu'ils seraient maîtres de ce point, qui commande à tout le port, leurs vaisseaux pouvant y entrer et en sortir librement, ils rafraîchiraient la garnison et ravitailleraient

la place à volonté ; que si l'on parvenait à les en chasser, on les obligerait à se jeter dans la grande rade, dont le mouillage n'est rien moins que sûr durant l'équinoxe, et d'où leur communication avec le port serait chaque jour inquiétée ou interrompue par notre feu.

De cet examen réfléchi de la position de l'ennemi, sortit le plan le plus simple à la fois et le plus lumineux. On simula une attaque générale, afin de contenir l'ennemi et d'attirer également son attention sur tous les points ; mais la véritable attaque se fera sur le petit Gibraltar (c'est ainsi que les Anglais avaient nommé eux-mêmes leur redoute sur le promontoire de la Sène), et, cet ouvrage une fois emporté, Toulon est rendu à la République.

Préparer tous les moyens d'exécution dans le plus grand secret ; établir des batteries sur le centre de sa ligne pour donner le change à l'ennemi ; choisir dans l'armée les officiers les plus capables de le seconder ; appeler auprès de lui les vainqueurs d'Utelle et de Gillette ; discipliner ses troupes, les exercer, les aguerrir par de petits combats journa-

liers : c'est ainsi que Dugommier employa près d'un mois.

Sur ces entrefaites, le général Oara, envoyé par le gouvernement anglais pour prendre le commandement en chef de l'armée des coalisés dans Toulon, médite un coup d'éclat. Il sait qu'Olioulles renferme une grande partie des munitions de l'armée française, que les ressources du pays sont épuisées ; que, s'il parvient à détruire et à brûler cet entrepôt, il retarde au moins d'une campagne la reprise de Toulon par les Français. Dans ce dessein, il sort de la place le 12 frimaire avec dix mille hommes d'élite anglais et espagnols ; il marche en personne sur notre centre, s'empare de la redoute de la Convention, et va déboucher dans la plaine d'Olioulles. Un bataillon du régiment de Bourgogne et le troisième bataillon des chasseurs de l'Isère, postés dans des vignes, arrêtent tout-à-coup le vainqueur par leur fermeté inébranlable et par un feu soutenu. Dugommier fait marcher sa droite : il accourt lui-même au lieu du combat ; il rallie son centre dispersé, et le ramène à l'ennemi.

En un moment, l'affaire a changé de face. L'Anglais s'étonne à son tour, il recule : le général Oara, qui a fait une pointe avec ses grenadiers, est enveloppé ; il est blessé. Dugommier vient de l'être de son côté. Les deux généraux en chef sont en présence : le français est prêt à faire l'anglais prisonnier de sa propre main ; il est devancé par deux soldats de son armée. C'est un chasseur du bataillon de l'Isère et un Allobroge qui se disputent l'honneur de recevoir l'épée d'Oara et de la présenter à Dugommier. Les Anglais et les Espagnols, privés de leur chef, sont repoussés de toutes parts ; on les poursuit jusque sous le canon du fort. Leur perte est évaluée à douze cents hommes.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que Dugommier pressentit dans cette occasion Bonaparte, à l'activité et à l'intelligence qu'il déploya. C'étoit l'œil d'un héros qui en devinait un autre.

Si un avantage aussi signalé a été mis en oubli ; s'il ne se trouve pas même inscrit sur le tableau de nos campagnes, c'est à l'envie qui s'attachait dès-lors à toutes les actions de

Dugommier, et qui s'efforçait d'en ternir l'éclat, qu'il faut attribuer cette injustice. Son plus grand crime aux yeux de ces hommes auprès desquels l'exagération ou le renversement de toutes les idées reçues et la fureur même passaient pour du patriotisme, fut d'avoir été généreux envers son ennemi. Il osa traiter Oara vaincu avec tous les égards qui sont dus au malheur : eh ! comment ne l'aurait-il pas fait ? Il avait été lui-même prisonnier du général anglais en défendant contre lui la Guadeloupe, et il avait éprouvé sa générosité. Après trente ans, ces deux hommes sont encore opposés l'un à l'autre, mais la chance a tourné. Dugommier est vainqueur à son tour ; il peut rendre à Oara ce qu'il en a reçu ; il a rempli son devoir comme général d'armée, il le remplit encore comme homme : une pareille conduite n'a pas besoin aujourd'hui d'apologie. Dans le temps, ses ennemis l'accusèrent hautement dans leur absurde méchanceté ; ils calomnièrent jusqu'à ses intentions auprès du gouvernement. Le comité de Salut public l'eût destitué sans doute, s'il avait pu

à cette époque le remplacer ; il se contenta de lui écrire pour lui reprocher ses procédés impolitiques, et il termina sa lettre par cette phrase remarquable : « TA VICTOIRE ET TES BLESSURES SONT PRISES EN COMPENSATION. »

Un général moins dévoué à son pays que ne l'était Dugommier eût dès-lors renoncé à servir des ingrats : il poursuivit sa glorieuse entreprise sans dépit, sans murmure, et cet instant fut le plus beau de sa vie.

Le succès du 12 frimaire avait avancé l'époque de l'attaque du promontoire de la Sène ; il acheva d'en arrêter le plan, le communiqua aux officiers généraux, aux représentans du peuple près l'armée, et l'envoya au comité de Salut public ; il fit plus, il lui en garantit la réussite. Le 28 frimaire fut marqué pour son exécution. Il avait réuni quelques jours auparavant ses officiers de confiance ; il se voyait entouré des mêmes hommes qui avaient vaincu sous ses ordres à Gillette et à Utelle. Il n'hésita plus à frapper les Anglais. Il visita, le matin de ce jour mémorable, toutes les troupes qui devaient avoir part à l'action ; il leur fit envisager la

gloire et les récompenses qui les attendaient, et les enflamma par son éloquence martiale. Il n'y eut pas un officier, pas un soldat auquel il n'adressât quelques mots d'encouragement. A cinq heures du soir, huit mille hommes devaient s'assembler en silence dans la plaine des Lombards; ils devaient de là se former en colonne, se diriger sur le village de la Sène, y faire halte un moment à la faveur de l'obscurité, et se porter ensuite sur la fameuse redoute : la colonne du centre était destinée à l'attaquer de front; celles de droite et de gauche avaient l'ordre de la tourner en longeant les bords de la mer.

Si tous ces mouvemens avaient pu s'effectuer avec précision, pas un seul Anglais n'eût échappé. Malheureusement, soit défaut d'intelligence ou d'exactitude, les troupes manquèrent le premier rendez-vous dans la plaine : la pluie survint, la nuit était des plus sombres, les chemins se gâtèrent et s'embarrassèrent; il était neuf heures, que les dispositions prescrites pour l'attaque n'avaient point encore reçu leur accomplissement.

Il n'appartenait qu'à Dugommier, toujours supérieur aux contrariétés et aux événemens, d'écarter cet obstacle imprévu. Il rassemble lui-même ses troupes; il les forme, et place des officiers sûrs et intelligens à la tête de chaque colonne. On lui crie que l'opération est manquée; on le somme impérieusement de rendre compte de sa conduite : pour toute justification il ébranle ses colonnes et les conduit à la victoire. A onze heures, l'attaque commence. Les Anglais ont épuisé tous les moyens de défense; chevaux de frise, abattis, palissades, fossés, nombreuse artillerie : au feu meurtrier de la redoute se joint celui de leurs chaloupes canonnières et de leurs vaisseaux. Avant de pouvoir seulement les atteindre, il faut arracher les branches, les troncs d'arbre qui embarrassent toutes les avenues; il faut braver une mort certaine. 700 braves succombent en trois heures; le seul bataillon de chasseurs des Vosges perd cent hommes : de cinq officiers qui composent l'état-major du général en chef, un est tué et trois sont blessés dangereusement. Tous ces périls,

tous ces obstacles sont pourtant vaincus; les Français sont parvenus jusqu'au fossé de ce redoutable ouvrage : les uns y pénètrent par les embrasures des canons, les autres escaladent les fossés; les Anglais plient; ils n'ont plus qu'à choisir entre la mort ou la retraite : ils prennent ce dernier parti. Les colonnes qui devaient leur couper le chemin de la mer se sont égarées. A la faveur des forts Balaguier et Léguillette, ils parviennent à se rembarquer, après avoir laissé entre nos mains leur artillerie, leurs munitions et 700 prisonniers.

Cette victoire importante répandit la terreur parmi les assiégés : ils évacuèrent dans la nuit les forts Pharon, de Lamalgue, du Malbosquet, du Pomet, les redoutes Rouge et Blanche, et ne songèrent plus qu'à mettre leur flotte à l'abri des obus et de l'artillerie des Français. En peu de tems l'armée républicaine s'empara de la Croix-des-Signaux, du fort d'Attigue et du cap Brun. Enfin, la ville fut bombardée pendant douze heures; et déja les échelles étaient disposées pour tenter l'assaut, lorsque les Anglais prirent

la résolution de l'évacuer. Leur retraite se fit sans bruit, et ils eurent l'adresse de couvrir leur fuite sans qu'on pût les poursuivre ; ils étaient protégés par les remparts de la ville, dont les portes, fermées avec le plus grand soin, empêchèrent que les Français en eussent le moindre avis. Le feu qui parut à l'entrée du port fut le seul indice de leur départ, et ce ne fut qu'après minuit que l'on put s'assurer que la ville était évacuée. Le général Dugommier fit aussitôt avancer les troupes, et l'on pénétra dans Toulon.

Cette ville présentait le spectacle le plus affreux. Les Anglais avaient mis le feu à l'escadre française ; l'arsenal et le superbe bâtiment de la corderie étaient embrasés ; les maisons et les rues étaient désertes, et l'on n'apercevait à la lueur de l'incendie que des forçats, qui, dans cet épouvantable désordre, étaient parvenus à briser leurs chaînes. Deux explosions qui eurent lieu au moment où les Français entraient dans Toulon, firent d'abord craindre quelque embûche. Enfin les principaux postes furent

occupés et tandis qu'on signalait au loin l'escadre anglaise emmenant avec elle une partie des habitans, les batteries coulèrent à fond deux chaloupes remplies de fuyards, au moment même où ils quittaient la rade pour rejoindre l'escadre. Plusieurs bâtimens étaient remplis de femmes et d'enfans ; et les cris de désespoir de ces malheureux, abandonnés par les Anglais, le bruit de l'artillerie qui les foudroyait, cette clarté que l'incendie répandait au loin, offraient le spectacle le plus horrible qu'il soit possible d'imaginer.

A la nouvelle de cette fameuse victoire, ce ne fut qu'un cri du Var à Brest, des Pyrénées aux bords du Rhin : *Toulon est pris ; les Anglais sont en fuite !!*.. Dugommier n'ayant plus d'ennemis à combattre, se disposait à venir prendre, au milieu des représentans du peuple, la place à laquelle il avait été appelé précédemment par les habitans de Saint-Pierre de la Martinique, lorsque le comité de Salut public arrêta qu'il irait commander l'armée des Pyrénées orien-

tales. C'était arrêter qu'il irait réparer des fautes et des revers.

Les Espagnols venaient de s'emparer de Collioure et de Port-Vendre. Toute cette partie du Roussillon qu'arrose le Tech était envahie par eux; et déja, malgré le souvenir du glorieux combat de Pérerstorf, Perpignan se livrait à la crainte. L'armée des Pyrénées orientales, abattue et désorganisée, se réveille à la voix de Dugommier et des vainqueurs de Toulon. Deux mois sont employés à y rétablir l'ordre et la discipline. Le nouveau général inspire la confiance à tous ses soldats : pour la justifier, il n'éprouvera leur courage qu'avec la certitude du succès. L'armée française a quitté ses cantonnemens aux approches du printemps ; elle est campée tout entière en face de l'ennemi, et son attitude respire déja l'audace. Les Espagnols sont devenus circonspects ; ils ajoutent à l'avantage de leurs positions toutes les ressources de l'art; le gros de leur armée occupe la plaine du Boulon, et est enfermée dans des lignes fortifiées et

hérissées d'artillerie; leur gauche s'étend depuis Céret jusqu'à Oms; leur droite s'appuie sur Collioure et Port-Vendre. Dans cette position, ils sont entièrement maîtres des Pyrénées : et il s'agit de les chasser de la plaine et de la montagne, si l'on veut reconquérir notre territoire, faire le siége de ces dernières places et celui du fort de Bellegarde, l'une des clefs des Pyrénées.

Le comité de Salut public a arrêté que la première entreprise de cette campagne se ferait sur Collioure, afin de rétablir la circulation, par la mer, des approvisionnemens et des effets destinés pour l'armée. Mais quelque pressant que soit ce motif, passer le Tech et marcher sur Collioure, lorsque l'ennemi est maître de la plaine, c'est non seulement lui prêter le flanc, mais c'est encore s'exposer à manquer son opération, par la facilité avec laquelle il peut se répandre dans nos communications et les intercepter.

Dugommier prend sur lui de réformer un plan dont les vices lui sont démontrés; il croit que la pensée du champ de bataille

l'emporte en cette occurrence sur celle du cabinet. Il attaquera les Espagnols dans la plaine ; il percera et tournera leur centre : s'ils ont négligé d'occuper la chaîne des Alberts qu'ils ont derrière eux, il se sera emparé des Pyrénées avant même qu'ils puissent les regagner. La science des marches, cette science conservatrice des hommes, qui a fait la gloire des Turenne, des Montécuculli, des Saxe, semble avoir été épuisée par lui dans cette occasion.

Dugommier commence par donner le change à l'ennemi en ébranlant sa droite et en y attirant une partie des forces espagnoles. Ce mouvement occasionne le combat d'Oms, où la gauche des Espagnols est défaite le 8 floréal.

Le 11, la division commandée par le général Pérignon, passe le Tech entre Saint-Jean-de-Pagès et Bagnouls-les-Aspres ; la cavalerie se répand dans la plaine sous Villelongue. Une partie de la division de gauche a levé ses camps et s'est portée sur Bagnouls, d'où elle menace également les Espagnols postés sur les deux rives du

Tech. La brigade du général Martin a dû dépasser le centre de l'armée par une marche brusque et rapide qui doit s'exécuter à la faveur de la nuit, et s'emparer des Alberts.

Ce mouvement a éprouvé quelque retard et n'en est pas moins suivi d'un entier succès. Pérignon attaque et enlève, après huit heures de combat, le village retranché de Montesquieu, qui couvre la droite du camp espagnol. Martin, qui doit s'étendre sur les derrières de ce camp, fait voir dans la même nuit ses feux allumés sur le sommet des Alberts, d'où il va descendre sur l'écluse et sur la grande route de Bellegarde.

Le 12 au matin, après quelques canonnades, les Français marchent sur les deux rives du Tech, et attaquent le camp de Boulon. Après une résistance de deux à trois heures, les Espagnols se voyant tournés par leur droite abandonnent leurs retranchemens, leur artillerie, leurs bagages, leurs magasins; ils se jettent en désordre à travers les montagnes : poursuivis vivement par les Français, leur retraite n'est bientôt plus qu'une fuite; les routes sont encom-

brées de chariots, de canons, d'attirails de siége et de campagne. La cavalerie n'évite de tomber au pouvoir du vainqueur qu'en mettant pied à terre et en se jetant dans les Pyrénées à la suite de l'infanterie. Céret, le fort des Bains, Arles, Pratz de Mallo, Saint-Laurent de la Cerda, tout est évacué. Les Français rentrent à la fois en possession des Pyrénées et de la plaine du Roussillon. La droite des Espagnols est déja isolée et réduite à elle-même, qu'elle ignore encore les revers du centre et de la gauche; et cette victoire insigne n'a pas coûté cent hommes à l'armée française.

Dugommier poursuit son opération; il ordonne à la brigade Chabert de s'emparer du col de Bagnouls, afin d'empêcher l'ennemi de secourir Collioure. Le 15 il passe le Tech avec une de ses divisions, entre Elne et Ortafa; il chasse les Espagnols d'Argelès, et s'établit sur les hauteurs de Saint-Elne. La position de ce fort, qui commande Collioure et Port-Vendre, rendait son occupation absolument nécessaire avant de songer à la conquête de ces deux dernières

places. Pour y parvenir, il fallait de la grosse artillerie ; mais il n'existait pour le transport des bouches à feu d'autre route à travers les Pyrénées, qu'un sentier qu'un homme à pied pouvait suivre difficilement. Ouvrir en peu de jours un chemin de deux lieues et demie, traîner à bras des pièces de 24 et des mortiers de 12 pouces, transporter les bombes et les boulets : tels furent les prodiges qu'enfanta la gloire nationale et dont les soldats se faisaient un jeu. Les pièces marchaient aux cris de *vive la république !* et le jour et la nuit étaient également employés à ces glorieux et pénibles travaux.

C'est ainsi que l'on parvint en peu de temps à vaincre la nature et à triompher de tous les obstacles qui rendaient les Espagnols inexpugnables. A peine les premières batteries furent-elles dressées, qu'on commença à battre le fort : en vain l'ennemi réussit à démonter plusieurs pièces ; elles furent toujours remplacées par les mêmes moyens.

Tandis qu'une partie de la gauche de l'armée s'occupait ainsi à réduire le fort Saint-Elme, le reste des troupes bivouaquait

sur les plus hautes montagnes, gardait tous les points par où l'ennemi aurait pu s'évader, et supportait avec une constance admirable les inclémences d'un temps froid et pluvieux.

Dugommier eût sans doute, en précipitant les attaques et en prodiguant la vie du soldat, hâté de quelques jours la reddition de Port-Vendre et de Collioure ; mais avare du sang des défenseurs de la patrie, et certain que l'ennemi ne pouvait lui échapper, il préféra un triomphe d'autant plus glorieux qu'il devait coûter moins cher à la république.

Les assiégés, forte de 8,000 hommes, tentèrent cependant de se dégager. La nuit du 27, deux colonnes, l'une sortie de Collioure et l'autre de Port-Vendre, attaquent sur son front et sur ses flancs la brigade française postée au Puyg-de-las-Daines, commandée par Dugommier en personne. Le tumulte et la surprise qui accompagnent ordinairement les attaques de nuit favorisent d'abord l'ennemi. Il pénètre dans la tranchée devant Saint-Elne. Dugommier est un moment enveloppé, il est blessé ; et

sans l'intrépidité et le dévouement des grenadiers du vingt-huitième régiment qui se font tuer la plupart à ses côtés, il aurait été fait prisonnier : mais les Français se rallient autour de leur chef ; ils attaquent à leur tour les Espagnols, ils les repoussent, ils les poursuivent la baïonnette dans les reins jusque sous le canon de la place.

Dans la journée du 4 prairial, le général espagnol qui commandait dans Port-Vendre envoya un parlementaire pour demander à capituler ; les conditions offertes par Dugommier ne furent point acceptées, et les hostilités continuèrent. Le bombardement eut lieu avec plus de succès encore ; et dans la nuit du 6 au 7, le fort Saint-Elme fut évacué. Port-Vendre, Collioure, tombèrent au pouvoir des Français ; les Espagnols abandonnèrent tout le territoire de la république, et il ne resta bientôt plus que Bellegarde à reprendre.

La capitulation accordée aux Espagnols portait que les garnisons des forts seraient prisonnières de guerre et déposeraient leurs armes. Bagnouls-sur-mer fut le lieu qui

devait offrir le spectacle imposant de 7,000 ennemis faisant le serment de ne plus servir contre les Français. Mais le général en chef, M. le comte de la Union, ayant refusé de signer la capitulation du général Navarro, l'armée française se disposa à remporter de nouvelles victoires.

Pérignon avait poussé les Espagnols devant lui. Le 19 prairial il les défit devant la Jonquière, s'empara de leur camp, et dès ce moment l'investissement de Bellegarde eut lieu. Deux mois se passèrent d'un blocus opiniâtre, pendant lequel l'ennemi ne s'occupa qu'à recomposer son armée, en attirant à lui toutes les forces de l'intérieur.

Le premier choc devait être terrible. Le 26 thermidor, à deux heures du matin, les Espagnols se présentèrent devant les principaux postes de l'armée française. Sa droite et sa gauche furent attaquées en même temps; mais ce fut sur-tout à Saint-Laurent de la Mouga, dont l'approche leur aurait permis de ravitailler Bellegarde, qu'ils s'attachèrent particulièrement. Environ 12,000 des leurs tombèrent à la faveur de la nuit sur le camp

de Terrade ; la surprise et la confusion rendirent ce premier moment fatal aux Français. L'ennemi occupa plusieurs postes et s'empara des batteries avancées qu'il dirigea contre nos troupes ; mais les approches du jour changèrent la face du combat, l'un des plus longs et des plus terribles qui se fussent livrés jusque-là.

Le 26 thermidor, à midi, le succès était encore incertain ; on se battait corps à corps ; la baïonnette, le sabre, les quartiers de roche lancés du haut des montagnes, faisaient de ce combat une horrible mêlée, lorsque Augereau ordonna un mouvement décisif. Le brave général Mirabel qui marchait sous ses ordres, reçut celui de forcer à la baïonnette la ligne de l'Espagnol sur les hauteurs de la Fonderie, de l'enfoncer, et de tourner les troupes qui attaquaient la brigade de Lemoine. Mirabel voit un péril évident ; mais la voix du courage l'appelle : il part, renverse tout ce qui veut lui résister, et tombe mortellement blessé à la tête de ses frères d'armes. Sa mort ne fait qu'augmenter l'ardeur des soldats, que l'ombre de

ce général commandait encore, et les Espagnols sont contraints de céder à leurs généreux efforts. 2,500 ennemis restent sur le champ de bataille, et le reste se dérobe, par la retraite, au cri terrible de *guerre à mort* parti de tous les rangs.

Le succès de cette journée détermina la prise de Bellegarde. Après un blocus opiniâtre, la garnison se rendit à discrétion, en attendant son sort de la générosité française.

La victoire continua à se déclarer en faveur de Dugommier. La déroute des Espagnols au Mont-Roc, l'enlèvement de la redoute et du camp de Costouge, la prise de Castella, qui signalèrent les mois de vendémiaire et brumaire de l'an 3, semblaient être le prélude de succès plus glorieux encore pour Dugommier; mais ses destinées allaient s'accomplir, et celui qui avait vécu comme Turenne devait mourir comme lui.

Le 27 brumaire, Dugommier engage une action générale dont le résultat devait être la conquête de la Catalogne. La colonne de

droite commandée par Augereau extermina toute la gauche de l'ennemi ; l'artillerie, le camp, les bagages des Portugais, tombèrent en son pouvoir, et 1,200 d'entre eux furent faits prisonniers.

Les efforts de la gauche des Français sur la droite de l'ennemi ne furent pas moins vigoureux ; mais il ne fut pas possible de pénétrer de ce côté.

Cependant le centre de l'armée, commandé par Pérignon, avait gardé son attitude victorieuse, et pouvait compléter le succès de cette journée. Dugommier, posté sur la montagne Noire, d'où il dirige les opérations de l'armée, ordonne un mouvement général, et s'apprête à se porter en personne à sa gauche, afin d'y rétablir les affaires. Les ennemis faisaient pleuvoir les obus sur cette montagne : l'un d'eux tombe sur la tête du général ; il rend le dernier soupir dans les bras de la victoire qu'il lègue à Pérignon, son digne successeur.

Ainsi périt Dugommier, que ses victoires avaient fait nommer à juste titre *le libérateur du midi*. Toute la France donna de justes

regrets à sa mémoire. La Convention décréta, sur la proposition du général Despinoy, son ami et son compagnon d'armes le plus assidu, que son nom serait inscrit sur la colonne élevée au Panthéon en l'honneur des guerriers morts dans les combats. Le département des Pyrénées orientales, qu'il avait si vaillamment défendu, adopta, en l'an 8, ses mânes protecteurs; il fit transférer ses restes de Bellegarde à Perpignan, où ils attendent un tombeau de la reconnaissance nationale.

Dugommier, en mourant, laissa une fille et deux fils; tous deux lui servaient d'aides-de-camp à l'armée des Pyrénées orientales; un troisième, qu'il avait dépêché à la Guadeloupe pour porter des secours à son épouse, périt dans la traversée, et l'on n'en eut jamais de nouvelles.

La Convention nationale vota des secours aux enfans de Dugommier; mais ces secours étaient trop modiques pour suffire à leurs besoins. Mademoiselle Dugommier trouva parmi les nombreux amis de son père un cœur sensible à la perte qu'elle venait de

faire. Un négociant de Marseille, nommé Garnier, à qui le général avait rendu des services sous le régime de la terreur, s'empressa de lui offrir un asile, quoiqu'il eût perdu toute sa fortune par les malheurs de la révolution, et qu'il fût chargé d'une nombreuse famille (1).

Lorsque Bonaparte eut été proclamé consul, il prouva, par l'accueil qu'il fit à mademoiselle Dugommier, combien lui était chère la mémoire de son père ; il facilita son retour à la Guadeloupe auprès de sa mère, et donna des instructions spéciales au capitaine général Leclerc pour la faire rentrer dans tous ses biens, et acquitter envers cette famille une partie de la reconnaissance nationale.

(1) Nous citons avec d'autant plus d'empressement cet acte de bienfaisance que son auteur n'y a mis aucune ostentation.

DUGUA.

Nous avons déja vu dans plusieurs de nos guerriers cette bravoure et ce mépris des dangers qui accompagnent presque toujours la bouillante ardeur de la jeunesse ; nous allons voir dans le général Dugua un courage intrépide, une activité infatigable, unis à la maturité de l'âge. L'histoire attribuera sans doute ce phénomène à une seule cause, à l'amour exalté de la patrie et de la gloire.

Le général Dugua était en l'an 2 chef de l'état-major du général Dugommier qui prit Toulon : il suivit ce général à l'armée des Pyrénées orientales, où il ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Dans le combat qui enleva Dugommier à la République, Dugua commandait la cavalerie de l'armée ; mais la position des troupes ne lui permit pas de prendre une part active au combat et de satisfaire l'impatience qu'il avait de se mesurer avec l'ennemi.

Il se trouva à l'affaire du 26 prairial an 3, où douze mille hommes combattirent pendant dix heures contre vingt-huit mille Espagnols. Dans ce combat, le chef de brigade Bougon, qui commandait la cavalerie sous ses ordres, reçut une contusion au genou ; Dugua prit sa place et rétablit l'ordre parmi les troupes.

En l'an 4, il passa à l'armée de l'Ouest sous les ordres du général Hoche, qui se plut souvent à rendre justice à ses talens. Employé ensuite à l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, il fit toute la campagne d'Allemagne, et rendit, à la tête de la cavalerie de l'armée, de grands services aux combats de Rivoli, de la Corona, de Saint-Antoine, et sur-tout au passage du Tagliamento.

Le 26 nivose, l'armée se disposa à passer ce fleuve ; toute la ligne s'était mise en mouvement, chaque demi-brigade par échelons, des escadrons de cavalerie en arrière des intervalles. La cavalerie ennemie chargea plusieurs fois l'infanterie française ; mais elle

ne put l'empêcher d'exécuter le passage. Les premiers efforts de l'ennemi n'ayant pas eu de succès, il chercha à déborder la droite des Français avec sa cavalerie, et la gauche avec son infanterie; mais il fut culbuté par les généraux Dugua et Kellermann, que Bonaparte avait envoyés à la tête de la cavalerie de réserve.

Après le passage de l'Isonzo et la prise de Goritz, il fut chargé d'occuper la ville de Trieste. Il maintint un tel ordre parmi les troupes, que les habitans n'eurent jamais à former de plaintes, et s'aperçurent à peine qu'ils étaient conquis.

Dans les différentes opérations qui eurent lieu et qui conduisirent l'armée française aux portes de Vienne, après l'avoir rendue maîtresse de la Carniole, de la Carinthie, de la Styrie, et de toute l'Autriche antérieure, le général Dugua donna de fréquentes preuves des talens militaires et administratifs qui le distinguaient. La paix de Campo-Formio ayant été signée, il rentra en France, fut chargé du commandement

de la quatorzième division militaire, et ne tarda pas à se concilier l'estime et l'affection de ses concitoyens.

Il attendait avec impatience l'occasion de courir à de nouveaux dangers, lorsque l'expédition d'Égypte la lui offrit. Il s'embarqua, et partit avec l'armée d'Orient. De nombreuses circonstances se présentèrent à son activité et à son courage; par-tout il rendit des services importans. Il commandait la division Kléber pendant que ce général était convalescent d'une blessure qu'il avait reçue à l'assaut d'Alexandrie, lorsqu'il eut, le 17 messidor de l'an 7, l'ordre de se porter sur Rosette, de s'emparer de cette place, d'y laisser garnison, et de remonter la rive gauche du Nil pour se rendre à la hauteur de Demenhure. Il remplit sa mission avec son zèle accoutumé, et brava, comme les plus jeunes soldats de l'armée, la chaleur brûlante du climat, les fatigues de marches forcées au milieu des déserts, et les privations de toute espèce.

Il se trouva au combat de Chebreisse le 25 messidor an 6, et à la bataille des Pyra-

mides. Il commandait à cette dernière bataille la division de réserve qui tourna le camp retranché des Turcs, et décida la déroute des mamelucks. Pendant l'expédition de Syrie, le commandement de la province du Caire lui fut confié, et dans plusieurs circonstances il sut faire respecter le nom français par son esprit conciliant et ferme. Des mouvemens de révolte se manifestèrent dans les provinces de Benisouef, de Charkieh et de Bahireh; les Anglais se montrèrent à Suez; des mamelucks, chassés de la Haute-Egypte, et descendus dans les provinces de la Basse, cherchèrent à soulever par-tout le peuple contre les Français: ces insurrections partielles étaient une des ramifications du plan d'attaque générale qui devait être exécuté en Egypte en même temps que Djezzar serait venu de Syrie, et que les flottes turques et anglaises se seraient présentées devant Damiette. Ce plan pouvait devenir extrêmement fatal aux Français; mais le zèle et l'activité du général Dugua et des généraux commandant en Egypte

prévinrent ces funestes résultats : la ville du Caire jouit constamment de la plus grande tranquillité.

Pendant que les Français cueillaient en Syrie de sanglans et pénibles lauriers, le commandant de l'escadre anglaise eut la bassesse de proposer au général Dugua de profiter du moment où une partie de l'armée était au-delà du désert pour s'embarquer et revenir en France. Cette proposition aussi lâche qu'insultante fut reçue avec tout le mépris qu'elle méritait, et elle fournira à ceux qui écriront l'histoire, une nouvelle preuve que les Anglais ne surent obtenir des succès, dans le cours de cette guerre, que par la perfidie ou la corruption.

Lorsque le général en chef fut informé que l'ennemi avait fait un abus aussi condamnable du caractère sacré de parlementaire, il ordonna que tout individu porteur de lettres ou imprimés de la nature des propositions faites au général Dugua, serait arrêté et renvoyé pour toute réponse les cheveux rasés.

A son retour de Syrie, Bonaparte témoi-

gna publiquement au général Dugua sa satisfaction pour la tranquillité qu'il avait su maintenir en Egypte pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre.

A la réputation de militaire habile, le général Dugua joignait encore celle d'un homme instruit et d'un ami des sciences et des lettres : l'Institut d'Egypte le comptait au nombre de ses membres ; et les momens qu'il pouvait dérober à ses occupations militaires, il les employait à visiter ces monumens antiques qui avaient survécu à tant de siècles, et n'étaient plus alors que l'image de la gloire et de la chute des empires. Il fut du nombre des savans qui retrouvèrent les ruines de Memphis, cette ancienne capitale de l'Egypte, et la reconnurent aux débris d'un colosse qu'Hérodote dit avoir été élevé par Sésostris devant une des entrées du temple de Vulcain.

Tout ce qui tendait au progrès des arts occupait sa sollicitude. Ce fut lui qui, le 6 fructidor an 7, fit l'ouverture du canal de Menouf. Il s'agissait de parer aux inconvéniens qui résultaient pour les provinces du Delta

et de Bahireh de la diminution des arrosemens, et de déterminer les avantages qu'avaient retirés de l'augmentation des eaux les provinces de Charkieh, de Damiette, Manssourah et Kelioubech. L'ouverture du canal se fit avec cérémonie : à l'heure indiquée, le général Dugua s'y rendit à la tête de l'état-major de la place du Caire, et de toutes les autorités françaises et musulmanes.

Le général Dugua continua de rendre des services importans à l'armée d'Orient, jusqu'au 16 ventose de l'an 8 qu'il partit d'Alexandrie pour se rendre en France. Il montait le bâtiment *la Vengeance*, péniche génoise, sur laquelle on avait embarqué beaucoup de blessés. Il éprouva dans ce voyage toutes sortes de contrariétés. A la hauteur de l'île de Candie, il fut retenu vingt-deux jours entre cette île et la Sicile ; et lorsqu'il espérait passer celle de Maretino, un vent violent força le bâtiment de rester deux jours à la cape. Cependant les provisions s'épuisaient, l'eau manquait, la majeure partie du biscuit était pourrie ; il y

avait beaucoup de malades à bord avec des symptômes plus ou moins inquiétans, et l'on fut obligé de se retirer sur Malte pour demander à la croisière anglaise des secours dont on avait un grand besoin. Le général Dugua devait croire qu'il les obtiendrait sans difficulté, d'autant plus qu'il était porteur de passeports de Sidney Smith et du grand visir, délivrés en vertu de la convention d'El-Arisch.

On arrive à Malte, et le capitaine vire de bord pour arriver près du vaisseau l'*Alexandre* qui tenait la droite du blocus. Lorsque celui-ci aperçut le bâtiment, il tira un coup de canon et mit un canot à la mer avec un lieutenant pour l'amener comme prisonnier de guerre. Le commodore Trowbridge ne voulut entendre à aucune des raisons qui lui furent alléguées que ce bâtiment faisait voile pour France en vertu d'une convention signée entre les deux armées en Egypte : il ordonna qu'il fût conduit dans le port Mazzo-Sciroco, et que ses vergues et son gouvernail lui fussent enlevés.

Dugua fut obligé de faire quarantaine sur-

le bâtiment ; enfin il allait être envoyé à Mahon ou en Angleterre, lorsque l'amiral Nelson ordonna qu'on le laissât partir pour la France. Il aborda le 25 prairial au soir au golfe Juan.

De retour dans sa patrie, il fut nommé préfet du département du Calvados. Le premier Consul, en l'élevant à ces fonctions, rendit justice à ses connaissances administratives, comme il l'avait rendue précédemment à ses talens militaires. Son arrivée à Caen fut une fête pour les habitans, dont il avait emporté les justes regrets lorsqu'il y commandait en qualité de général de division. On se rappelait que quelques années auparavant il avait rétabli l'ordre et la paix dans ce département, livré alors au trouble, et dévoré par la guerre civile : ce souvenir était encore gravé dans tous les cœurs, et Dugua jouissait déja de toute la confiance d'un département où il s'était fait connaître et aimer, et qui lui avait donné en l'an 6 ses suffrages pour le représenter au Corps législatif ; enfin on le voyait revenir avec

autant de plaisir que son éloignement avait causé de regrets.

Dugua, pendant son administration, s'efforça de faire fleurir l'agriculture et le commerce par des encouragemens donnés à propos. Coopérateur d'une des plus grandes entreprises pour la restauration des sciences et du commerce que notre âge ait vu former et exécuter en quelques mois, il aimait tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est utile aux hommes. Les travaux paisibles de l'administration semblaient convenir à son âge avancé: cependant, toujours actif, toujours avide de fatigues et de dangers, il ne put voir préparer l'expédition de Saint-Domingue sans desirer d'en faire partie. Il accompagna le général en chef Leclerc en qualité de chef de l'état-major.

Il contribua à tous les succès, jusqu'au 20 germinal an 10, qu'il fut blessé de deux balles à l'attaque de la crête du fort à Pierrot, au moment où il se portait pour en achever le blocus. Affaibli par de longues fatigues,

il ne survécut pas à ses blessures, et mourut dix jours avant le général en chef, emportant avec lui l'estime générale et les regrets de toute l'armée.

Le général Dugua, le plus vieux des généraux de l'armée de Saint-Domingue, était cher aux soldats et aux officiers de tous les grades et de tous les âges. Sa destinée fut remplie, puisque jusqu'à son dernier jour tous ses momens avaient été consacrés à la gloire et à sa patrie.

DUHESME.

Guillaume-Philibert Duhesme naquit en 1766 au Bourgneuf, à deux lieues de Châlons-sur-Saone. Son père exerçait l'utile profession de notaire, et ne négligea rien pour donner à son fils cette éducation qui fait l'homme et le citoyen. Le jeune Duhesme fit ses premières études au collége de Châlons-sur-Saone où il remporta souvent des prix ; une année de logique à Autun ; un cours de géométrie à Dijon ; et après avoir travaillé chez différens praticiens ou féodistes, il revint à la maison paternelle soulager son père dans l'exercice de sa place : il avait alors vingt-cinq ans.

Nourri de la lecture de Plutarque et de l'histoire romaine, passionné pour cette philosophie pratique qui fixe irrévocablement les droits et les devoirs de l'homme, aimant la patrie avec ivresse ; au moment où la révolution française laissait entrevoir l'aurore du bonheur et le règne de la liberté,

l'ame de Duhesme fut électrisée comme celle de tous les Français. La carrière était ouverte à l'émulation, au talent. Le jeune praticien manifesta le goût qu'il avait toujours eu pour les armes, mais que l'injuste exclusion à l'égard du Tiers pour tous les grades supérieurs lui avait fait tenir renfermé.

Par un mouvement spontané toutes les villes s'étaient armées. Duhesme arma la campagne; et sans autre titre militaire que la confiance, il fut nommé commandant de son canton. Il justifia cette confiance en régularisant le service de la garde nationale; et s'il sut enflammer la jeunesse du canton, il sut aussi la retenir dans de justes bornes, et utiliser son zèle en préservant son pays et les propriétés même seigneuriales des excès de l'aveuglement.

En 1791, la guerre est déclarée à l'Autriche. Duhesme donne l'exemple; il s'enrôle comme soldat, et bientôt il est nommé par ses camarades capitaine d'une compagnie du deuxième bataillon de Saone et Loire. Déja depuis deux ans toutes ses études s'é-

taient tournées vers l'art militaire ; il joint la théorie à la pratique, forme sa compagnie, et obtient la confiance et l'amitié des officiers de l'état-major.

Cependant une inquiétude secrète le portait à de plus grandes choses. La formation des compagnies franches lui ouvrit la carrière des avant-postes, à laquelle il se sentait appelé. Il en obtint une sans peine du général Lafayette qui commandait alors l'armée du centre dont le bataillon de Saone et Loire faisait partie. Pour la former, il se rendit dans son département, où il espérait que son crédit lui procurerait des soldats.

Le 10 août, le général Lafayette est proscrit ; les commissions se ressentent de cette défaveur. Duhesme éprouve des obstacles dans ses projets, mais il les surmonte ; il forme sa compagnie de ses propres deniers, et ne quitte le département, pour rejoindre l'armée de Dumourier, qu'avec deux cents hommes qu'il a enrôlés, armés, instruits, équipés. Arrivé à Valenciennes, il reçoit l'ordre du général en chef de réunir à sa compagnie franche plusieurs autres qui re-

joignaient l'armée, et d'en former un bataillon, dont il eut le commandement avec le titre de lieutenant-colonel du quatrième bataillon franc.

Il avait alors une tâche difficile à remplir; il fallait créer un ensemble de plusieurs parties opposées, ramener sous la verge de la discipline des hommes de différentes humeurs, jusqu'alors indociles au frein de la subordination; organiser un mode d'instruction, une comptabilité; il fallait soumettre, instruire, habiller, équiper et recruter, choisir et former des officiers. Le nouveau commandant suivit sa première méthode; il étudiait la nuit ce qu'il démontrait le jour, commandait par l'exemple: actif et présent à tout, dirigeant tout, il acquérait le droit d'être sévère, d'exiger des autres ce qu'il faisait lui-même; et en moins de deux mois il mit sur pied un bataillon de neuf cents hommes, capable d'entrer en campagne.

Le bataillon commandé par Duhesme arrive à Ruremonde sur la Meuse, et joint le corps commandé par Lamarlière. Ce général eut quelque peine à accorder sa confiance à

un soldat de la révolution et sans service antérieur. Mais différentes affaires qui eurent lieu près de Ruremonde avant son évacuation, et le dévouement avec lequel Duhesme se proposait pour toutes les entreprises difficiles, fixèrent l'attention du général Lamarlière, qui lui laissa les derniers coups de fusil à faire. Il défendit la place jusqu'à ce que tous les corps français ayant passé la Meuse, il pût la passer lui-même sans précipitation et sans engorgement. Dès-lors il fut chargé de faire l'arrière-garde de la colonne, et de garder le poste d'Hérestalt pour entretenir la communication avec les troupes qui étaient en Hollande.

Duhesme fit alors ses premières courses de partisan, et commença, pour ainsi dire, sa première expérience des avant-postes par plusieurs escarmouches peu décisives, mais très-instructives pour un jeune officier.

La fameuse bataille de Nervinde ayant décidé la retraite de l'armée française, le commandant Duhesme fut chargé de brûler un pont sur la Loo, vis-à-vis l'abbaye de Tongerloo. Par son courage, sa prudence

et son zèle, il remplit sa mission sans perte devant les avant-postes d'une colonne ennemie qui avait traversé la Campine.

Il passa l'Escaut à Anvers, et fut témoin d'un spectacle douloureux pour un Français : il vit nos soldats, découragés, indisciplinés, battre en retraite, oublier les lauriers qu'ils avaient cueillis, la gloire qui les environnait encore, et se livrer à des excès. Les lois étaient alors muettes et le code militaire inexécutable. Un instant quelques soldats du bataillon commandé par Duhesme se montrèrent indisciplinés : il dut les traiter avec sévérité, et chassa quelques pillards du corps, après les avoir fait raser et dégrader. Cette punition faillit exciter les troupes à la révolte. Duhesme opposa son courage à leurs mutineries : « Soldats, leur disait-il, je serai inflexible ; mon devoir est de braver la mort dans toutes les occasions où elle sera glorieuse pour moi : et vous, officiers, l'honneur vous crie de suivre mon exemple ; présentez la pointe de vos épées et percez le premier qui sortira de son rang». La fermeté de Duhesme produisit un heu-

reux effet, et le bataillon rentra en France dans le meilleur ordre possible.

Les événemens du 31 mai ont décimé la Convention, produit la guerre civile. Dumourier a imité la conduite des traîtres ; et la république hideuse de Marat, qui effrayait les amans de la liberté de 89, paraît vouloir s'établir. On ne laissait alors à nos guerriers que le soin de faire respecter l'honneur français exilé dans les camps ; on ne daignait les consulter que pour la forme.

Nos soldats ont touché la terre natale ; ils ont recouvré une nouvelle force, et l'armée du Nord reprend l'offensive. Déja le quatrième bataillon franc a enlevé le poste de Rousbruge. Duhesme, qui commande l'expédition, s'est emparé des magasins ennemis : cent cinquante chevaux et deux cents prisonniers sont le fruit de son courage.

Dampierre est mort au champ d'honneur : la ville de Valenciennes est assiégée ; et la fameuse forêt de Mormalle, à moitié occupée par les Autrichiens, est défendue pied à pied. Le lieutenant-colonel Duhesme, chargé de la défense d'un terrain difficile et

mal disputé jusqu'alors, changea le système de surveillance, irrégularisa les patrouilles, les découvertes, rectifia la ligne d'avant postes, inquiéta lui-même l'ennemi pour en être moins inquiété, et, dans peu, prit dans la forêt de Mormalle la supériorité qu'il avait eue en avant de Cassel.

Le 6 juillet 1793, à l'affaire du bois de Villeneuve, un poste ennemi fut enlevé pendant la nuit; mais les Autrichiens étant accourus en force à la pointe du jour, nos grenadiers furent obligés de battre en retraite, un peu en désordre. Duhesme, qui voulut les rallier et se porter en avant, fut blessé de deux coups de feu : malgré cela, saisissant son sabre des deux mains, il courut à une compagnie qui était près de se laisser entraîner; et là, un genou en terre et présentant la pointe de son sabre aux soldats, il les obligea à tenir ferme, à riposter au feu de l'ennemi; ce qui lui donna le temps de rallier, de mettre ses troupes en bonne position, et de repousser les Autrichiens. Ses blessures ayant été jugées graves, il revint au mois de septembre dans sa famille.

Des généraux, témoins de sa bonne conduite, n'ont point oublié les services qu'il a rendus à l'armée dans la forêt de Mormalle. On demande qu'il soit nommé général de brigade, et les représentans du peuple ont rempli le vœu des officiers supérieurs.

Duhesme a quitté sa patrie ; il est au quartier-général à Guise, et doit servir sous les ordres du général en chef Jourdan. Il est placé dans la division de Fromentin qui était à Avesne, en face des troupes que l'ennemi avait à Beaumont.

Les coalisés ont ouvert la campagne par le blocus de Landrecie qu'ils effectuent en forçant un cantonnement sur la Sambre. Les circonstances étaient difficiles : dans un conseil de guerre, on proposa de se retirer sur Philippeville. Le général Duhesme opina pour le parti le plus généreux, de reprendre la Capelle, de rétablir ainsi la communication avec Guise et la suite de l'armée. Son avis a prévalu : chargé de cette opération, il quitte Solré-le-Château, marche sur la Capelle, que l'ennemi évacue à son approche, s'avance dans la forêt de Nouvion,

enveloppe plusieurs avant-postes ennemis. Mais la fortune ne seconde pas également toutes ses attaques. Malgré ses succès, le lendemain, attaqué par des forces supérieures, il aurait dû songer à la retraite ; emporté par son courage, il fait battre la charge, et s'élance sur ce rideau qui est entre Priche et Baurepaire. L'ennemi était déconcerté ; mais sa nombreuse artillerie joue, arrête le succès de nos bataillons qui redescendent en désordre : ils dûrent leur salut au sang-froid, au courage, à la présence d'esprit du général Duhesme. Cependant les communications se trouvèrent rétablies par l'occupation de la Capelle.

Le général en chef Pichegru veut débloquer Landrecie. Duhesme est chargé de marcher sur Priche : il s'empare de ce poste, prend un canon et se soutient ; mais le peu de succès des autres attaques le force à la retraite.

A une seconde affaire qui eut lieu à Priche, il chargea, à la tête des 22e de cavalerie et 12e de chasseurs à cheval, sur des hulans, qu'il poursuivit jusque dans les re-

doutes de la ligne de circonvallation. Il s'empara de ces redoutes en sabrant les canonniers et bouleversant les pièces, dont il emmena les chevaux. A la vue d'une ligne importante de cavalerie qui s'ébranlait pour le charger, il dut songer à se retirer.

Le siége et la prise de Landrecie n'ont pas détourné le comité de Salut public de son ancien plan de campagne, qui était de déborder l'ennemi sur ses ailes par la West-Flandre, et le passage de la Sambre. A cet effet, dans le mois de floréal de l'an 2, différens corps d'armée ayant été réunis et toutes les dispositions ayant été faites, on forma une avant-garde, dont le commandement fut donné au général Duhesme, qui, le 21 floréal, passa la Sambre après avoir forcé le pont que l'ennemi défendait, et s'empara, malgré l'obscurité de la nuit, des hauteurs qui sont vis-à-vis Thuin. Le lendemain Duhesme un instant est égaré dans les bois et n'a pu se porter sur Sainte-Geneviève : mais il entend une forte canonnade, vole au secours de la division Fromentin, la dégage, et les deux divisions

parviennent ensemble à s'emparer de tous les bois qui couronnent la plaine de Lobbe.

Le 25 floréal, à Grand Jean, Duhesme répara les malheurs de cette journée, rallia ses troupes, les ramena au combat à l'instant où elles abandonnaient deux parcs d'artillerie, se mit à la tête de ses grenadiers et de ses piquets de hussards, et les guida à la charge sur le bouquet de bois avec tant de fureur, qu'il en chassa l'ennemi, le mit en déroute, lui prit une pièce de canon, deux caissons, et fit trois cents prisonniers. Dès le commencement de la charge il avait été blessé.

La situation de notre armée était déplorable, tous les corps étaient en retraite. Malgré ses blessures, Duhesme fit rétablir les ponts qui avaient été coupés par nos troupes en se retirant, y fit passer les bagages et les parcs d'artillerie, si compromis pendant la journée, et se retira sur Lobbe en escarmouchant avec l'ennemi.

Deux affaires eurent lieu quelque temps après ; l'une à Grand-Jean, et l'autre au camp de la Tombe. Duhesme n'avait plus

le commandement de l'avant-garde et était rentré dans sa division. Dans la première action, qui eut lieu le 5 prairial, il se couvrit de gloire, et tous les rapports officiels rendirent justice à son courage, à ses talens. La seconde action eut lieu le lendemain: on marchait sur Charleroi; Duhesme commandait l'infanterie de la division d'avant-garde confiée au général Marceau. On marche sur le camp de la Tombe. Il fallait déboucher d'un bois dans une plaine battue par la mitraille et défendue par une ligne de cavalerie, et l'infanterie devait l'ouvrir. Les grenadiers virent le danger; ils hésitèrent. Le général Duhesme descend de cheval, empoigne le fusil d'un soldat, et se mettant en ligne avec le premier peloton d'un bataillon serré en marche, le mène ainsi, à travers une nuée de tirailleurs à cheval ennemis, dans une position d'où il pût protéger le débouché du reste de la colonne. Le combat continua avec acharnement; plusieurs bataillons furent rompus, ralliés de suite par le général Duhesme, qui seconda si bien le général Marceau dans

cette journée que l'ennemi fut obligé d'abandonner le terrain.

Le lendemain, l'armée française passa la Sambre ; mais, ayant été attaquée à Fontaine-l'Évêque, elle fut forcée de repasser la rivière malgré les prodiges de valeur des soldats commandés par Duhesme et Marceau.

Sur ces entrefaites, le général Jourdan ayant battu Beaulieu à Arlon, fit sa jonction avec les corps français repoussés de Charleroy. La veille de la bataille de Fleurus, une partie de l'armée française essuya un échec considérable ; mais l'aile droite des Autrichiens fut battue. Le général Duhesme avait décidé ce succès par une manœuvre qu'il fit faire au général Bernadotte, alors chef de brigade. Ce fut dans cette occasion qu'il distingua ce brave officier, et qu'il vainquit sa modestie en le déterminant à accepter le grade de général de brigade qu'il avait déja plusieurs fois refusé.

Malgré ce revers, la Sambre est encore passée de nouveau ; le blocus et le siége de Charleroy ont recommencé : cette ville

est obligée de se rendre ; et, le 8 messidor de l'an 2, l'ennemi, qui était arrivé trop tard pour empêcher la reddition de la ville, donna cette fameuse bataille de Fleurus qui décida du sort de la Belgique et fut gagnée par les Français.

On pénètre une seconde fois chez les Belges ; on avance sans éprouver de grands obstacles. Le 19 vendémiaire an 3, Duhesme commandait le corps qui investissait Maëstricht ; ce général se distingua dans plusieurs occasions, et repoussa l'ennemi dans cinq sorties. La place fut obligée de se rendre. Les généraux Jourdan et Kleber demandèrent alors le brevet de général de division pour Duhesme ; le comité de Salut public remplit le vœu de ces deux grands capitaines.

Le 6 pluviose, au moment où Duhesme passait à l'armée des Côtes de Brest avec un corps de vingt mille hommes, il eut à souffrir des premières atteintes de la calomnie. Il était à Paris où il était venu recevoir des instructions du comité de Salut public, et fut fort étonné de lire dans les

journaux qu'il avait été mis en état d'arrestation : il ne put découvrir la source de ce mensonge. Quelqu'un s'amusait à faire la guerre à son nom, car jusqu'alors on le croyait frère du représentant Duhem. Le comité de Salut public répondit lui-même à cette plate et méchante atrocité, en rendant justice, à la tribune de la Convention, aux travaux et au mérite de la campagne qu'il venait de faire, et assura que loin d'avoir à se plaindre de ce général, il venait au contraire de lui confier une mission importante.

Le Gouvernement s'était organisé en vertu de la constitution de l'an 3. Duhesme, après avoir commandé trois divisions qui s'étendaient sur cinq ou six départemens de l'Ouest, a quitté ce théâtre triste et malheureux. Il est envoyé par le ministre de la guerre Aubert-Dubayet à l'armée du Rhin commandée par Pichegru. C'est là qu'il se distingue avec sa division à l'attaque devant Manheim, aux affaires de la Kintzig, à Gundelfingen, à la fa-

meuse bataille de Nordlingen, à l'affaire particulière d'Obermedlingen où il effectua une belle retraite, malgré qu'il fût attaqué avec impétuosité par un corps infiniment supérieur ; au passage de la Lech et au combat qui fut livré sur ses rives ; à l'affaire de Neubourg où il paya de sa personne et reprit les pièces françaises que les Autrichiens avaient enlevées ; à Suchenried où il eut son cheval tué, son sabre et son habit coupés par la mitraille ; enfin à la bataille de Biberach et dans plusieurs sorties effectuées toutes avec succès par les braves soldats qui défendaient Kehl assiégé vigoureusement par les Autrichiens.

Le premier floréal an 5, la campagne s'ouvrit par le fameux passsage du Rhin à Diersheim au-dessous de Kehl. Le général Moreau avait chargé Duhesme de l'effectuer : un heureux succès fut le prix du courage des Français, du génie de Moreau, et de la prompte exécution de Duhesme. Ce dernier y eut la main percée d'une balle en ralliant ses soldats et les menant à la charge contre une colonne

d'Autrichiens prête à enfoncer le centre et à s'emparer des points de débarquement (1).

Le général Duhesme fut très-malade de sa blessure. L'estime dont le général Moreau et ses camarades lui donnaient les marques les plus touchantes par leurs fréquentes visites ; les soins de l'amitié et les douces espérances de l'amour (2) rafraîchirent son sang et hâtèrent sa convalescence. A peine put-il porter son bras en écharpe qu'il dirigea ses pas vers le général Desaix, qui, blessé à la cuisse, ne pouvait encore marcher. Ces généraux entretinrent une fidèle correspondance pendant leur maladie ; et le général Desaix, toujours gai dans ses souffrances, suscrivait ses lettres ainsi : *Le général boiteux au général manchot.*

---

(1) Le même jour, Duhesme ordonnant à un tambour de battre la charge, le vit tomber à ses pieds. Saisissant alors sa caisse, il la battit lui-même avec le pommeau de son épée en précédant les soldats, et les appelant à grands cris.

(2) Depuis son arrivée à l'armée du Rhin, il s'était attaché à une jeune personne douce, vertueuse et sensible, aujourd'hui son épouse.

Le 15 floréal, le Directoire exécutif adressa à Duhesme une lettre bien honorable pour un guerrier :

« Vous avez, citoyen général, franchi un des premiers le Rhin au passage du 1er floréal, et le sang que vous avez versé dans cette opération audacieuse a été l'un des garans du succès. Le Directoire vous félicite de cette preuve de dévouement à la République, qui lui rappelle les nombreux traits de courage que vous avez donnés dans le cours de vos précédentes campagnes. »

Dans la séance publique du Directoire, du 10 ventose an 6, le ministre de la guerre introduisit les généraux Macdonald et Duhesme, chargés d'offrir au Directoire les drapeaux qui avaient été décernés aux armées du Nord, de Rhin et Moselle, par le Corps législatif, après que ces armées eurent été dissoutes.

Le discours prononcé par Duhesme a mérité d'être conservé. Il prouve que ce guerrier sait également tenir la plume et l'épée, combattre avec nos guerriers et célébrer leurs exploits. Voici quelques fragmens de ce discours éloquent :

« Citoyens Directeurs, les drapeaux que je vous présente sont ceux de l'armée de Rhin et Moselle ; ce sont les signes glorieux d'une armée toujours grande par son courage, forte par sa persévérance, souvent victorieuse, quelquefois dans les revers, mais jamais vaincue : malheureuse devant les murs de Mayence, elle arrêta les poursuites d'un ennemi enflé d'un succès passager, et prouva que les revers ne venaient pas d'elle-même, mais des factions qui, dans l'absence du gouvernement, balançaient le vaisseau de l'État parmi des écueils. La constitution de l'an 3 fut organisée, et le gouvernement s'éleva du milieu du chaos des désordres.

» Vous seuls, citoyens Directeurs, connaissiez alors la profondeur de l'abîme, et vous entreprîtes de le combler. . . . .

» A votre voix . . . . l'armée de Rhin et Moselle reprit un nouveau ton de vigueur.

» En vain le Rhin opposait des barrières antiques et insurmontables . . . . le génie des Français les domta . . . . .

» Kehl emporté d'assaut, Bentheim, Rastadt, Loar, Fridberg, sont les fruits et le

théâtre de nos victoires : les hauteurs fortifiées du Knubis, la vallée de la Kintzig, le défilé de Pfortzheim, les gorges de la Forêt Noire, n'offrirent à l'ennemi que de vaines barrières ; et ces étendarts vainqueurs du Rhin dominent aussi les rives du Necker et du Danube. Les champs de Neresheim furent le théâtre d'une bataille longue et sanglante, où le courage français, déployant les ressources du sang-froid, se soutint et lassa l'opiniâtreté allemande. L'ennemi repoussé se couvrit en vain du Lech, profond et torrentueux : ce nouveau passage fut un jeu de notre audace. . . . . .

» Vous connaissez la retraite de l'armée de Rhin et Moselle ; votre inquiétude vous en a fait suivre les détails.... Vous l'avez vue environnée de précipices, pressée de toutes parts par des colonnes audacieuses, au milieu d'une insurrection générale de haines et de proscriptions, sans amis, sans ressources, sans communications, seule avec son courage, vaincre par-tout où elle fait face, et se retirer avec le calme imposant de la fierté et de la force. . . . .

» Kehl et Huningue doivent encore quelque surprise à l'Europe. . . . . Ce fut par des excès de dévouement que l'armée prolongea la défense de ces deux places faibles, qui devaient céder au temps . . . .

» Le printemps nous offrit la revanche . . . Un nouveau passage du Rhin encore plus audacieux que le premier, digne enfin de terminer une telle carrière, nous conquit les avantages d'une campagne : l'assurance de la paix vint arrêter nos succès et consoler l'univers. . . . . .

» Chargé par mes braves compagnons d'armes de vous entretenir de leur attachement à la République, je crois avoir rempli ma tâche en vous racontant ce qu'ils ont fait pour elle . . . . Ils vivent, et leurs actions futures rappelleront la part qu'ils ont eue aux événemens.

» Mais un devoir sacré me presse . . . . les mânes de mes camarades moissonnés sur le champ de bataille crient au fond de mon cœur.

» O Lambert! ô mon ami! brave général, que le canon emporta aux champs de la

Bavière, que ne puis-je exhumer ta mémoire ensevelie par le silence, et consoler ton vieux père de la solitude de ses pleurs !

» Écrivains patriotes, orateurs chaleureux, je vous propose un noble sujet, l'éloge du général Beaupuy, de Beaupuy le Nestor et l'Achille de notre armée. Vous n'aurez pas de recherches à faire : interrogez le premier soldat de l'armée de Rhin et Moselle, ses larmes exciteront les vôtres : écrivez alors ce qu'il vous en dira, et vous peindrez le Bayard de la République française.

» Vous célébrerez ce jeune et brave Abbatucci, amant chéri de la gloire, qui, s'endormant dans le sein de la victoire et de l'honneur, ne regretta pas sa mort, parce qu'elle était digne de son courage. »

Ce discours de Duhesme fut souvent interrompu par les plus vifs applaudissemens. Il avait électrisé l'assemblé entière ; tous les yeux étaient fixés sur l'orateur, et tous les spectateurs disaient entre eux : » Cet homme éloquent qui sait si bien s'exprimer, était un des héros de ces braves armées. »

En l'an 6, le général de division Duhesme

commandait l'aile gauche de l'armée de Rome aux ordres de Championnet. En arrivant à l'armée, il rassemble les bataillons, attaque les Napolitains et les bat à Fermo, à Vuomano, court un grand danger à Sulmona où il est blessé par des paysans révoltés. Dans sa marche rapide, Duhesme détruit douze cents hommes de troupes de ligne, défait les insurgés en divers combats, conquit les Abruzzes, traverse les Apennins, prend deux villes d'assaut, entre à Capoue où se trouvait le général en chef qui venait de recevoir la capitulation de cette ville, et marche sur Naples avec sa division, du côté de la porte Capouane, par la route d'Accera.

L'armée entra victorieuse dans cette grande ville, après des combats longs et sanglans où nous perdîmes beaucoup de soldats. Le carnage des rebelles fut incalculable ; on fut long-temps à déblayer de leurs cadavres les rues et les maisons. Les Français prirent dans cette attaque mémorable et singulière plus de soixante pièces d'artillerie, mises toutes successivement en batterie. Le général Championnet, dans sa relation offi-

cielle, donna au général Duhesme la portion de gloire qu'il y avait acquise. Effectivement, le 1er pluviose il avait eu seul à combattre toutes les forces des rebelles; et les jours suivans il eut à enlever les quartiers les plus difficiles de la ville, ceux où se tenaient les lazzaronis.

Ce général passa la plus grande partie de ce mois dans un repos nécessaire à la guérison des blessures qu'il avait reçues à Sulmona et que la fatigue faisait rouvrir. Lorsqu'il fut rétabli, le général en chef lui confia l'expédition de la Pouille.

Le 9 ventose il fait répandre une proclamation, et place son quartier-général à Foggia. Il venait de mettre en fuite des rassemblemens armés dans les campagnes de la Pouille et des Abruzzes, qui s'étaient grossis de la populace de San-Severo; ils formaient un noyau de plus de dix mille hommes, et tenaient une position militaire sur un mamelon couvert d'oliviers, qui domine une plaine vaste et unie. Ils éclairaient cette plaine par leur cavalerie, et avaient mis leurs canons aux principaux débouchés.

Duhesme fait ses dispositions: il donne

le signal, et l'attaque de nos troupes ressemble à la foudre que précède l'éclair. Les manœuvres sont si parfaitement exécutées que bientôt la retraite est coupée aux rebelles. « Le reste du combat ne fut plus qu'un massacre, qui n'a fini, disait le général Duhesme dans son rapport, qu'au moment où les hommes se mêlant avec la multitude des femmes et des enfans qui avaient fui dès la veille, se présentaient à la fureur de nos soldats; et, avec ces objets toujours respectables aux Français, ils obtinrent la conservation d'une vie dont ils ne méritaient pas de jouir. Ces soldats si terribles une heure auparavant reconduisaient avec douceur des groupes de femmes et d'enfans dans leurs habitations délaissées. J'avais juré de brûler San-Severo, le foyer de la révolte, mais la soumission des habitans me désarma, et je fus touché du sort misérable d'une population de vingt mille ames : je fis cesser le pillage, et je pardonnai. . . . Mont-Fredonia, San-Marco, Torre-Maggiore et tous les pays environnans sont venus demander pardon : de manière que toute la Pouille

qui, quelques jours auparavant, à l'exception de Foggia, était en insurrection générale, est actuellement pacifiée. »

Ainsi fut terminée une révolte qui pouvait avoir les suites les plus funestes.

Mais tandis que la gloire, dans une terre étrangère, couronnait nos guerriers, la haine et la calomnie les poursuivaient dans leur patrie. Le 24 germinal on apprit à l'armée que le Directoire exécutif, par un de ses arrêtés, avait ordonné l'arrestation de Championnet, général en chef, et celle des généraux de division Duhesme et Rey, pour être traduits à un conseil de guerre que le général en chef avait fixé à Milan, pour connaître des exactions et dilapidations qui avaient eu lieu à l'armée d'Italie.

Le 5 messidor, le Directoire ayant reconnu qu'il avait été induit en erreur par ses commissaires, les généraux destitués furent remis en activité.

Le 13 fructidor an 7, Duhesme écrivait du quartier-général à Embrun. Il se louait beaucoup de la conduite de plusieurs généraux de l'armée des Alpes qui s'étaient

distingués aux affaires qui avaient eu lieu dans les vallées du Piémont.

Le 10 brumaire an 8, la division Duhesme marcha en avant, et occupa Suze et Rivoli, à deux lieues de Turin; nos soldats étaient descendus de Montanis et d'Exiles: l'ennemi se retira dans son camp retranché de Dussolin, près Pignerol. Duhesme le fit attaquer de front par le général de brigade Kister, tandis que le cit. Ordonneau (1), aide-de-camp de Duhesme, le tournait par les maisons Mathis: il ne put résister à l'impétuosité de cette attaque de revers, et il se replia en désordre sur San-Jorio. Ayant voulu se rallier, un autre aide-de-camp du général, le citoyen Boyer, commandant l'avant-garde, le rompit, le mit en pleine déroute, et le poursuivit jusqu'à San-Ambrosio.

---

(1) Le citoyen Ordonneau est membre de la Légion d'Honneur. Son nom est gravé le premier sur les tables de marbre placées aux vestibules du dôme des Invalides, à Paris, et où se lisent les noms des guerriers qui se sont signalés par des actions d'éclat pendant la guerre de la révolution.

Le 11 du même mois, jour où Mondovi tomba au pouvoir des Français, Duhesme enleva Saluces et battit l'ennemi, à qui il prit deux canons et deux caissons; mais l'armée ayant éprouvé un revers, il fut obligé de se retirer.

Le général Championnet rendit la plus grande justice aux travaux du général Duhesme par des lettres authentiques, et voulut lui confier le commandement de l'aile gauche : mais les travaux de cette campagne ayant altéré sa santé, et ses blessures lui rendant le froid des Alpes intolérable, il obtint une convalescence, et la permission de passer dans ses foyers le temps le plus rigoureux de l'hiver.

Rappelé au printemps à l'armée de réserve, le général en chef Berthier le nomma son lieutenant. Le 11 prairial an 8, il prit position avec sa division le long du Tesin; et le 12, après s'être procuré quelques petits bateaux, une partie de l'armée passa le fleuve.

Le 14, Duhesme, avec les corps sous ses ordres, marche sur Lodi après avoir traversé Lambro; le lendemain l'Adda est fran-

chie, et il se met à la poursuite de l'ennemi; le 16, il investit la place de Pizzighitone, et le 19 il fait occuper Crémone et s'empare des magasins, qui étaient considérables : le même jour, il se réunit au général Loison.

Chargé de tenir le blocus de Pizzighitone et du château de Plaisance, il ne fut pas relevé assez tôt par le corps du général Moncey pour être à la bataille de Marengo, qui fut livrée le 25 prairial, et perdit cette occasion de gloire à laquelle il était destiné en qualité de lieutenant-général.

En l'an 9, Duhesme servit à l'armée gallo-batave, commandée par le général Augereau; les hostilités recommencèrent au mois de frimaire. Après que Wurtzbourg eût été investi, et que l'ennemi eût été battu à Berg-Eberach et sur la route de Bamberg, Duhesme, qui avait contribué aux succès des journées du 10 et du 12, occupa Bamberg.

Le 27 frimaire une bataille sanglante fut livrée entre Nuremberg et Lauff. Augereau commandait en personne; la droite était aux ordres du général Barbou, et Duhesme commandait la gauche. On en vint aux

mains et on se battit avec un acharnement incroyable : malgré des forces supérieures, l'ennemi fut obligé de se replier en désordre; on lui avait fait trois cents prisonniers, tué plusieurs officiers supérieurs. D'après le rapport des prisonniers, les Autrichiens avaient ramené plus de cent voitures de morts et de blessés. L'action avait duré depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit. L'armée conserva toutes ses positions, et Duhesme s'établit de nouveau sur la Rednitz.

La ligne de la Nab n'étant plus tenable pour l'ennemi, le général autrichien Klenau n'eut d'autre ressource que d'évacuer le Palatinat. Le général en chef de l'armée gallo-batave avait donné l'ordre de le poursuivre et de le pousser dans les défilés de la Bohême. Mais, le 12 nivose an 9, Andreossy, chef de l'état-major de l'armée gallo-batave, écrivit au ministre de la guerre pour lui annoncer qu'en conséquence de l'article 1er du traité d'armistice conclu à l'armée du Rhin, la ligne convenue entre le général Augereau et le lieutenant-général baron de Shimbscen était établie.

La paix est signée à Lunéville ; nos armées victorieuses ont revu la France. Le général de division Duhesme est nommé par le Gouvernement commandant de la dix-neuvième division militaire (Lyon), où, toujours fidèle à ses devoirs, chargé de travaux et de blessures, il obtient l'estime des habitans du pays et des guerriers qui composent sa division.

DUMAS (Alex.).

Lorsque les ennemis de la révolution française prétendaient nous dicter des lois, et que nos bataillons accouraient sur les frontières défendre la patrie et cueillir des lauriers, les ames grandes et généreuses qui sacrifient tout pour le bonheur commun, qui bravent les dangers avec d'autant plus de magnanimité et de courage qu'ils en connaissent l'étendue, sollicitaient du service et l'honneur de défendre la France menacée. Parmi ces guerriers on distinguait Alexandre-Davy Dumas, né à Jérémie (île de St.-Domingue), le 25 mars 1762, fils d'Antoine-Alexandre Davy, marquis de la Pailleterie, chevalier de Saint-Louis, commissaire extraordinaire de l'artillerie, qui avait été page de Louis XV, gentilhomme du prince de Conti, et avait servi d'une manière honorable et distinguée, sur-tout au siége de Philisbourg où il se fit connaître par plusieurs actions de bravoure.

Alexandre Dumas entra au service le 2

juin 1786, au cinquième régiment de dragons (la Reine), comme simple dragon ; au moment de la révolution il était brigadier, et fut envoyé à l'armée de Dumourier. Il se trouvait au camp de Maulde le 11 août 1792, et prit seul, étant en découverte, douze chasseurs tyroliens. Dumourier le fit maréchal-de-logis, peu de temps après lieutenant de hussards ; et c'est ainsi qu'il conquit tous les grades dont il fut honoré.

Quelque temps après il fut nommé lieutenant-colonel de la légion franche de cavalerie des Américains et du Midi, et envoyé avec un des escadrons aux avant-postes français à Mouviau, près Lille. C'est là que pour apprendre l'art de vaincre à ceux qu'il commandait, en leur donnant de la confiance dans leurs propres forces, le lieutenant-colonel Dumas fut avec quatorze braves attaquer un poste hollandais de quarante-deux hommes ; il en tua six et fit seize prisonniers. Cet acte de bravoure lui valut le grade de général de brigade (par brevet du 30 juillet 1793) ; ce fut aussi une récompense des soins

qu'il avait apportés à l'instruction du corps où il servait.

Une nouvelle carrière vient de s'ouvrir pour ce guerrier, estimé des chefs de l'armée, cher aux soldats, et qui, à la valeur dont il a donné si souvent des preuves, saura bientôt réunir les qualités propres à un officier supérieur.

Il est chargé de la défense de Pont-à-Marque pour entretenir la communication de Douay à Lille, et se distingue tellement dans ce commandement par sa conduite ferme et vigoureuse, qu'il est promu au grade de général de division (le 3 septembre 1793).

Le 9 septembre, le ministre de la guerre Bouchotte écrivit à la Convention nationale pour lui annoncer que le général Dumas venait d'être nommé au commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales, vacant par la mort du général Delbecq. La Convention, dans sa séance du même jour, approuva cette nomination.

Dans le courant du mois de germinal, le général Dumas était passé à l'armée des

Alpes ; il commandait en personne le jour où toutes les redoutes placées sur le mont Saint-Bernard et défendues par les Piémontais furent enlevées par les soldats français.

Bagdelaune, qui avait guidé les colonnes victorieuses, fut nommé après le combat général de division.

Le général Dumas rendit compte de la prise du mont Saint-Bernard avec la modestie et le talent d'un officier instruit et brave. Le 5 floréal il écrivit : « Le mont Saint-Bernard est à nous ; ce poste important, hérissé de plusieurs redoutes qui le flanquaient à droite et à gauche, dont l'accès était impossible à d'autres qu'à des Français, est tombé en leur pouvoir. Toutes les vertus militaires se sont déployées dans cette attaque mémorable, la confiance dans les fatigues, la valeur dans les combats, le mépris de la mort, et le sacrifice de tous les besoins. Les Français ont monté au pas de charge et ont enlevé les redoutes du Mont-Valérien ; ils ont tourné les canons de l'ennemi contre la chapelle de Saint-Bernard, qui bientôt a été évacuée par les Piémontais fugitifs. Le

général Dumas rendit justice à la valeur du général de brigade Bagdelaune, commandant de la Tarentaise, qui avait assisté en personne à l'enlèvement des trois redoutes du Mont-Valérien.

Après avoir entendu la lecture de cette lettre, la Convention rendit un décret qui portait que l'armée des Alpes avait bien mérité de la patrie.

Le 25 floréal, Dumas annonçait la prise du mont Cénis. C'était à Briançon que ce général avait résolu de repousser l'ennemi, dont les forces étaient augmentées; qu'il avait conçu un vaste plan, et adopté un système d'une diversion vigoureuse. Le fort Mirabouck fut attaqué dans la nuit du 22 par Cairo : après une défense assez soutenue, ce fort capitula. Au moment de l'attaque, le général en chef se porta avec trois mille hommes dans les riches vallées de Bordonnach et de Césanne; et, après avoir emporté les différens postes, il vint s'établir à Coulx. Cette expédition terminée, il descendit à travers les précipices du Gollibier pour se rendre en Maurienne et exécuter

l'attaque du mont Cénis, dont le général de division Bagdelaune avait été chargé. L'armée rendue à Lenebourg, on gravit la fameuse montagne. Le signal est donné ; on avance au pas de charge, la baïonnette en avant. Malgré le feu roulant de l'ennemi, la colonne de droite s'empare de Rivetz ; la gauche tourne l'ennemi, qui prend la fuite et abandonne ses positions. Le mont Cénis devient la conquête des Français, qui font halte au bourg de Ferrières et de Novarre : les Piémontais abandonnent leurs armes, leurs munitions, trente-huit pièces de canon et obusiers, tous leurs bagages, et dix-sept cents prisonniers.

Le 3 thermidor de la même année, Dumas fut nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. Le général Canclaux ayant été appelé à ce commandement (voyez CANCLAUX), le 17 vendémiaire an 3, il passa en qualité de général en chef à l'armée de Brest.

Savy Dumas va commander dans cette malheureuse partie de la République où des Français font la guerre à d'autres Français.

La désolation est portée à son dernier période dans ces contrées, qui souffrent toutes les horreurs de la guerre civile ; l'esprit de parti, l'or de l'Angleterre et l'indiscipline des soldats ont fait de cette guerre un chaos d'abominations et d'horreurs. Les insurgés n'ont plus besoin du prétexte de la religion et de la royauté pour prendre les armes ; ils y sont forcés pour la défense de leurs vies, de leurs chaumières, de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs propriétés. C'est dans ces tristes circonstances que le général Dumas fut chargé de faire la guerre aux Vendéens. Il voulut en vain réorganiser l'armée, discipliner nos bataillons, mettre à l'ordre du jour la justice et l'humanité : il fut dénoncé par quelques scélérats qui ne trouvaient leur avantage que dans le désordre et l'anarchie, et pour qui le crime était un besoin et la soumission aux lois un supplice. Les actions du général Dumas, qui n'avaient d'autre but que d'arrêter le mal et de prévenir l'effusion du sang, furent empoisonnées ; on les présenta comme des actes de

faiblesse ; on l'accusa de manquer d'énergie, et il fut renvoyé dans ses foyers, sous prétexte d'une convalescence.

Le gouvernement directorial, en s'installant après le 13 vendémiaire an 4, employa Savy Dumas dans les fonctions de général de division, et lui confia le soin d'appaiser une insurrection qui venait d'éclater dans le pays de Bouillon. Il parvint à remplir les vues du Directoire sans effusion de sang.

Il fut ensuite envoyé à l'armée du Rhin, dont il commanda l'aile droite ; et, dans ce commandement, il fut chargé d'ordres particuliers et secrets du Gouvernement. Le général Pichegru, qui commandait en chef, ayant conclu un armistice, le général Dumas profita de ce moment de repos pour aller dans ses foyers.

Le Directoire exécutif employa le général Dumas comme général divisionnaire à l'armée des Alpes, alors commandée en chef par Kellermann : cette armée était destinée à garder la frontière et à observer le Piémont, avec lequel on était en paix.

En l'an 5, Alexandre Dumas sert en Italie sous les ordres de Bonaparte, à la tête de la deuxième division de cavalerie.

Il commanda d'abord une division du blocus de Mantoue. Par une active surveillance il fit saisir plusieurs espions, entr'autres un qui était chargé de la correspondance de l'Empereur avec le maréchal de Wurmser, enfermé dans la place. Cette découverte donna de grandes connaissances sur les projets des ennemis. Le général en chef en témoigna sa satisfaction au général Dumas, par une lettre des plus flatteuses.

Arrive enfin la fameuse affaire du 27 nivose an 5, devant Mantoue, où le général Provera, qui voulait entrer dans la place avec un secours considérable, fut fait prisonnier de guerre.

Avec moins de huit cents hommes et de deux pièces de canon, le général Dumas empêcha une sortie des ennemis, qui firent tous leurs efforts pour joindre Provera, et faciliter son entrée dans Mantoue. Les dispositions du général Dumas furent telles, que par-tout l'ennemi, quoique souvent

d'une force décuple, trouva une résistance invincible. Le général Dumas eut un cheval tué sous lui, un autre enterré d'un boulet, et ses habits criblés de balles.

Après la capitulation de Mantoue, le général Dumas eut un commandement dans la gorge de Borgo. Le général Bonaparte le lui fit quitter pour prendre celui d'une division de cavalerie qui devait aller dans le Tyrol. Joubert, qui commandait en chef cette expédition, avait une telle confiance en lui, qu'il lui remit le commandement de son avant-garde.

Aux affaires des 4, 5 et 7 germinal an 5, Dumas se couvrit de gloire. Le général Joubert, dans ses rapports datés de Vicence, adressés à Bonaparte, faisait le plus bel éloge des talens et de la bravoure du général Dumas.

Au combat de Tramin, lorsque l'Autrichien se fut retiré sur la rive droite de l'Adige, Joubert, qui commandait trois divisions, se porta sur Salurn. La fusillade s'engagea avec la plus grande force. Le combat paraissait incertain, lorsque le général

de division Dumas se précipita dans le village de Tramin, fit six cents prisonniers et prit deux pièces de canon. Par ce moyen, les débris de la colonne ennemie commandée par le général Laudon ne purent arriver à Botzen, et furent obligés de fuir dans les montagnes.

Le général Joubert, arrivé à Brixen le 5 germinal, poursuivit les ennemis. Le général Dumas, à la tête de la cavalerie, tua de sa propre main plusieurs cavaliers autrichiens; il fut blessé légèrement de deux coups de sabre à côté de son aide-de-camp, qui le fut dangereusement. Le général Dumas, pendant plusieurs minutes, arrêta seul sur un pont un escadron de cavalerie ennemie qui voulait passer, et donna le temps aux siens de le rejoindre.

A l'attaque de la gorge d'Inspruck, après une charge d'infanterie effectuée par la quatre-vingt-cinquième, le général Dumas se précipita sur la colonne ennemie. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut pris ou tué, disait Joubert dans son rapport : le général Dumas, redouté de la cavalerie en-

nemie, a eu son cheval tué sous lui ; il regrette une paire de pistolets précieux.

Le lendemain de l'action, le lieutenant-général baron de Kerpen, en lui renvoyant ses pistolets, lui fit écrire la lettre la plus honnête, et qui prouvait l'estime qu'il avait conçue pour Dumas.

Tant de bravoure et d'intelligence méritait une récompense. Bonaparte, juste appréciateur du mérite militaire, donna au général Dumas le commandement de l'armée du Tyrol ; mais le traité de Campo-Formio ayant été signé, Dumas ne put cueillir les lauriers qui lui étaient destinés.

Le premier thermidor an 5, il s'était joint aux généraux de l'armée d'Italie, qui présentaient des adresses au Directoire dirigées contre une partie du Corps législatif. Dumas parlait au nom de la deuxième division de cavalerie.....

Après la signature du traité de Campo-Formio, on lui confia le commandement de la province du Trévisan : il s'y fit connaître par son humanité, son désintéressement, sa probité.

A son retour en France, Bonaparte le présenta au Directoire exécutif, et dit en parlant du général Dumas : « J'ai l'hon-» neur de présenter au Directoire exécutif » l'*Horatius Coclès* du *Tyrol* ». On ne pouvait donner à ce guerrier un titre plus honorable et plus mérité.

Quelque temps après, il fut désigné pour commander la cavalerie de l'armée formée sur les côtes sous le nom d'armée d'*Angleterre* : l'expédition n'ayant pas eu lieu, il reçut des ordres pour s'embarquer à Toulon, et prendre le commandement de la cavalerie qui passait en Orient.

En l'absence du général Bonaparte, par sa présence d'esprit et son grand courage il parvint à réduire l'insurrection qui éclata au Caire. Dans les premiers momens, les révoltés massacrèrent le général Dupuy ; mais le général Dumas, à la tête de quelques braves, fut à la rencontre des Turcs, se porta au lieu du rassemblement, les chargea et les dispersa.

Attaqué des maladies que le climat fait naître, il s'embarqua à Alexandrie et re-

vint en France au moment de l'expédition de Syrie.

Après une traversée malheureuse, le vaisseau qu'il montait faisant eau de toutes parts, on fut forcé de jeter à la mer neuf des onze chevaux arabes qu'il ramenait, et dix pièces de canon. Il aborda à Tarente pour demander des secours ; mais au lieu de trouver une terre hospitalière, le général Dumas fut retenu prisonnier avec le général Mansecour et le célèbre Dolomieu. Il y essuya avec eux pendant vingt-six mois une captivité si dure et si horrible, que les détails n'en sont pas croyables, quand on réfléchit qu'ils étaient cependant prisonniers de guerre chez un peuple mis au rang des nations civilisées.

De retour en France, le général Dumas a été conservé en non activité dans la nouvelle organisation de l'armée, définitivement arrêtée par les Consuls le 8 germinal.

DUMAS (Math.).

Dans l'Amérique septentrionale, la liberté fondait un nouvel empire ; les sages avis de Franklin et les talens militaires de Washington allaient ravir aux Anglais un sceptre usurpé, un pouvoir despotique. Les Français accouraient sur ces rives ensanglantées; ils venaient cueillir des lauriers, apprendre le grand art de briser avec sagesse les fers de la tyrannie, et payer un tribut d'admiration bien dû à des citoyens soldats, à des soldats citoyens. Parmi ces guerriers on remarquait, dans l'armée française commandée par le général Rochambeau, Mathieu Dumas, né à Montpellier, appartenant à une ancienne famille de la ci-devant province de Languedoc. Il avait fait ses premières armes dans le régiment de Médoc, dont il était sous-lieutenant en 1773. Lorsque la France eut conçu le projet de secourir les insurgés d'Amérique, Mathieu Dumas fut nommé

capitaine-aide-de-camp du général Puységur, et employé à l'état-major de l'armée qui devait opérer une descente en Angleterre. Mais le gouvernement ayant changé d'avis, Mathieu Dumas obtint du service dans l'armée du général Rochambeau, dont il devint aide-de-camp, et fut nommé quelque temps après aide-maréchal-de-logis en chef de l'état-major (avec brevet), dont il remplit les fonctions depuis 1782 jusqu'en 1783 que la paix ayant été conclue entre la France et l'Angleterre, il revint à Paris où il eut le grade de major, et fut employé dans l'état-major général.

En 1784 il fut envoyé par le gouvernement à Constantinople et sur la mer Noire, et fut chargé d'une reconnaissance militaire dans l'île de Candie, et de l'inspection des îles du Levant.

De retour dans sa patrie, il obtint les récompenses dues à ses services; fut fait chevalier de Saint-Louis, colonel, associé de Cincinnatus; et la même année (1787) il fut envoyé en Hollande à l'époque de la

révolution anti-stathoudérienne, et se trouva au siége d'Amsterdam.

En 1788 il remplaca le général Guibert, et fut choisi pour rapporteur du conseil de la guerre.

Pendant le cours des années suivantes, le roi lui confia plusieurs missions importantes, particulièrement en Alsace, et comme commandant dans les provinces de Guienne et de Languedoc. A la fin de 1790, il fut nommé directeur général du dépôt de la guerre; et en 1791 il fut fait maréchal-de-camp, commandant en second la troisième division militaire à Metz. C'est dans cette ville qu'il fut chargé de former la première compagnie d'artillerie à cheval d'après le système actuel: l'essai fut couronné du plus heureux succès, et dû en partie à son zèle et à ses talens. C'est pendant le cours de cette année qu'il fut nommé membre de l'Assemblée législative par le département de Seine-et-Oise.

Il vint à Paris occuper une place dont il s'était déja rendu digne par ses services et

son amour pour la patrie. Il se déclara, dès son arrivée, en faveur de cette majorité constitutionnelle qui voulait la France libre, le peuple heureux, le monarque puissant et respecté, et la loi souveraine. Il avait des talens; et, dans les grandes questions qui furent agitées à la tribune, souvent il obtint un triomphe flatteur pour la cause qu'il défendait, parce qu'il était vraiment éloquent, et que, toujours guidé par l'amour du bien public, il combattait également toutes les factions et leur avait déclaré une guerre à mort.

Cependant, des ennemis puissans au-dedans et au-dehors menaçaient notre liberté : la guerre paraît inévitable et même nécessaire; mais un parti dans l'Assemblée veut l'initiative et prétend forcer le ministère à la déclarer. Les Constitutionnels desirent que les formes soient observées. A la tribune de l'Assemblée, les opinions se heurtent et se croisent. Mathieu Dumas a parlé pour les droits du pouvoir exécutif, mais son discours a produit peu d'effet; son vote est nul : la guerre est déclarée à

l'Autriche ; et ce représentant, qui croit avoir fait son devoir et veut être utile encore, présente à l'Assemblée un rapport satisfaisant sur l'état de nos frontières et sur un nouveau recrutement de l'armée.

Le 28 janvier 1792, un des secrétaires du Corps législatif donna lecture d'une lettre de Rochambeau, général de l'armée du Nord, où il demandait à l'Assemblée qu'elle permît à trois militaires qui siégeaient dans son sein de se rendre auprès de lui. Parmi ces trois guerriers se trouvait Mathieu Dumas. « J'ai élevé M. Dumas, disait ce général ; ses talens l'ont poussé rapidement dans la carrière militaire, et je crois avoir acquis de lui le droit d'en être secouru dans ma vieillesse ». Mathieu Dumas brûlait du desir de joindre son général ; mais il ne voulait point abandonner le poste périlleux où ses commettans l'avaient placé : il demandait un congé.

Après quelques débats, l'Assemblée nationale passa à l'ordre du jour sur la lettre du général Rochambeau et sur la demande de Dumas, motivé sur ce qu'un représen-

tant du peuple ne pouvait servir aux armées sans avoir au préalable donné sa démission.

Le 19 février 1792, il fut élu président de l'Assemblée nationale, et succéda à M. de Condorcet.

Quelque temps après, M. de Rochambeau ayant été forcé par Dumourier d'accepter sa retraite, Mathieu Dumas prit la défense de son général, de son père, de son ami. « Toutes ces intrigues, disait-il, ne flétriront pas la couronne civique du général Rochambeau ». Indigné de la conduite de Dumourier envers le maréchal, il se rendit l'accusateur de ce ministre, qu'il offrit comme un intrigant, comme un factieux, et lui opposa la conduite généreuse de Luckner qui demandait à servir sous Rochambeau, et faisait ainsi l'éloge du vieux guerrier défendu par Mathieu Dumas.

Après le 10 août, et lorsque la Convention eut été appelée par le vœu du peuple, Dumas s'étoit condamné au silence. Le 7 avril 1793, une motion d'Albite qui demandait son arres-

tation, apprit aux Français qu'il était alors directeur du *dépôt des plans de campagne.*

En 1793, lorsque les *ultra-révolutionnaires* maîtrisaient la Convention, il fut désigné comme porteur des instructions de Mounier (ex-constituant) pour le rétablissement du système d'une monarchie anglaise. La calomnie était si évidente, qu'il ne daigna même pas la combattre.

En l'an 4, Mathieu Dumas fut élu membre du Corps législatif au Conseil des Anciens. Bientôt on le vit paraître à la tribune, s'occuper de grandes questions, voter contre la résolution qui levait la suspension de la loi du 3 brumaire, et plaider la cause des proscrits, des fugitifs, et des citoyens persécutés.

Lorsque nos armées ont cueilli des lauriers immortels, et que le Directoire exécutif se fait un devoir d'entretenir les deux Conseils du courage de nos soldats et des talens de nos généraux, Mathieu Dumas vole à la tribune. C'est lui qui, dans des jours solennels, a loué les héros d'Arcole et de Lodi; il

a célébré ceux qui ont forcé Mantoue de capituler ; il a rappelé les grandes choses faites par toutes nos armées, et il a dit : « La reddition de cette place forte (Mantoue) termine glorieusement la plus mémorable campagne, et la plus fertile en événemens extraordinaires. »

C'est à cette époque qu'il fit paraître un ouvrage ayant pour titre : *Des résultats de la dernière campagne.*

On a dit avec juste raison que le cit. Dumas, dans cet ouvrage, parlait de la guerre en officier dont les talens sont réels, et de la paix en philanthrope éclairé. Il attribuait nos succès militaires au système de guerre que nous avions imité du grand Frédéric, c'est-à-dire à l'emploi de la tactique trop abandonnée des anciens, modifiée suivant l'usage de nos armes modernes, et perfectionnée par l'application des sciences mathématiques aux différentes parties de l'art.

L'auteur parcourait les diverses époques de la révolution, et donnait des éloges aux dispositions de défense de Lafayette, à l'adresse et à l'activité de Dumourier, aux

marches habilement combinées de Kellermann, aux victoires de Pichegru, aux prodiges de Bonaparte et de la vaillante armée d'Italie, aux combats brillans et aux marches téméraires de Jourdan, enfin aux savans exploits de Moreau couronnés par sa mémorable retraite. En parlant du vainqueur de l'Italie, il lui reprochait d'avoir dans ces contrées resserré le théâtre de la campagne en employant ses forces au siége de Mantoue, au lieu de continuer le système offensif (1). Mais il ajoutait : « Ces reproches ne pourront atteindre ce jeune général dont la vaillance extraordinaire défie impunément la fortune et supplée à l'expérience, dont les fautes semblent n'être que les jeux d'un génie entreprenant qui commande à la victoire, et dont les ressources et les talens ne se développent jamais avec plus d'éclat que lorsqu'il se roidit contre les revers..... »

(1) On a fait observer à l'auteur, avec juste raison, qu'après la retraite de Jourdan il fut impossible de suivre le système offensif ni du côté de l'Allemagne, ni du côté de l'Italie.

La paix avait été signée à Léoben. Le 8 floréal an 5, les deux Conseils et le Directoire célébraient ce grand événement. A la tribune des Anciens, Mathieu Dumas, avec cette éloquence qui lui est familière, et cet enthousiasme que tant d'exploits ont fait naître, trace le tableau de nos victoires, loue nos guerriers, et offre une couronne de chêne à Bonaparte et à Berthier.

Le 6 thermidor, il est nommé membre de la commission des inspecteurs du Conseil des Anciens.

Le 18 fructidor, placé sur la liste des députés accusés par le Directoire, il est condamné à la déportation.....

Un plus beau temps a succédé à l'orage ; la constitution de l'an 3 n'est plus, et les fautes des Assemblées qui ont précédé le 18 brumaire sont réparées : le gouvernement consulaire est établi. Bonaparte est nommé l'ange tutélaire de la France ; et les hommes à talens, les vrais amis de la patrie, voient enfin l'aurore des beaux jours dignes du siècle d'Auguste.

Dumas est rendu au bonheur, à la

France, à ses travaux. Dans le courant du mois de ventose de l'an 8, Bonaparte lui a confié l'honorable mission d'organiser à Paris les bataillons de volontaires qui doivent à Dijon former l'armée de réserve ; il est chargé du soin de pourvoir à leur habillement et à leur équipement.

Le 6 germinal an 8, le Journal officiel rendit compte du résultat des opérations du général Mathieu Dumas en ces termes : « On ne s'attendait pas à voir paroître sitôt cette troupe nouvellement organisée, et qui s'est formée avec le même enthousiasme que dans les premiers jours de la révolution. On voit avec plaisir dans les mêmes rangs les vrais otages de la confiance du gouvernement et du dévouement à la république. Les enfans des grands propriétaires vont faire leurs premières armes avec des citoyens couverts d'honorables cicatrices, avec des officiers qui sans égard à leurs grades et servant comme de simples hussards, acquièrent une nouvelle distinction et de nouveaux droits à la reconnaissance. »

La prompte levée des hussards volontaires

et leur organisation étaient dues au zèle de Mathieu Dumas ; le premier Consul lui en témoigna publiquement toute sa satisfaction.

Le 10 germinal, cet officier général fit paraître une instruction relative à l'organisation des volontaires de l'armée de réserve ; elle fut approuvée par le ministre de la guerre Berthier.

Telle fut la confiance qu'inspirait Mathieu Dumas, que des sommes d'argent furent déposées entre ses mains pour être employées à l'équipement et à l'habillement de l'infanterie légère de l'armée de réserve.

Le 17 nivose an 9, une partie de la seconde armée de réserve avait joint celle des Grisons. Mathieu Dumas, chef de l'état-major de cette armée, écrivait que nos troupes, après avoir surmonté tous les obstacles, étaient parfaitement en ligne. Le général Macdonald faisait poursuivre l'ennemi dans la vallée de la Brenta ; les avant-postes étaient à Levico, et la droite communiquait avec la division Moncey, qui était alors à Rovéredo.

Le général Dumas oubliait de dire dans son rapport que c'était à sa vigilance, à son zèle, à son civisme, qu'étaient dus les succès de l'armée des Grisons ; il avait employé tous les moyens imaginables pour prévenir la disette qui commençait à se faire sentir. Par ses soins, les magasins formés à Coire furent remplis, des capotes furent confectionnées ; et ce fut son étonnante activité qui sut dégager notre artillerie d'avant-garde, conduite par le général Verriere, et engagée pendant quatre jours à Splugen.

Lorsque le traité de Lunéville eut donné la paix à l'Europe, Mathieu Dumas, de retour dans ses foyers mit la dernière main à un ouvrage intéressant qu'il avait commencé en pays neutre sur une terre hospitalière ; il a pour titre : *Précis des événemens militaires*, ou *Essai historique sur la campagne de* 1799. Sa modestie l'avait obligé de garder l'anonyme ; mais on reconnut bientôt à l'éloquente simplicité du style, aux judicieuses observations, à l'exactitude des faits, à la précision des détails, à la manière enfin de rapprocher les opérations

de guerre des principes de l'art, et d'en faire remarquer les applications, un guerrier qui savait tenir la plume et l'épée, et qui fut utile à sa patrie dans le sanctuaire des lois, dans les camps et dans la solitude du cabinet. On aurait desiré que Mathieu Dumas, pour compléter son ouvrage, ne se fût point borné, dans son *Essai historique*, à nous tracer le précis des événemens les plus remarquables depuis la rupture du congrès de Rastadt, mais qu'il nous eût offert le tableau de la guerre de la révolution. Son pinceau vigoureux et fier était digne de peindre les belles campagnes des armées françaises ; c'était à lui qu'il appartenait de célébrer nos guerriers, et de parler de leurs exploits.

Le premier thermidor an 9, Mathieu Dumas fut nommé par le premier consul Bonaparte conseiller d'état, section de la guerre.

DUMERBION.

Dumerbion avait bien servi la patrie sous le régime monarchique ; il la servit avec enthousiasme à cette époque où l'amour de la liberté mettait à tous les Français les armes à la main, où l'on demandait un régime nouveau, celui des lois consenties par la Nation, et protégées par les belles actions, le courage et le génie d'un grand homme.

Dumerbion ne verra pas les beaux jours de la France régénérée; mais il sera choisi pour guider nos bataillons à la victoire. Officier général en 1790, il fut fait maréchal-de-camp en 1791. Général de division à la fin de 1792, c'est alors qu'il seconda les opérations du général en chef Biron.

Le 28 février 1793, les ennemis sont attaqués sur cinq points différens, et sont débusqués de toutes les positions. Dumerbion se signale dans cette affaire.

Le 2 mars, il chassa les ennemis du poste de *Notre-Dame des Miracles*, et les força de

se retirer en désordre par les hauteurs de Lantosca. A l'affaire du 8 juin, Dumerbion conduisoit la colonne qui emporta les retranchemens du col Perule.

En l'an 2, il fut nommé chef provisoire de l'armée d'Italie; et, dès le mois de floréal, il mit à exécution un plan d'opération sagement combiné. Il dut son succès à ses dispositions et au courage des soldats. Le Gouvernement, alors occupé de repousser ses ennemis nombreux et triomphans, abandonnait ses armées du Midi, et laissait à la prudence des chefs le soin de défendre nos frontières. Dumerbion fit encore plus; il attaqua les alliés retranchés dans des positions formidables, sur des hauteurs escarpées, et défendues par la forteresse de Saorgio. Les positions, les hauteurs et la forteresse ont cédé à l'impétuosité de l'attaque, au service de l'artillerie, au talent des officiers, au génie du général qui commandait. Le fameux camp des Fourches et Raoux ont été enlevés; 60 pièces de canon, une immense quantité de munitions de guerre et autres effets, et deux mille prisonniers sont

au pouvoir des Français. Il semblait en ce moment que la victoire fut en permanence dans le Midi. L'étendard tricolor flottait à la fois sur toutes les Alpes et sur toutes les Pyrénées. La nouvelle agréable en est parvenue à l'Assemblée nationale, qui applaudit à l'heureuse jonction des deux armées d'Italie qui viennent de se réunir, bien plus, comme le disoit le rapporteur du comité de Salut public, par la correspondance des victoires, que par les routes tracées sur la carte des Alpes.

La position principale de l'armée avait été attaquée et emportée la première : par-là son système de défense fut détruit, toutes ses forces se trouvèrent isolées, son ensemble fut rompu : de-là la terreur répandue dans tous ses camps, et, par suite, l'épouvante.

Les Français eurent à regretter dans ce combat plusieurs guerriers morts en héros sur les retranchemens. Au nombre de ces braves, se trouvaient le général de brigade Bruslé, qui avait combattu sous Toulon, et l'adjudant-général Langlois, tué d'un coup de baïonnette en mettant la main sur la

redoute piémontaise. Trois cents Français furent blessés. L'Assemblée décréta que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, et que les noms de Bruslé et de Langlois seraient inscrits sur la colonne du Panthéon.

Depuis la prise de Saorgio, 8,000 Piémontais étoient postés sur les hauteurs qui dominent les chemins de la Briga et de Tende; ils méditaient d'intercepter les communications. Le 19 floréal, trois colonnes françaises, dirigées par les généraux Macquart et Massena, reçoivent l'ordre d'attaquer. Elles volent au combat, emportent le village de Tende, forcent l'ennemi à la fuite, s'emparent d'une grande partie de ses magasins, et font deux cents prisonniers.

Le 22, l'armée s'empara du col de Fenestrelles.

Le 17 messidor, dix mille paysans piémontais, partie de la levée en masse dont on menaçait l'armée française, osent se présenter. La compagnie des éclaireurs de la quarante-sixième demi-brigade marche contre eux. A leur aspect, les paysans piémontais prennent la fuite, et laissent sur le

champ de bataille l'effigie de la *Vierge*, qui leur servait d'étendart.

Les ennemis ont rassemblé leurs forces auprès de Coire ; ils sont au nombre de 12,000 hommes, et ont avec eux cinquante pièces de canon. Des avis certains annonçaient qu'ils avaient le projet, aidés des armées combinées d'Angleterre et d'Espagne, de s'emparer de Savone, et de porter ainsi la guerre dans le sein de la république de Gênes. Après un conseil de guerre présidé par le général Dumerbion, on a pris la résolution de prévenir l'ennemi. Nos colonnes, quoique inférieures en nombre, se mettent en marche la troisième *sans-culottide* (manière de désigner les derniers jours de l'année à cette époque). Le poste de Saint-Jacques, situé sur la partie de l'Apennin sépare les forteresses de Savone et de Finale des vallées de la Bormida occupées par l'ennemi fortifié par un double retranchement, est enlevé à la baïonnette, avec une telle bravoure, que la terreur précède nos soldats dans tous les postes occupés aux environs de la Bormida. L'ennemi les a

évacués avec une telle promptitude, que les Français n'ont pu le rejoindre que dans la plaine de Cascare où il avait fait avancer toutes ses troupes disponibles pour en venir à une affaire décisive. Une colonne républicaine, dont la marche était inconnue à l'ennemi, arriva la quatrième *sans-culottide* au château de Cossario, et força ce poste redoutable. L'armée austro-sarde allait être coupée et renfermée dans les gorges de la Bormida; elle ne dut son salut qu'à une fuite précipitée.

La cinquième *sans-culottide*, les républicains poursuivirent leur marche et rencontrèrent l'ennemi à la roquette du Cairo : l'artillerie et la cavalerie ennemies y avaient des positions avantageuses; l'infanterie y était protégée par des hauteurs d'un difficile accès. Il ne restait qu'une heure et demie de jour. Une attaque aussi prompte que bien combinée repousse l'ennemi sur tous les points; et notre cavalerie allait fondre sur la leur et enlever leur artillerie, si un ravin imprévu n'eût arrêté son impétuosité, et si la nuit n'eût mis fin à une affaire qui pro-

mettait encore de plus grands avantages. La perte de l'ennemi fut de plus de mille hommes tant tués que blessés ou prisonniers. Les Français eurent cinquante hommes tués. Parmi les soldats qui se distinguèrent en cette occasion, on remarqua un sergent des chasseurs, Drimant, qui, blessé par un coup de feu à la cuisse et par deux coups de baïonnette, se battit à la fois contre quatre ennemis, qu'il tua. Ce vaillant soldat était déja connu pour avoir, dans une autre affaire qui eut lieu au commencement de la campagne, tué trois ennemis, et dégagé un de ses camarades qu'on emmenait prisonnier.

Le 13 brumaire an 3, le général Dumerbion fut remplacé au commandement de l'armée d'Italie par le général Schérer, qui quittait l'armée de Sambre-et-Meuse où il avait servi en qualité de général de division.

La destitution de Dumerbion n'avait rien que d'honorable. Son âge, ses travaux et ses blessures avaient affaibli sa santé ; depuis un an il ne pouvait suffire au service actif de l'armée d'Italie. Souvent il fut obligé, quoi-

que malade, de monter à cheval et de conduire lui-même à la victoire les légions qu'il commandait. L'Assemblée nationale bien convaincue que l'armée d'Italie perdait un excellent général, un des officiers les plus instruits de ce temps, un bon citoyen plein de zèle pour la chose publique et dévoué pour le soldat, voulut que dans le considérant du décret qui donnait un successeur à Dumerbion, les témoignages de son estime et de sa reconnaissance pour ce généreux guerrier fussent consignés.

Dumerbion quitta l'armée et se choisit une retraite ignorée, où quelque temps après il succomba, à l'âge de 63 ans, aux atteintes d'une maladie longue et cruelle.

DUMOURIER.

Dumourier, cet homme singulier, tout à la fois un objet d'admiration et de haine, est né à Cambrai, le 26 janvier 1739. Son père, recommandable par ses vertus et par plusieurs ouvrages marquans dans la littérature, ne négligea rien pour l'éducation d'un fils qui annonçait les plus heureuses dispositions. A dix ans il lisait avec avidité les *Commentaires* de César; il les analysait et en faisait l'objet de ses méditations. Destiné à l'état militaire, à 18 ans (en 1757) il servit dans un de nos régimens d'infanterie. « A 22 ans, dit Dumourier dans ses *Mémoires*, j'avais reçu la croix de Saint-Louis et 22 blessures. »

Son caractère bouillant, son amour pour l'art militaire, lui firent supporter avec peine la vie oisive des garnisons. La paix ayant été conclue en 1763, il fut chez les peuples étrangers étudier leurs mœurs et leurs langues. De retour dans sa patrie,



DUMOURIER.

il s'appliqua à la diplomatie ; il y joignit l'étude approfondie des intérêts particuliers des princes qui tour à tour semblaient devoir maîtriser l'Europe par l'influence de leur puissance territoriale, militaire et commerciale.

Il était en Espagne en 1768, lorsqu'il fut rappelé et envoyé en Corse dans l'état-major de l'armée. Là il fut élevé au grade de colonel, après avoir fait glorieusement les deux campagnes de 1768 et de 1769.

Riche de ses connaissances, se fiant à l'énergie de son caractère, à l'amabilité de son esprit, brave comme un homme qui veut tout devoir à son épée, Dumourier se présenta, sans autre protecteur que lui-même, au duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, qui l'accueillit et le présenta au roi.

Louis XV parut prendre quelque intérêt à Dumourier. Sans avoir besoin de passer par la filière tortueuse de l'intrigue, il obtint une place, et fut envoyé en Pologne pour y soutenir les prétentions de la France. Il servit la Confédération dans les conseils et

les combats de son génie et de son épée. A Cracovie, il fit des prodiges de valeur au-dessus de tous les éloges. Criblé de blessures, balotté par la fortune, il écrivait à Louis XV et au duc de Choiseul des lettres dignes d'admiration. Il y mêlait de ces détails piquans dont l'esprit se sert quelquefois pour embellir les sujets les plus arides. Par un intérêt toujours soutenu, une manière aimable, et les graces du style, il sut commander l'attention, et plaire à Choiseul et au roi.

Cette correspondance fut le premier monument élevé à sa réputation.

Cependant, l'influence de la Russie, le partage de la Pologne, et la faiblesse du Gouvernement français à cette époque, avaient réduit notre guerrier diplomate à une telle inaction, qu'il fut obligé de solliciter lui-même son rappel en France.

Arrivé à Paris, le marquis de Montaynard le chargea de quelques travaux sur les ordonnances militaires. Il reçut de ce ministre une mission relative à la révolution de Suède. Montaynard est disgracié : d'Aiguil-

lon, la créature de la Dubarry, poursuit Dumourier son protégé, et l'exile pour trois mois au château de Caen.

En 1774, Louis XV n'est plus. Dumourier écrit à Louis XVI, et lui demande la liberté ou des juges. MM. de Muy, de Vergennes et de Sartines, sont chargés d'examiner la conduite du prisonnier. Justifié, il est rendu à ses travaux, à la vie militaire.

En 1778, il fit rétablir par ses sollicitations le commandement de Cherbourg. Les travaux de ce port fixaient alors l'attention du ministère. Dumourier fit paraître un mémoire par lequel il crut prouver l'inutilité des travaux dispendieux de ce port. Ce mémoire lui fit beaucoup d'ennemis.

Louis XVI, à son voyage de Cherbourg, vit Dumourier, et lui accorda une audience particulière : la conversation fut intéressante et suivie. Le 9 mars 1788, il fut nommé maréchal-de-camp.

Les États-Généraux du royaume ont été convoqués par un roi trop imbu des maximes d'une philosophie toute théorique, et

trop faible pour faire servir cette philosophie à la restauration de l'État. De grands changemens ont eu lieu dans toutes les parties de l'administration publique. Dumourier est nommé commandant dans le département de la Loire inférieure. L'ambition, qui fut toujours le mobile de ses actions, prit alors un nouvel accroissement et une nouvelle direction. C'était à cette époque où la révolution française allait devenir la proie de la faction ultrà-révolutionnaire. Pour réussir, il fallait alors caresser le peuple, flatter les chefs d'un parti puissant dont les menaces n'étaient jamais sans danger, qui se présentait au combat toujours à découvert, s'irritait par les obstacles, regardait comme ses ennemis tous ceux qui n'étaient pas ses amis ; qui épouvantait la multitude par la violence de ses discours et de ses actions plus que par la bonté de sa cause, et qui tirait sa force du mouvement destructeur donné à la chose publique par l'espoir qu'elle offrait à l'ambitieux d'une réédification qui le placerait au nombre des architectes.

Dumourier avait trop de génie pour être

Jacobin de cœur ; mais il avait assez d'ambition pour chercher à maîtriser cette secte si redoutable et si redoutée. Il se déclara adroitement le champion de ses principes subversifs, dans la ville même que le monarque avait confiée à sa surveillance. On le vit arborer les couleurs de l'anarchie, fouler aux pieds les récompenses militaires acquises au prix du sang qu'il avait versé pour en être jugé digne. Dans la société populaire de la Rochelle, il parut un instant rivaliser Marat par la véhémence de ses opinions, la singularité de ses principes politiques, et le cri révolutionnaire qu'il fit entendre.

Dumourier fut, dès ce moment, regardé comme un apostat de la cause royale, comme un patriote exalté.

Les différentes insurrections qui eurent lieu dans son commandement le firent rappeler. Ce rappel un instant pesa sur son ame : mais comme il pouvait servir son ambition et sa vengeance, Dumourier profita des circonstances ; et caressant à la fois le parti populaire et le parti monarchique, le club des Jacobins et le club des Feuillans, l'Assemblée

nationale et le roi, il offrit ses services à tous les partis : il osa même se présenter aux Tuileries. Avec les manières d'un homme qui sait se plier aux circonstances, il parvint à inspirer quelque confiance à Louis XVI qui se trouvait dans une position difficile, et qui, tourmenté par tous les partis, il crut ne pouvoir mieux faire que de se jeter dans les bras d'une des créatures de ses ennemis, dont il aimait la franchise et connaissait les talens. Dumourier fut nommé par le roi ministre des affaires étrangères.

Dans cette place, il était difficile alors de concilier l'intérêt du monarque, celui de l'Assemblée, celui de toutes les puissances.

Dumourier employa d'abord l'astuce du renard : mais comme son but était de plaire au parti qui l'avait porté aux affaires étrangères, il imagina bien que s'il devait servir le monarque, ce ne pouvait être au préjudice de ses protecteurs. Un instant il fut trop Jacobin ; et les Girondins qui auraient voulu influencer le roi, et qui faisaient cause commune avec la société-mère, apprirent avec indignation ou feignirent de s'indi-

gner en apprenant que Dumourier venait de remettre le portefeuille de la guerre (1).

Le parti patriote accuse le comité autrichien de ces démissions forcées ; il tonne et demande vengeance. Dumourier espère bien que cette vengeance lui sera utile : il se met comme en embuscade pour profiter des événemens et parvenir à son but.

Déja Louis XVI n'est plus roi : l'œuvre constituante a reçu le coup mortel, et la république est fondée. Tant d'événemens inattendus ont porté un nouvel espoir dans le cœur de Dumourier. Un décret favorable l'avait autorisé à rejoindre l'armée : il servait dans le grade qu'il avait occupé avant d'être appelé au ministère. Éloigné de Paris et des affaires publiques, il ne se condamna point au silence. Dans un mémoire adressé à

(1) Le 13 juin 1792, M. Dumourier fut nommé ministre de la guerre, et le portefeuille des affaires étrangères fut confié à M. de Neilhac, ministre des Deux-Ponts. Le même jour il lut à l'Assemblée un mémoire très-detaillé sur le département de la guerre. Trois jours après il eut le même sort de Roland et de Clavières ; il fut remplacé au ministère de la guerre par Lajeard.

l'Assemblée nationale, lu aux Jacobins, il s'était plaint de l'abandon du système défensif; il annonçait la prise d'Orchies, la désorganisation de l'armée, les fautes de nos généraux, et ce qu'il appelait l'imprévoyance et l'incivisme de Lafayette. Ce mémoire fut lu avec avidité : les Jacobins en parlèrent avec enthousiasme; et comme ils avaient à punir Lafayette de sa haine contre eux, ils se firent un devoir de louer le civisme, les talens militaires et le mémoire de Dumourier. On vit même la Gironde attacher une grande importance à un écrit à la rédaction duquel la bonne foi n'avait pas présidé, qui accablait nos généraux, lorsque ces infortunés pouvaient accuser les factions, la faiblesse ou l'incapacité des ministres, l'esprit de sédition et de révolte qui maîtrisait les soldats.

Quel est le général qui succédera à Lafayette?

Qui osera se charger du commandement d'une armée indisciplinée? Quel est le guerrier qui, d'un côté, opposera avec succès le génie de la victoire à des

ennemis jusqu'à ce jour triomphans, et, de l'autre, flattera des amis dangereux, jaloux, exigeans, soupçonneux, toujours prêts à sacrifier le lendemain ceux qu'ils ont élevés la veille; protecteurs intéressés, qui veulent protéger et prétendent n'avoir pas besoin de l'être; qui se croient faits pour dominer, et ne comptent pour rien les plus belles actions, les services signalés rendus à la patrie, si le héros ou le bienfaiteur ne s'est pas humilié devant eux, et s'il a oublié de s'avouer l'instrument de leur puissance ?.... Ce guerrier, ce général sera Dumourier.

Le 16 ou 17 août 1792, il est nommé par un arrêté du gouvernement provisoire de la république, général en chef des armées françaises.

Alors le roi de Prusse, maître de Longwy et de Verdun, pénétrait dans les plaines de la Champagne. Dumourier a rassemblé dans le camp de Grand-Pré nos vieilles bandes, et les bataillons que l'enthousiasme avait formés dans nos campagnes et dans nos cités, et qui accouraient de toutes

parts. C'est à Valmy qu'il se trouve en présence des Prussiens, et que ses talens et le courage de Kellermann obtinrent la première victoire digne des Français. Mais il eût été forcé peut-être de céder à un ennemi fort et nombreux, si la saison pluvieuse, les fruits des vignobles champenois, l'intrigue et les promesses, n'eussent engagé le roi de Prusse à rétrograder. Cette retraite assez singulière, et inconnue chez les peuples guerriers, fut effectuée par l'armée prussienne presque sans coup férir; et tandis qu'à Paris cette armée était tournée en ridicule, qu'elle fournissait à nos chansonniers matière à leurs couplets épigrammatiques, et à nos peintres un sujet pour leurs burlesques caricatures, l'armée française avait beaucoup d'égards pour les soldats fugitifs du roi de Prusse. On attaquait pour la forme leur arrière-garde, qui, pour avoir au moins l'air de se fâcher, prenait quelquefois l'offensive. Plus de cent mille Français mal armés, mal vêtus, malgré les sables mouvans, les rivières débordées, les plaines inondées et les chemins dégradés, suivaient

gaiement en chantant l'air *ça ira, ça ira*, etc. et la chanson des *Marseillais*. Nos grenadiers, conduits par le brave Kellermann, demandaient le combat, s'indignaient de cette retraite imprévue et de la gloire qui leur était ravie. Dumourier adressait à la Convention des rapports magnifiques, et voulait laisser croire que son génie militaire avait chassé le roi de Prusse du territoire français. La majorité de la Convention paraissait persuadée ; elle multipliait en faveur de l'armée le décret qui affirmait qu'elle avait bien mérité de la patrie, tandis que les comités de Salut public, de Sûreté générale et de la Guerre, se moquaient de la crédulité du peuple, de la confiance de la nation, de l'amour-propre de Dumourier, et des promesses faites au roi de Prusse.

Les villes de Longwy et de Verdun sont évacuées ; le siége de Lille est levé : Dumourier dispose tout pour pénétrer dans la Belgique. Il a tonné contre les rois au club de Valenciennes comme il l'avait fait à celui de Paris ; il a dit aux soldats de la république : « Entrons dans les belles provinces

de la Belgique comme des amis, des frères et des libérateurs; montrons de la clémence envers les prisonniers de guerre et de la fraternité envers les habitans du pays ». Un manifeste a été adressé par lui au peuple belge : il a donné le signal; et l'armée française a attaqué les Autrichiens, obtenu un avantage important à Boussu. En ce lieu l'ennemi est retranché : il faut opposer à l'art militaire la valeur française. Dumourier n'hésite plus; il abandonne la vieille tactique. « Voilà les hauteurs de Jemmapes, dit-il à ses soldats, et voilà l'ennemi; l'arme blanche et la terrible baïonnette, voilà la tactique nouvelle ». Le signal du combat sera donné, et 40,000 hommes auront atteint les hauteurs de Jemmapes ou seront couchés sur la poussière.

Le 7 novembre 1792, Dumourier écrivit à la Convention nationale pour lui annoncer la victoire remportée par les Français sur les hauteurs de Jemmapes, la prise de la ville de Mons, et la fuite des Autrichiens sur Bruxelles et Brenne-le-Comte. « Après ce combat, le plus terrible de mémoire d'hom-

me, disait Dumourier, 40,000 Français ont forcé 28,000 Autrichiens retranchés dans des bois et sur des montagnes garnies de plus de 40 redoutes, de 20 pièces de canon de gros calibre, d'un très-grand nombre de canons moins forts et d'obusiers. Cette bataille de Jemmapes a été décisive ; elle a été une des plus générales qui aient jamais été données ; tous les points de la ligne et des flancs de l'ennemi ont été attaqués à la fois ; tous les corps de l'armée ont donné ; tous les individus ont combattu personnellement. Par-tout, après une résistance opiniâtre, la nation française a triomphé par les deux moyens les plus forts, le canon et l'arme blanche. »

Dans cette journée, Dumourier fit preuve de talens et de courage. La veille, à la tête de l'infanterie, il enleva aux ennemis le village de Carignon. Le 16 au matin, il parcourut toute la ligne, malgré la mitraille et les boulets lancés par plus de cent bouches à feu. Les soldats témoignaient la plus vive impatience de charger à la baïonnette. A midi précis, les tambours battent la charge ;

toute l'infanterie, en un clin-d'œil, se met en colonnes de bataille, et se porte avec la plus grande rapidité vers les retranchemens de l'ennemi. Pas une tête de colonne ne resta en arrière. Les premières redoutes furent emportées : un instant il y eut quelque embarras. Dumourier se mit à la tête de la cavalerie qu'il avait ralliée, et chargea celle de l'ennemi qui se retira en désordre, tandis que la gauche de notre armée emportait le village de Jemmapes, enlevait les secondes redoutes, et sur les hauteurs battait les Autrichiens consternés.

Toute l'armée victorieuse se réunit alors et se porta sur les hauteurs de Cusmes ; une partie se présente devant Mons, qui ouvre ses portes après que trois sommations lui eurent été faites.

Beurnonville, témoin de la bataille de Jemmapes, écrivait au ministre de la guerre que cette victoire était due également aux dispositions du général en chef et à l'intrépidité des troupes.

On a conservé le trait suivant dans nos Annales historiques. Il fallait emporter de

vive force le mont Parisel, entouré de retranchemens formidables. Dumourier appelle auprès de lui tous les grenadiers de son armée, et les harangue à peu près en ces termes : « Camarades, c'est pour la liberté des peuples que nous combattons. Vous savez que les soldats des despotes craignent l'arme blanche ; je vous ai appelés auprès de moi pour vous consulter si nous ne pourrions pas emporter ce poste (le mont Parisel) de vive force : si nous l'emportons, nous serons bientôt maîtres de Mons ». A peine le général a-t-il parlé, que les grenadiers s'écrient : *Oui, mon général, marchons.* Ils jettent fusils, gibernes, ceinturons, et, le sabre à la main, escaladent ces montagnes de retranchemens, y pénètrent, et le mont Parisel est emporté.

Le 9 novembre, Dumourier écrivit à la Convention pour lui faire part que le 30 octobre précédent il avait adressé au ministre de la guerre sa démission du commandement de l'armée des Ardennes, et que ce ministre l'avait refusée. Il avait bien compris que le but de cet acte de mo-

destie était d'obtenir la confirmation d'un commandement que ce général ne feignait de céder que pour dérouter les envieux et les jaloux.

L'armée française s'avance dans la Belgique, et l'ennemi se retire. Elle entre à Bruxelles, à Ath, à Tirlemont, à Liége. Tous les Pays-Bas sont occupés. Bientôt l'armée de la Belgique commandée par Dumourier, et celle des Ardennes par le général Valence, forte de 15,000 hommes, tiennent Aix-la-Chapelle et les bords de la Meuse. Il ne fallait plus qu'un plan sagement combiné pour ouvrir une seconde campagne avec le même succès, et chasser au-delà du Rhin les coalisés, qui se sont retranchés à Coblentz, à Trèves, à Luxembourg.

Mais la France était agitée par des clubs, par des intrigans. La conquête des vainqueurs de Jemmapes était livrée à l'avarice de quelques commissaires déprédateurs, l'or de la Belgique enlevé, les églises et les monastères dépouillés, les citoyens opprimés, et la vengeance organisée dans ces contrées autrefois si paisibles, si riches et si fortu-

nées. « La ville de Liége, dit Dumourier dans ses *Mémoires*, était devenue le tombeau des Français, qui y mouraient de faim, de misère ; et cette ville où l'armée éprouvait la privation de tous les besoins, était plus dangereuse pour elle que ne furent pour les Carthaginois Capoue et ses délices. Les Liégeois avaient porté à l'excès l'esprit de la révolution, parce que leurs maux avaient été extrêmes lorsqu'ils furent trahis, et subjugués par les Prussiens ».

Les Français occupaient le pays de Stavelo, Montmédy, Spa, Verviers, Huy. Un corps de 10,000 hommes aux ordres du général d'Harville tenait la Meuse depuis Givet jusqu'à Namur; l'armée dite du Nord, aux ordres du général Miranda, occupait la gauche depuis Tongres jusqu'à Ruremonde; la ligne sur la Meuse donnait de 65 à 70,000 hommes ; et Dumourier avait formé le plan de s'emparer de tout le pays entre Meuse et Rhin, depuis Burick jusqu'à Cologne ; de battre Clairfayt et son armée, et d'occuper Gueldres, Vanloo, Maëstricht et Juliers.

Dumourier est fatigué de jouer le rôle de

général : quoique brillant, ce rôle n'a point assez d'éclat pour son ambition ; il faut qu'il maîtrise dans la Convention le parti qui lui paraît le plus propre à seconder ses vues. Il veut se mêler des affaires politiques et des intrigues des factions. Il va sacrifier sa gloire militaire, sa popularité, et l'estime publique, aux tracasseries des tribunes, aux petites vues de quelques meneurs, à la bizarrerie des événemens. Il cherche querelle aux clubs, à la Convention, à ses commissaires, au ministre Pache, qui tous s'étaient réunis contre lui. Pour le perdre avec plus de certitude on a désorganisé son armée, refusé aux vainqueurs de Jemmapes, aux conquérans de la Belgique, la récompense qui leur est due. On calomnie les officiers généraux ; on traite les Belges avec inhumanité, on les dépouille ; on veut à la fois qu'ils demandent leur réunion à la France, et que leurs richesses servent à remplir le trésor public. On exige un acte de civisme, et on agit avec les Belges comme ces tyrans qui pressurent leurs victimes.

Cependant Dumourier avait acquis l'a-

mitié des soldats. Nos grenadiers chérissaient le héros qui couronnait leur front des lauriers de la victoire, le général qui était à la fois leur père et leur ami, le guerrier aussi brave qu'eux, toujours au premier rang, cherchant la gloire et les dangers, qui les menait au combat avec gaieté, qui chantait avec eux l'hymne des batailles, savait enflammer leur ame, leur inspirer un noble dévouement, une confiance sans bornes, et qui prenait avec eux ce ton familier et paternel qui console le soldat, lui donne une haute opinion de lui-même, et le rend invincible.

Louis XVI a été mis en jugement. Deux partis sont en présence; et l'un d'eux qui tend un piége à ses adversaires, qui les accuse de royalisme pour les dépopulariser et triompher avec plus de succès, demande à grands cris le supplice du dernier roi des Français.

Dumourier est à Paris le premier janvier 1793. Il ne se montre que dans les comités de la Convention, où il lit des mémoires justificatifs de sa conduite, qui sont écoutés

avec assez d'indifférence : mais ils ont augmenté le nombre de ses ennemis, et bientôt il se trouve sans défense, en butte aux calomnies de Marat, à la haine des fédérés, à la fureur de Pache, et aux attentats de quelques brigands à la solde de la municipalité de Paris.

Louis XVI est condamné ; la sentence a été confirmée par le rejet de l'appel au peuple, et exécutée le 21 janvier 1793. Dumourier, qui, depuis, s'est appitoyé sur le sort du roi, s'était condamné au silence. Retiré à la campagne, il feignait d'être malade. Lorsqu'il fut persuadé que le moment était favorable, il quitta Paris, dupe de tous les personnages qu'il avait employés, de toutes les petites intrigues qu'il avait fait jouer, et offrant en sa personne aux hommes impartiaux un problème difficile à résoudre ; savoir, s'il appartenait à la faction d'Orléans, à celle de la Gironde, ou à celle des indifférens.

Dumourier est au camp. L'ennemi a porté ses forces vers la Roër ; il a reçu des renforts : le prince de Cobourg, fameux

par sa glorieuse campagne sur les Turcs, vient remplacer Clairfayt; il est secondé par le prince de Hohenlohe. Des conférences sont entamées près de Maulde, mais elles sont rompues dès les premiers jours du mois de février. Dumourier s'occupe du projet qu'il a conçu, de s'avancer avec le corps d'armée qu'il rassemble sur le Moerdyck, en masquant les places de Breda et de Gertruydemberg sur sa droite, de Berg-op-Zoom, Steenberg, Klundert et Williamstadt sur sa gauche, et de tenter le passage de ce bras de mer, qui est à peu près de deux lieues, pour arriver à Dorf, où une fois débarqué il se trouverait dans le cœur de la Hollande, ne pourrait plus rencontrer d'obstacles, et marcherait avec facilité sur Rotterdam, Delst, la Haye, Leyde et Harlem, jusqu'à Amsterdam.

Ce plan une fois imaginé, le général en chef dut tout créer pour l'exécution. Il fut un instant secondé par le général Beurnonville qui venait de remplacer Pache au ministère de la guerre : alors il estimait Dumourier et l'appelait son père. Dix jours

ont suffi pour les préparatifs. Les premières colonnes pénètrent sur le territoire hollandais et sont suivies par toute l'armée, qui n'est forte que de 10,000 hommes, 1,000 chevaux, quelques troupes légères : l'artillerie consistait en 4 pièces de canon de douze, 8 de huit, 4 mortiers de dix pouces et 4 obusiers.

Cette armée s'avance, se divise en quatre colonnes ; et soudain Breda, Klundert, Gertruydemberg, ouvrent leurs portes. On fait le siége de Williamstadt, on bloque Berg-op-Zoom et Steenberg. Dumourier pousse vers le Moerdyck et Roowart. Les soldats français sont reçus par-tout avec cordialité ; on leur fournit gratuitement des vivres, des fourrages et de l'argent. Dumourier, assuré du succès de ses projets, ne songe plus qu'à se fortifier et à tout préparer, malgré la rigueur de la saison, pour le passage du Rhin.

Tout-à-coup le prince de Cobourg rassemble son armée et marche sur Aldenhoven, qu'il occupe sans trouver aucun obstacle. A cette nouvelle, tous les quartiers

se replient sur Liége ; le siége de Maëstricht est levé ; on abandonne la Meuse. Les commissaires de la Convention courent à Paris porter l'alarme. Un ordre est sur-le-champ expédié à Dumourier pour lui ordonner d'abandonner l'expédition de la Hollande et d'aller se mettre à la tête de la grande armée (1). Dumourier obéit et laisse le commandement au général Deflers. Mais bientôt tout est découragé aux lieux que Dumourier abandonne : les ennemis prennent de l'audace ; la marine hollandaise se renforce ; les Prussiens s'avancent par Bois - le - Duc. Deflers est obligé de se jeter dans Breda avec 6 bataillons et 200 chevaux ; toutes les batteries du Moerdyck sont évacuées, et l'armée est sauvée en partie par le courage et l'intelligence des colonels Devaux et Thouvenot.

---

(1) On voit que Dumourier jouissait de la plus grande faveur auprès des conventionnels, qui le croyaient seul digne de sauver la République les armes à la main. Barrère disoit dans la séance du 8 mars : « Je le déclare ; Dumourier vaut seul une armée » ; il ne faut plus s'étonner si depuis Dumourier perdit la tête.

Tel fut le résultat de la retraite ou plutôt de la déroute d'Aix-la-Chapelle.

Le 11 mars, Dumourier arrive à Anvers, part de suite pour Bruxelles, fait revenir une partie de l'artillerie qui retournait en France, arrête les officiers et les soldats déserteurs, ordonne au général Stengel de rejoindre la grande armée à Louvain, au général Neuilly de venir prendre la position de Judoigne, et au général d'Harville de rassembler ses cantonnemens, afin d'empêcher que le prince de Hohenlohe et le général Beaulieu ne puissent forcer le passage de la Meuse ou couper la droite de l'armée.

Le 12, Dumourier part pour Louvain. Il reçoit à son arrivée la visite des commissaires, qui se plaignent des ordres qu'il a donnés contre les clubistes, les anarchistes et les spoliateurs des Belges. « J'ai tout le poids de la guerre à soutenir, leur répond Dumourier, l'honneur de la nation et de l'armée à conserver; j'ai dû agir comme je l'ai fait pour ma responsabilité. »

Les soldats reçurent Dumourier avec les transports de la plus vive allégresse. Ceux

qui avec lui avaient vaincu à Jemmapes, en Hollande, reprenaient un nouveau courage, se rappelaient leurs victoires passées, et se livraient au doux espoir d'obtenir de nouveaux triomphes.

Dumourier a réorganisé l'armée et se voit encore à la tête de 40,000 hommes d'infanterie et de 4,500 chevaux. L'infanterie est partagée en quatre corps; la droite aux ordres du général Valence, le centre aux ordres du duc de Chartres, la gauche est confiée à Miranda, et la réserve au général Chancel.

Le 15 au matin, l'avant-garde ennemie trouva les Français à Tirlemont, et fit replier 400 hommes, qui n'opposèrent aucune résistance. Mais, le 16, Dumourier attaqua au même lieu les Autrichiens, et les combattit avec un tel avantage, qu'ils laissèrent 1200 hommes sur le champ de bataille. Cette victoire rendit toute la confiance à son armée.

Dumourier croit qu'il est de son devoir d'arrêter l'ennemi, plus nombreux et plus fort en cavalerie. Pour réussir, il fallait

livrer une bataille. Quelques tacticiens ont blâmé Dumourier ; quelques hommes vindicatifs ont vu dans cette résolution l'intention de trahir la patrie, de servir les coalisés, de seconder les vues de la faction d'Orléans, et de placer sur le trône le jeune duc de Chartres, qui avait bien quelques qualités aimables et quelques vertus, mais à qui le destin aurait dû donner un autre père. Nous ne sommes plus dans ces temps de délire et de folie, dans ces jours de terreur où de pareilles fables trouvaient des crédules parmi le peuple. Dumourier était dans une de ces positions critiques où il faut à la fois du génie, du bonheur, et l'art de profiter du moment et des circonstances. Il était ambitieux, il avait à redouter des ennemis puissans. Il essaie de vaincre, et d'étonner ses ennemis par sa bonne fortune : il comptait sur son génie, sur ses soldats, sur le destin, et laissait aux événemens le soin de justifier sa conduite ; bien persuadé qu'il triompherait au Capitole s'il était vainqueur, mais, vaincu, qu'il serait précipité du haut de la roche Tarpéienne.

Il fut battu à Nervinde ; mais il disputa chaudement la victoire.

Un instant la droite et le centre de l'armée française ont cru pouvoir triompher. Dumourier a rallié nos soldats à cent pas du village de Nervinde ; ils sont en bon ordre : pleins de confiance et de courage, ils ont passé la nuit sur le champ de bataille. Mais la gauche avait cédé, et la bataille était perdue.

Il ne restait plus au général Dumourier d'autre parti à prendre que celui d'assurer la retraite de la droite et du centre. Il profita de l'extrême lassitude de l'ennemi pour s'emparer de la position de Gotzenhoven ; ce qu'il effectua avec un succès inattendu, et qui étonna l'ennemi même. Les deux journées qui suivirent furent employées à la retraite. L'armée française passe la Welpe, prend le camp de Bauterzemp, après avoir repoussé l'ennemi qui avait osé l'attaquer sans succès aux villages de Op et de Neerwelpe. Les Autrichiens s'emparent de Diest : Dumourier, attaqué à Louvain, se défend avec courage et fait plier l'ennemi.

Il fallut que Dumourier cédât à la nécessité. Déja les Impériaux avaient pris sous le camp de Louvain des bateaux chargés de blessés; déja le désordre inséparable d'une retraite forcée avait détruit toute l'énergie républicaine. Si l'ennemi s'était aperçu de ce désordre, c'en était fait de l'armée française. Une suspension d'armes fut proposée par le prince de Cobourg et acceptée par Dumourier.

Le 25 mars, nos soldats, dans le plus grand ordre, passèrent à Bruxelles, où il n'y eut, dit Dumourier dans ses *Mémoires*, ni pillage, ni insulte, ni propos de part et d'autre : ils furent prendre position près de Hall. Le 26, ils se formèrent à Enghien; le 27, ils étaient à Ath. Le lendemain, il fut rédigé entre le colonel Mack et le général français une convention par laquelle notre armée devait continuer sa retraite sans être inquiétée, et marcher sur Tournai.

C'était à Ath que Dumourier avait déja pris la résolution d'aller à Paris à la tête de l'armée. Dénoncé à la tribune de la Convention, objet de haine pour les Jacobins,

qui ambitionnaient le commandement de nos armées, il prévoyait que sa retraite de la Belgique, que la perte de la bataille de Nerwinde seraient présentées à la France entière par les fougueux dénonciateurs du temps comme une trahison ; qu'on oserait rédiger son acte d'accusation et exiger de la Convention qu'il fût mis en jugement. Dumourier vit le danger : il crut pouvoir le prévenir. Assuré, autant qu'il était possible alors, de l'attachement des soldats, des dispositions des généraux de l'armée autrichienne, et des suffrages de quelques chefs de l'armée, il annonce qu'il marche sur Paris pour dissiper les anarchistes, délivrer la Convention, rendre aux gens de bien toute leur énergie, la liberté et leurs droits. Au moins ce fut là le prétexte dont se servit Dumourier, et qu'il a tant fait valoir dans ses discours, dans ses proclamations à l'armée, et dans son apologie.

Il n'était plus temps de dissimuler : Dumourier a levé le masque, et déja il dispose tout pour ses desseins.

Il avait donné des ordres à Miaczinski de

s'emparer de Lille. Cet officier échoua dans l'exécution de cet ordre ; il fut attiré dans la ville, arrêté, et traduit à Paris. Le général en chef voulut s'emparer de Valenciennes ; il ne put réussir. Le premier avril il transféra son camp et s'approcha de Condé. Déja plusieurs divisions de l'armée, entraînées par des généraux, abandonnaient sa cause. Dumourier se vit obligé de faire usage du pouvoir qui lui restait encore. Il fit arrêter plusieurs personnes pour lui servir d'otages et méditait quelque coup de main hardi, lorsqu'il apprit que le général Beurnonville était passé à Lille, et qu'il arrivait au camp avec quatre commissaires de la Convention, Camus, Lamarque, Bancal et Quinette.

Beurnonville est au camp avec les commissaires (V. Beurnonville). Ils sont introduits, Camus portant la parole, présente à Dumourier le décret qui lui ordonne de paraître à la barre de la Convention pour rendre compte de sa conduite. Le général répond à Camus que, sans vouloir blâmer jusqu'à un certain point une déci-

sion de la Convention nationale, il ne pouvait s'empêcher de juger que ce décret était déplacé, que l'armée était désorganisée et mécontente, que s'il la quittait en cet état il annonçait sa dissolution totale..... Il offrit sa démission. — Mais, après avoir donné votre démission, que ferez-vous? — Ce qu'il me conviendra; mais je vous déclare sans détour, répliqua Dumourier, que je ne me rendrai pas à Paris pour me voir accuser par une faction et condamner par un tribunal révolutionnaire....

Les commissaires bien convaincus que le général avait pris son parti, et qu'il n'obéirait pas, voulurent le ramener par la douceur. Quinette lui parlait des Grecs et des Romains, et l'invitait à imiter de si beaux exemples..... « Je vous déclare, dit Dumourier, que j'ai joué le rôle de Décius, mais que je ne serai jamais Curtius. » — Vous ne voulez donc pas obéir au décret de la Convention? répliqua Camus. — Pensez, dit un autre commissaire, que votre désobéissance perd la République. — La République n'existe pas, répondit Dumourier; nous sommes dans l'anarchie.....

« Les commissaires sortirent un moment ; au bout d'une heure ils rentrèrent dans la salle où se trouvaient plusieurs officiers avec le général en chef. Camus dit à Dumourier : Général, voulez-vous obéir au décret de la Convention nationale, et vous rendre à Paris ? — Non pas dans ce moment. — « Eh bien, je vous déclare que je vous suspends de toutes vos fonctions. Vous n'êtes plus général, j'ordonne qu'on ne vous obéisse plus, et qu'on s'empare de vous. Je vais mettre les scellés sur vos papiers ». Alors Dumourier commande (en allemand) aux hussards d'entrer : — Arrêtez ces quatre hommes-là, dit-il à l'officier, et qu'on ne leur fasse pas de mal. Arrêtez aussi le ministre de la guerre; et qu'on lui laisse ses armes. — Camus s'écria alors : Général Dumourier, vous perdez la République » ..... (V. BEURNONVILLE.)

On emmena les commissaires dans une autre chambre... On fit avancer une voiture que des hussards de Berchiny entouraient, et dans laquelle montèrent les prisonniers; ils prirent le chemin de Tournai. Les hussards les livrèrent aux manteaux rouges, qui les conduisirent au général autrichien Clairfayt.

Le 3 avril au matin, Dumourier fut au camp et harangua les troupes, qui lui parurent bien disposées. Le lendemain il devait, entre Bossu et Condé, se trouver à un rendez-vous qui lui avait été indiqué, et où devaient être le prince de Cobourg, l'archiduc Charles et le colonel Mack. Mais l'arrestation des quatre commissaires de la Convention, du ministre de la guerre, et la manière infâme dont ils avaient été livrés à l'ennemi, jetaient la plus grande défaveur sur sa conduite, et indisposaient contre lui la multitude et les gens de bien, qui ne jugent pas les motifs, et qui ne voient que la trahison. Déja plusieurs bataillons murmuraient : au camp, le soldat craignait de servir un traître ; dans les places fortes, les commandans ne voulaient plus obéir à Dumourier ; la plupart des officiers de l'état-major hésitaient et craignaient de se compromettre ; les amis du général gardaient un morne silence ; ses ennemis l'accusaient hautement : tout faisait présager que la prédiction de M. de Castries allait s'accomplir, et que Dumourier serait abandonné comme Lafayette.

« Le général en chef était sur la route de Condé; quelques officiers et huit hussards l'accompagnaient : il avait été averti qu'il y avait une grande fermentation dans la garnison de Condé. Tout-à-coup il aperçoit trois bataillons qui marchaient sur cette ville avec leurs bagages et leur artillerie. Etonné de cette démarche qu'il n'avait point ordonnée, il demande à des officiers de ces bataillons où ils vont. — à Valenciennes. — Mais vous tournez le dos à cette ville. Dumourier se trouvait au milieu d'eux, et s'était arrêté au bord d'un fossé pour les laisser passer; il était à cheval et s'éloigne à cent pas dans les terres labourées. La colonne rebrousse chemin et se porte sur lui à toutes jambes, et avec des cris tumultueux. Alors il se retire au petit trot. Des cris, et sur-tout le mot *arrête*, *arrête*, le forcent à passer un fossé qu'il franchit à pied. Quand il fut de l'autre côté, les coups de fusil avaient succédé aux cris, et toute la colonne était ébranlée. Les soldats essayaient de lui couper la communication avec le camp de Bruille. »

En ce moment il courut le plus grand danger..... Il était à pied. Schomberg, son neveu, voulait absolument se sacrifier et lui donner son cheval, il ne voulut jamais y consentir ; il monte enfin sur celui d'un domestique de l'ex-duc de Chartres, qui, étant très-leste, se sauve à pied.

Dumourier a joint une division du régiment de dragons impériaux, Latour : il écrit au colonel Mack, obtient d'être entendu, prend quelques arrangemens avec cet officier autrichien ; le lendemain 5 avril il rentre en France, et passe aux avant-gardes de son camp de Maulde : il est bien reçu ; mais là il apprend que l'artillerie est partie (V. Bollemont), qu'elle est à Valenciennes, que plusieurs généraux de division ont abandonné le camp. Il aperçoit que le soldat a conçu quelque méfiance ; il voit par-tout des visages tristes et sombres : l'espérance l'abandonne ; il sort du camp et va se livrer avec sa suite au général autrichien Clairfayt. Triste résultat d'une résistance mal combinée, et d'une trahison détestable.

Dumouriez est chez les Impériaux : mais, infortuné, il est délaissé ; il ne peut plus être utile à la coalition ; on n'a plus besoin de ses services ; on paraît même embarrassé de sa personne : il s'en aperçoit, renonce à tous ses projets, part pour Bruxelles, rentre dans la classe commune, et va chercher un asile où il puisse vivre dans l'obscurité. C'est là qu'il s'occupe, un jour, de sa justification, et qu'un autre jour il accuse ses ennemis. Dans un temps qu'il croit favorable, il trace des plans de campagne, donne des conseils à la coalition, et blâme les opérations du gouvernement français. A des époques désastreuses, tantôt il fait l'apologie de la monarchie, et tantôt celle de la république. Ici, il prodigue des éloges aux modérés là, il vante l'énergie des républicains exaltés. Tour-à-tour constitutionnel, royaliste, jacobin, tous ses discours, toutes ses actions, tous ses mémoires prouvent que s'il a fait un acte de sagesse en ne livrant point sa tête aux bourreaux, il a agi d'une manière honteuse et déloyale en sacrifiant des hommes respec-

tables, revêtus d'un grand caractère, et qui lui parlaient au nom de la Convention qui gouvernait alors la république. Dumourier a dit quelque part que s'il avait cru pouvoir trouver en France un tribunal et des juges, il serait venu présenter sa tête et se soumettre aux lois de son pays. Dans quelques pages de ses *Mémoires* il a bassement flagorné le gouvernement français, dans quelques autres il l'a injurié. Dans tout ce qu'il fait ou ce qu'il entreprend, il prouve aux gens de bien et aux hommes impartiaux que l'ambition lui a tourné la tête, et qu'il a cru un moment pouvoir faire les destinées de son pays. Mais tous les hommes d'état, ceux qui ont étudié le caractère de Dumourier et qui connaissent ses qualités et ses défauts, avouent qu'il pouvait être un excellent capitaine, un brave soldat, mais qu'il n'était pas fait pour être chef de parti, et que sa conduite dans les derniers jours de son généralat a prouvé son impuissance, et n'a pu, même dans des temps d'orage et de division, obtenir l'approbation de ses partisans, des royalistes, ni de l'Autriche

qui profitait de son crime et de sa fuite..... Aujourd'hui Dumourier se déshonore, et prouve à toute l'Europe, à ses amis même qui avaient été tentés de le justifier, qu'il ne fut jamais qu'un traître et l'ennemi de la France sa patrie. Dumourier chez le perfide Anglais offre ses talens et son épée pour servir un gouvernement atroce et déloyal..... Quelle bassesse!...

DUMUY.

Félix Dumuy (Jean-Baptiste-Louis-Philippe) est né à Ollières, département du Var, le 25 décembre 1751. Neveu et héritier du maréchal de camp Dumuy, mort ministre de la guerre dans les dernières années de la monarchie, il dut à sa naissance et à ses qualités personnelles un prompt avancement. Il fut nommé, jeune encore, colonel du régiment de Soissonnais. Lorsque la patrie des Wasinghton et des Franklin combattait pour sa liberté, et que la cour de Versailles faisait passer dans l'Amérique septentrionale des secours demandés par un peuple loyal et magnanime, et accordés par la politique, le régiment que commandait Dumuy faisait partie de l'armée de Rochambeau, et se distingua au siége d'Yorck.

Lorsque le courage et la victoire eurent donné la paix à la Pensylvanie, les Améri-

cains offrirent aux officiers français cette croix de *Cincinnatus*, si chère aux amis de la liberté et aux guerriers guidés par l'honneur. Dumuy fut décoré de cette croix, et revint en France. Le 9 mars 1788, il fut nommé maréchal de camp.

En 1789, le ministère lui confia le commandement militaire qui s'étendait depuis Toulon jusqu'aux environs de Lyon. Le lieutenant général Dumuy, lors des troubles qui eurent lieu à Avignon et dans le Comtat Venaissin, fit tout ce qui dépendait de lui pour s'opposer aux tentatives de tous les partis, aux projets de quelques ambitieux, aux forfaits de quelques brigands ; mais sa prudence et son zèle ne purent calmer les esprits irrités et remplir les vues des Assemblées nationales, qui auraient voulu pacifier ces contrées nouvellement réunies à la France.

La guerre ayant été déclarée, il devait servir à l'armée du Nord. Des commissaires de l'Assemblée nationale visitaient alors les principaux corps stationnés sur nos frontières. L'absence du maréchal de camp Dumuy les étonna : ils crurent qu'il était du nombre des

émigrés. Ils le destituèrent, et annoncèrent cette destitution à l'Assemblée nationale.

M. Servan, alors ministre de la guerre, écrivit quelques jours après au président pour lui déclarer que M. Dumuy avait obtenu une mission particulière pour la Suisse, et qu'au même instant il venait de recevoir une lettre de cet officier général, datée d'Huningue, par laquelle il mandait son retour à Paris pour rendre compte de sa mission. Le ministre invitait l'Assemblée à regarder la destitution de M. Dumuy comme non avenue. La proposition parut de toute justice; elle fut adoptée.

Le 6 février 1792, M. Dumuy fut nommé général de division, et commanda provisoirement l'armée des Alpes.

Le 3 octobre, M. Servan ayant donné sa démission, l'Assemblée nationale procéda à l'appel nominal pour le choix d'un nouveau ministre de la guerre. M. Dumuy fut porté sur la liste des candidats.

A l'époque où la France divisée voyait ses enfans courir aux armes et lever en tous lieux l'étendard de la guerre civile, Kellermann,

chargé de réduire les Lyonnais, confia les opérations du siége au général Dumuy ; mais un décret de la Convention ayant ordonné la destitution de tous les officiers nobles, Dumuy se retira dans ses foyers.

En l'an 3, cet officier général fut remis en activité, et employé près d'une des armées du Nord en qualité d'inspecteur général d'infanterie. C'est dans le cours de cette même année que Dumuy fut nommé au commandement de l'armée destinée à seconder les opérations des commissaires qui devaient être envoyés aux Indes occidentales. Des circonstances particulières empêchèrent le départ des commissaires.

Dumuy fut un des officiers généraux qui suivirent Bonaparte en Egypte : il fut très-utile à l'armée d'Orient, et organisa la légion nautique.

Il revint en France avec le général Junot, fut fait prisonnier par les Anglais, conduit à Mahon, mis en liberté sur sa parole, et puis échangé.

En l'an 9, il fut nommé par le Gouver-

ment consulaire commandant de la vingt-unième division militaire (Poitiers).

Le 20 pluviose, il écrivait que la tranquillité régnait dans cette partie de la République. « Depuis quatre mois, dit-il, que » je remplis les fonctions de général de di- » vision dans ces contrées, on chérit le Gou- » vernement, on respecte les autorités cons- » tituées. Tous les citoyens sont d'accord » pour le maintien de l'ordre et le respect » des propriétés : il ne s'y est commis au- » cun massacre, aucun attentat quelconque ; » les amnistiés jouissent paisiblement du » droit de citoyen, et il n'est plus question » ni de haine ni de vengeance. »

Ce rapport du général Dumuy satisfit le Gouvernement, qui fut bien convaincu que le zèle, le patriotisme et les sentimens modérés de celui qui le représentait dans ces contrées, n'avaient pas peu contribué à en assurer la tranquillité.

Dumuy fut ensuite nommé commandant de la vingt-deuxième division militaire à Tours.

Félix Dumuy est le doyen des généraux

de division ; il est estimé de ses braves frères d'armes et de tous les Français qui ont eu des relations avec lui. Il est bon tacticien, aime son état, et remplit avec zèle et probité les fonctions qui lui sont confiées.

DUPHOT.

Que le sort d'un guerrier est digne d'envie lorsque, après la plus belle défense, couronné par la victoire, il est, en présence de ses braves frères d'armes, au fort de la mêlée, au champ d'honneur, frappé du coup mortel! Il laisse après lui de brillans souvenirs, un nom à jamais illustre; et ses concitoyens accourent à son tombeau verser des pleurs, et lui donner des éloges bien dus à sa valeur et à son noble dévouement.

Mais qu'elle est affreuse cette cruelle destinée qui se sert du poignard d'un vil assassin pour ravir à la patrie un héros digne de toute son estime et de tous les regrets! Et cependant, ô généreux Duphot! tel fut le sort qui t'était réservé! Ni la tendresse de ta jeune amante, ni les vœux de tes amis, ni le courage des compagnons de ta gloire, n'ont pu, dans une terre étrangère, te sauver de la fureur d'une soldatesque irritée,

des trames ourdies par le fanatisme politique et religieux. Tu portais des paroles de paix ; la haine t'a frappé de ses traits homicides : et lorsque tu tendais les bras pour attendrir des furieux, atteint du plomb meurtrier, ton dernier cri fut pour la paix, ton dernier vœu pour la patrie, ton dernier soupir pour ton amante adorée.

Jeune et brave Duphot, non, ta mémoire ne périra jamais ! A Rome, un monument élevé par le repentir apprendra aux siècles à venir quels furent le crime et les regrets des Romains. Nos annales diront à la postérité combien tu fus cher aux Français. Ce faible écrit, qui dut le jour au vrai civisme, et qui devra ses succès aux belles actions des héros républicains dont il est le dépositaire, transmettra aux siècles futurs le souvenir de tes vertus, de ton courage, de ta mort ; et nos derniers neveux, au récit de tes malheurs, ne pourront te refuser le juste tribut de leurs larmes.

Léonard Duphot naquit à Lyon en 1770. A l'âge de quinze ans il servait dans le 61e régiment. Simple soldat il obtint bientôt cet

avancement que la bonne conduite, le zèle et les qualités morales méritaient à ceux qui, dans les corps militaires, n'appartenaient point à la classe des privilégiés, toujours si favorisée sous le régime monarchique.

Lorsque les étendards de la liberté furent déployés sur nos frontières menacées, et que la patrie eut fait un appel aux braves, Duphot, choisi pour commander un des bataillons de son département, combattit avec gloire à l'armée des Pyrénées orientales.

En l'an 3 les représentans du peuple près cette armée écrivaient à la Convention pour lui annoncer la prise de plus de cent redoutes sur des positions avantageuses, hérissées de canons, défendues par quarante ou quarante-cinq mille hommes. Le fort de Figuières, dit de *Ferdinand*, ajoutaient-ils, a capitulé; la garnison était forte de neuf mille hommes. Dans la prise des redoutes, Duphot, adjudant-général chef de bataillon, a tué de sa propre main, en combat singulier, un général de l'armée espagnole.

Le 16 ventose an 5, Duphot était adjudant-

général à l'armée d'Italie; il combattait à l'avant-garde, et fut blessé dans une affaire qui eut lieu en avant de Lovadina, près Mantoue.

Le 10 germinal, il était général de brigade.

En l'an 6, il accompagna Joseph Bonaparte, nommé ambassadeur près la cour de Rome.

Le 16 nivose de la même année, Joseph Bonaparte écrivait de Florence, où il s'était retiré, et donnait des détails sur l'insurrection qui avait eu lieu à Rome.

« Déja, disait l'ambassadeur de France, des mouvemens inquiets avaient manifesté cette insurrection.

» Le 7, à quatre heures du matin, on était venu m'annoncer qu'il y avait un rassemblement à la villa Medicis, composé de quatre-vingts à cent hommes; qu'une patrouille romaine avait été attaquée, et que deux soldats du souverain pontife avaient été tués.... »

A deux heures après midi, le portier de l'hôtel de l'ambassadeur prévint Joseph Bonaparte qu'une vingtaine d'hommes s'étaient

présentés pour entrer dans le palais, et qu'il s'y était opposé.....

« Les militaires français, ajouta Joseph Bonaparte, me demandèrent l'ordre de les dissiper par la force. Cette proposition attestait leur dévouement trop généreux..... En sortant de mon cabinet, nous entendîmes une décharge prolongée : c'était un piquet de cavalerie qui entrait dans ma juridiction sans m'en prévenir, et l'avait traversée au galop. La foule s'était alors précipitée dans la cour et sur les escaliers. Je rencontrai sur mon passage des mourans, des fuyards intimidés, et des frénétiques audacieux. Une compagnie de fusiliers avait suivi les cavaliers de près ; je la trouvai en partie s'avançant dans mon palais..... Elle s'arrêta.... Je lui enjoignis de se retirer ; elle recula..... Je m'avançai vers les attroupés, qui s'étaient réfugiés dans l'intérieur des cours : quelques-uns se rapprochaient des troupes à mesure qu'elles s'éloignaient. Je leur dis d'un ton décidé que le premier d'entr'eux qui dépasserait le milieu de la rue, je le forcerais à rentrer. En même temps le général Duphot,

l'adjudant général Scherlock, deux autres officiers et moi tirâmes le sabre pour retenir cette troupe désarmée, dont quelques-uns seulement avaient des pistolets et des stilets. Mais tandis que nous étions occupés de ce côté, les fusiliers, qui ne s'étaient retirés que pour se mettre hors de la portée du pistolet, firent une décharge générale : quelques balles perdues allèrent tuer les hommes des derniers rangs. Nous qui étions au milieu furent respectés ; après quoi la compagnie se retira encore pour charger. Je profite de cet instant. Je recommande au citoyen Beauharnais, aide-de-camp du général en chef Bonaparte, qui se trouvait par hasard auprès de moi au retour d'une mission dans le Levant, et à l'adjudant-général Arrighi de contenir, le sabre à la main, cette troupe, animée par des sentimens très-différens ; et je m'avance avec le général Duphot et l'adjudant général Scherlock pour persuader la compagnie de fusiliers de se retirer et de cesser le feu. Je leur crie de se retirer de la juridiction de France ; que l'ambassadeur se chargerait de faire éloigner les attroupés ;

qu'ils n'eussent qu'à détacher, pour cet effet, quelques-uns de leurs officiers ou bas-officiers au Vatican, chez le général, ou chez le gouverneur de Rome, ou chez un sénateur, ou tout autre homme public; qu'alors tout se terminerait.

» Le trop brave Duphot, accoutumé à vaincre, s'élance d'un saut; il est entre les baïonnettes des soldats : il empêche l'un de charger son arme; il évite le coup de l'autre. Nous le suivons par instinct national. Il était l'ami des deux partis; il était pacificateur; et eût-il été considéré comme ennemi, il était leur prisonnier. Trompé par son courage, il est entraîné jusqu'à la porte de la ville, nommée *Septimiana*. Je vois un soldat qui lui décharge son mousquet au milieu de la poitrine; il tombe, et se relève en s'appuyant sur son sabre. Je l'appelle; il revient à nous : un second coup l'étend sur le pavé. Plus de cinquante coups se dirigent encore sur son corps inanimé..... L'adjudant général Scherlock n'a point été frappé. Il voit tomber son brave camarade. Tous les coup vou se diriger sur nous. Il m'indique une

route détournée qui nous conduit aux jardins du palais, nous soustrait aux coups des assassins de Duphot, et à ceux d'une autre compagnie qui arrivait, et fit feu de l'autre côté de la rue. La nouvelle compagnie pouvait entrer dans le palais, où ma femme et sa sœur, qui devait être le lendemain l'épouse du général Duphot, venaient d'être emportées par force par mes secrétaires qui rentraient, et par de jeunes artistes. Nous regagnâmes le palais par le côté du jardin. Les cours étaient encombrées par les lâches et astucieux scélérats qui avaient préludé cette scène horrible. . . . . Je rentre dans le palais : les marches sont teintes de sang, des moribonds se traînent, des blessés se lamentent. On parvient à fermer les trois portes de la rue.

» Les lamentations de l'amante de Duphot, de ce jeune héros qui, constamment à l'avant-garde des armées des Pyrénées et d'Italie, avait été toujours victorieux, égorgé sans défense par de lâches brigands ; l'absence de la mère de ma femme et de son frère, que la curiosité avait depuis le matin éloignés

du palais pour voir les monumens de Rome; la fusillade qui continuait dans la rue et contre les portes du palais; les premières pièces de ce vaste palais (Corsini) que j'habitais, encombrées par des gens dont j'ignorais les intentions: ces circonstances et tant d'autres ont rendu cette scène la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Je fis appeler mes domestiques: trois étaient absens, un avait été blessé. Je fis préparer dans l'aile du palais que j'habitais les armes qui nous avaient servi en voyage. Un sentiment d'orgueil national que je ne pus vaincre, dicta à quelques-uns des officiers le projet d'aller enlever le cadavre de leur malheureux général. Ils y réussirent à l'aide de plusieurs domestiques fidèles, en passant par un chemin détourné, malgré le feu incertain et hasardé que la soldatesque lâche et effrénée de Rome continuait sur le champ de massacre. Ils trouvèrent le corps du brave général qui fut naguères animé d'un si sublime héroïsme, dépouillé, percé de coups, souillé de sang, couvert de pierres..... »

« Il était six heures du soir, ajoute l'am-

bassadeur; déja deux heures s'étaient écoulées depuis le massacre de Duphot, et aucun homme du gouvernement ne paraissait encore. Au récit de l'état dans lequel on avait trouvé le cadavre de notre infortuné concitoyen, je me décidai à quitter Rome..... Je suis parti après avoir assuré l'état du peu de Français restés dans cette ville..... »

Ce récit de l'ambassadeur de la République française près la cour de Rome est le plus bel hommage rendu aux vertus du général Duphot. Quel vif intérêt il inspire! Quelle horrible idée il nous donne des vils scélérats qui préparèrent et exécutèrent cet odieux assassinat! On est fier d'être Français lorsqu'on voit chez l'étranger nos vertueux concitoyens donner l'exemple du courage, du dévouement, du vrai civisme. Qu'il est digne de nos respects et de nos éloges ce jeune diplomate, le frère du héros de l'Italie, Joseph Bonaparte! Avec quelle noble simplicité il rappelle les événemens de cette cruelle journée! Que sa plume exprime bien la douleur dont il est pénétré! Son rapport attendrit tous les cœurs.

Le gouvernement de Rome, le secrétaire d'état J. Doria Pamphili, écrivirent à Joseph Bonaparte : mais il était trop tard ; leur lenteur ne peut encore aujourd'hui trouver une excuse. Le souverain pontife était navré de douleur, et les Romains étaient inconsolables de cet incident cruel. Pie VI, alors pape, dans la lettre du secrétaire d'état, priait le Directoire de demander telle satisfaction qu'il voudrait. « La demander, disait le secrétaire, et l'obtenir, sera la même chose ; car ni sa sainteté, ni moi, ni la cour de Rome, nous ne serons jamais tranquilles que nous ne soyons sûrs que le Directoire est satisfait..... »

Le chevalier Azara, ministre d'Espagne, se chargea des effets du malheureux Duphot qui étaient dans le palais ; ses vêtemens et ses armes furent la proie des soldats : les lâches ! ils osèrent se charger de ses dépouilles.

Le silence inconcevable du gouvernemen romain et de la cour de Rome pendan tout le cours de cette horrible journée ; l'insulte faite au cadavre de l'infortuné Duphot ; la

promotion au grade de sergent, du caporal Marinelli, qui avait fait feu sur le général, provoquaient la vengeance du gouvernement français. Napoléon Bonaparte est chargé de ce soin; et Berthier s'empresse de mettre à exécution les ordres du général en chef de l'armée d'Italie. (Voyez BERTHIER.) Il marche sur Rome : toutes les villes des Etats du pape ouvrent leurs portes et se soumettent. Le 27 pluviose, il entre dans le capitole, Rome est libre ; un nouveau gouvernement est installé, et l'acte de son installation est proclamé le 15 février 1798.

Le gouvernement romain avait une grande injure à réparer. Les premiers ordres qu'il donna eurent pour but les honneurs funèbres dus aux mânes du général Duphot.

Une fête funèbre avait été ordonnée ; elle eut un caractère vraiment antique. Au milieu de la place Saint-Pierre, près l'obélisque, on avait élevé un mausolée, sur lequel furent placées les cendres du général Duphot. Sur les quatre façades d'une pyramide étaient gravées des inscriptions latines :

Honori et memoriæ
N.... Duphot, civis galli,
Tribuni legionis.
Vix annum..... mil..... ann.....
Occubuit Romæ,
Perfidiosissimorum hominum
Proditione interceptus,
Mense nivalis VIII, ineuntis anno VI.
Æternum ave et vale
Fortis anima :
Jam tibi premit ossa levis
Libera tellus.

L'oraison funèbre de Duphot fut prononcée par un républicain.

Sur le déclin du jour, le cortège quitta la place Saint-Pierre, et marcha vers le Capitole. Quatre soldats de toute arme portaient religieusement l'urne funéraire, et une musique guerrière exécutait des morceaux analogues à la pompe funèbre. Arrivé au lieu où Duphot fut assassiné, chaque peloton fit une décharge comme pour purifier cette place qui fut le théâtre du plus horrible attentat. Une colonne sans ornement y avait

été placée avec une inscription qui retraçait ce crime et la réparation. Le cortège se rendit de suite à la place du Capitole, où l'urne cinéraire fut déposée sur le sommet d'une colonne antique.

La République romaine accorda une somme de 150,000 francs à la famille du général Duphot, dont 45,000 fr. au père et à la mère du général, 25,000 fr. à la sœur, et 80,000 francs au jeune frère du général.

Lorsque Duphot fut atteint du coup mortel, il venait d'être chargé du commandement des grenadiers de l'armée d'Angleterre. Il était généralement aimé et estimé de l'armée d'Italie, et particulièrement du général en chef Bonaparte.

DUPONT.

Les services rendus à la liberté par le général Dupont datent des premiers jours de la révolution française; il en a parcouru toutes les époques avec honneur, et la République le compte avec orgueil au nombre de ses plus braves défenseurs.

Dupont est né à Chabanois (département de la Charente), en 1766. Il puisa dans sa famille, qui compte plusieurs militaires, un goût très-vif pour la carrière des armes, et il le manifesta de bonne heure. Au sortir de l'Université de Paris, où il avait fait ses études, il passa en Hollande, qui était alors menacée par l'empereur Joseph II. Un corps français s'y était formé sous les ordres de M. de Maillebois. Ce vieux guerrier, d'une réputation brillante, mais qui avait trop trempé peut-être dans les intrigues de Versailles, avait été désigné par le grand Frédéric, aux États-généraux, comme le général le plus propre à opposer à l'Autriche,

pour défendre les Provinces-Unies. Le jeune Dupont le suivit, guidé par l'attrait d'un grand nom et par le desir de combattre pour une cause qu'appuyait secrètement le Gouvernement français, et que l'opinion publique favorisait ouvertement. Les difficultés qui s'étaient élevées entre les deux puissances pour la liberté de l'Escaut s'aplanirent ; la légion de Maillebois fut licenciée, et Dupont passa dans le corps de l'artillerie hollandaise. Il avait fait des études particulières pour l'arme de l'artillerie, et il se fit remarquer dans ce nouveau corps; mais il ne tarda pas à en sortir. La révolution française venait d'éclater ; la voix de la patrie fit taire en lui toute considération étrangère, et, ne pouvant plus appartenir qu'à l'armée nationale, il entra au douzième régiment d'infanterie (ci-devant d'Auxerrois): il fut bientôt fait capitaine dans le vingt-quatrième (ci-devant de Brie). Le maréchal de camp, Théobald Dillon, le choisit pour son aide-de-camp.

L'Europe se coalise contre la révolution à laquelle cette opposition doit donner un

plus grand caractère ; toutes les cours s'agitent en faveur de celle de France, dont elles préparent la ruine par cet intérêt aveugle ou perfide. La guerre est déclarée. Le maréchal de Rochambeau commande l'armée qui couvre la frontière du Nord, et il donne à Théobald Dillon le commandement de la place de Lille et de son arrondissement. Dumourier gouvernait le ministère ; il fait adopter au conseil du roi un plan dont l'objet est de s'emparer de Mons et de Tournai. Dillon est chargé de cette dernière opération avec un corps de trois à quatre mille hommes. Il doit, d'après ses instructions ministérielles, se présenter devant Tournai et profiter du soulèvement que la vue des Français doit y exciter. Il marche en effet : mais un corps autrichien beaucoup plus nombreux sort de la place, et pas un seul habitant ne remue. Ce mouvement populaire, annoncé avec certitude par Dumourier, et sur lequel était fondé son projet d'invasion, n'est plus qu'une chimère dont les suites vont devenir funestes. Dillon a l'ordre précis d'éviter toute espèce d'enga-

gement : il le communique à tous les colonels, qui reconnaissent avec lui l'erreur profonde du ministère, et la nécessité de la retraite. Elle est ordonnée, et elle s'opérait avec ordre, lorsque quelques hommes lâches ou vendus jettent l'épouvante parmi les escadrons qui fermaient la marche, et qui bouleversent, en fuyant, toute la colonne. Dans ce désordre, que le général et son aide-de-camp s'efforcent en vain d'arrêter, et que le feu de l'ennemi augmente encore, ils sont l'un et l'autre atteints d'un coup de feu. Ce dernier tombe de cheval et reste pour mort sur la place. On connaît le sort de Dillon, homme vertueux et sensible, soldat brave, et bon général. Il en méritait un plus heureux.

Dupont, dont la mort fut annoncée à l'Assemblée législative par le ministre de la guerre Degrave, s'était rendu près du maréchal de Rochambeau à Valenciennes. Il paraît bientôt à Paris, où il reçoit, ainsi que son frère, le général Dupont-Chaumont, la décoration militaire. Comme il n'a pas encore atteint l'âge fixé pour obtenir cette récompense glorieuse, l'Assemblée nationale rend

un décret qui autorise le roi à faire exception en leur faveur ; elle montre, par ce décret solennel et dont il n'y a pas eu depuis d'autre exemple, que le courage sait se faire distinguer au sein même des revers, que cet insuccès ne pouvait être attribué qu'à des dispositions imprudentes, et ne devait point arrêter l'essor de la bravoure dans ces jeunes soldats qui, de tous les points de la France, volaient aux frontières.

Guéri de sa blessure, Dupont va rendre hommage, dans le sein du Corps législatif, à la mémoire du général Th. Dillon. Il en reçoit l'accueil le plus honorable, et il obtient, de concert avec le lieutenant général Arthur Dillon, une pension pour la veuve et les enfans de l'infortuné Théobald.

Arthur Dillon, chef de la famille de ce nom, avait fait avec distinction la guerre d'Amérique à la tête du régiment de Dillon ; il est nommé lieutenant général à l'armée de Lafayette, et Dupont devient son premier aide-de-camp.

La guerre n'avait pas encore produit d'événement remarquable ; mais son feu se

développe : les armées ennemies se combinent, et les Prussiens ont passé le Rhin. Le plan orgueilleux du démembrement de la France se montre à découvert ; et, pour prix des services qu'ils prétendent rendre à la monarchie expirante, les princes coalisés à Pilnitz se partagent dans leurs conseils ses plus belles provinces. Jamais coalition plus remarquable ne provoqua une résistance aussi étonnante. L'agitation des esprits croît avec le danger ; une explosion politique éclate tout-à-coup, et fait naître le 10 août. Les opérations militaires prennent plus d'importance et d'activité. Longwy se rend à l'armée prussienne ; Verdun tombe en son pouvoir, et sa chute immortalise le brave Beaurepaire. L'armée française, que Lafayette a cessé de commander, est sous les ordres de Dumourier. Il marche au-devant des Prussiens, dont l'invasion faisait des progrès alarmans, et il se propose de leur fermer les passages de la forêt d'Argone. Le corps commandé par le général Arthur Dillon va occuper le passage le plus important, celui des Islettes, entre Clermont et Sainte-Me-

nehould. Dupont est détaché sur sa gauche avec un corps de flanqueurs. Il se trouve à la bataille du 20 septembre, gagnée sur le roi de Prusse par le général Kellermann ; et, le soir de la même journée, il prend part au combat des Islettes, dans lequel le général Dillon repousse victorieusement un corps d'Autrichiens et de Hessois aux ordres du Landgrave. Peu de jours après, un détachement du même corps est surpris dans un fourrage, battu et poursuivi jusqu'au camp du Landgrave, qui se sauve par la fuite. Chaque jour de cette campagne resserre la confiance qui existait entre le général et son aide-de-camp, et jamais les rapports attachés à cette fonction militaire n'ont été mieux observés. Mais les sombres inquiétudes des partis qui se disputaient le pouvoir, arrêtent Dillon au milieu de sa glorieuse carrière et de la poursuite des Prussiens. Il est rappelé à Paris, où il lutte quelque temps, appuyé vainement de sa loyauté et de ses services dans les deux mondes, contre la fureur révolutionnaire sous la-

quelle il succombe dans la prétendue conjuration du Luxembourg.

En quittant le théâtre de la guerre en Champagne, Dupont va joindre l'armée conquérante de la Belgique. Il est déja adjudant-général, et il dirige au quartier-général de Bruxelles tout le travail de l'état-major.

Une nouvelle campagne s'ouvre pour l'armée du Nord; les Français s'avancent jusqu'au Moerdyck, après avoir pris les principales places de la Flandre hollandaise, tandis que d'un autre côté ils assiégent Maëstricht. Mais le corps d'observation placé sur la Roër est entamé et replié jusqu'en-de-çà du Rhin. Dumourier abandonne alors ses projets sur la Hollande, et vient livrer la bataille de Nervinde qui décide du sort des Pays-Bas. La Belgique est évacuée, et Dupont reste attaché au corps, qui se replie sur Lille sous les ordres du général Duval. Ce général est bientôt après remplacé par le général Lamarlière, homme actif et avide de renommée. Il accorde une confiance et en quelque sorte une indépendance entière à

l'adjudant-général Dupont, dont l'ardeur et l'application militaires secondent parfaitement ses vues entreprenantes. C'est à cette époque, dans les premiers mois de 93, que cet officier commence à fonder véritablement sa réputation. Jusqu'ici connu avantageusement comme officier d'état-major, ce n'est plus seulement par le talent de rédiger des ordres et des rapports et par un zèle ardent pour les détails de son emploi qu'il aspire à l'estime de l'armée. Un champ plus vaste s'offre à sa louable ambition. Lille voit former sous ses murs le camp de la Madelène: là se réunissent ces nombreux bataillons nés soudainement de la réquisition dans les départemens du nord, et la plupart des troupes qui se trouvaient disséminées sur la frontière après la défection de Dumourier. Des mouvemens continuels, des attaques tous les jours renaissantes contiennent l'ennemi, le harcèlent et l'empêchent de violer le territoire de la République dans cette partie. L'adjudant-général Dupont est le moteur de toutes ces opérations.

La place de Valenciennes, assiégée vive-

ment par l'armée combinée, se rend enfin après une belle défense, et les Anglais se portent aussitôt sur Dunkerque.

Le général Custine avait été enlevé au commandement de l'armée; et le général Houchard, son successeur, connaissant l'estime particulière que cet habile et malheureux général avait pour l'adjudant-général Dupont, n'entreprenait rien sans son avis et l'appelait à tous les conseils de guerre. C'est dans un de ces conseils tenus au quartier-général de Gravelles, près Douay, que cet adjudant-général propose de devancer à marches forcées le duc d'Yorck, et d'occuper le camp de Cassel pour couvrir Dunkerque. Ce mouvement donna lieu à la bataille d'Hondscotte, et sauva en effet nos places maritimes. Lamarlière venait d'être arraché à la première division de l'armée du Nord qu'il avait commandée avec un succès permanent, auquel il dut sa perte; le général Béru l'avait remplacé, et l'adjudant-général Dupont avait été nommé général de brigade. Il est ici à remarquer que les représentans du peuple l'avaient investi du com-

mandement du général Lamarlière lors de son départ pour Paris, ou plutôt pour l'échafaud que ses exécrables ennemis lui avaient fait dresser. Cette mesure avait été approuvée par le comité de Salut public. L'autorité souveraine révolutionnaire de ces délégués de la Convention ne voulait point reconnaître d'obstacles ni écouter de représentations. Cependant le général Dupont refuse ce commandement, qui doit appartenir à l'officier supérieur du grade le plus élevé ; il allègue les principes de la hiérarchie militaire, et, par sa fermeté, il surmonte l'obstination des représentans, et se concilie de plus en plus l'estime des troupes.

La défaite des Anglais à Hondscotte ne précède que de quelques jours celle des Hollandais ; le prince d'Orange, à la tête de 25,000 hommes, était campé à Menin. Le camp de la Madelène, bien inférieur en nombre, marche contre lui, et le succès le plus complet couronne cette entreprise. C'est dans cette journée que, parmi d'autres faits remarquables, le général Dupont fit mettre bas les armes à un bataillon de grenadiers com-

mandé par le prince de Hohenlohe. L'armée hollandaise fut tellement battue et dispersée, qu'elle n'osa plus reparaître de toute la campagne. La fortune souriait à l'armée du Nord, mais ses succès étaient mêlés d'amertume ; chaque jour ses chefs victorieux étaient saisis au retour des combats et traînés dans les fers. Ceux à qui le sort refusait de périr de la mort des braves sur le champ de bataille trouvaient une mort infâme sur l'échafaud. Un brevet de général, dans ces temps féroces, devenait quelques jours après l'arrêt du supplice. Le général Dupont restait presque seul des officiers généraux qui avaient commencé cette campagne de 1793. L'orage se déclare enfin contre lui et contre son frère qui commandait la place de Douay, et des ordres violens sont lancés de Paris. Les représentans du peuple, circonstance remarquable, les défendent, les maintiennent dans leur commandement ; ils sentent toute l'importance de leurs services ; mais ils reconnaissent bientôt eux-mêmes leur impuissance pour les sauver de l'abîme des soupçons et des jugemens révolutionnaires.

Le général Dupont quitte l'armée et rentre dans ses foyers, où il reste jusqu'à ce que des momens plus heureux le rappellent dans les camps.

Le Gouvernement révolutionnaire ayant fait place à la constitution de l'an 3, le Directoire exécutif appelle près de lui le général Dupont, et lui confie, conjointement avec le général Clarke, la direction du cabinet topographique. C'est le nom qu'on donnait à un établissement formé de la partie active du dépôt de la guerre et des bureaux ministériels, affecté au mouvement des armées. C'est là que résidait la pensée militaire du Gouvernement, et que sa correspondance avec les généraux en chef était conçue et rédigée. Le Directoire dirigeait immédiatement les armées sans l'entremise du ministre de la guerre; et tout ce qui y avait rapport dans chaque ministère était renvoyé au cabinet topographique, dont les chefs travaillaient directement avec les membres du Gouvernement, ainsi que les ministres. On voit par-là que les questions les plus délicates dans la partie militaire, diploma-

tique, et même dans celle des finances, étaient discutées et mûries dans ce cabinet d'une création nouvelle, qui était investi de la confiance la plus vaste et des fonctions les plus importantes. Cette organisation fut l'ouvrage du citoyen Carnot. La victoire, long-temps incertaine, se fixa alors sous les drapeaux de la République; Hoche, Moreau, et sur-tout Bonaparte, couvrirent de trophées français l'Allemagne et l'Italie. L'éclat de leurs campagnes a consacré cette immortelle époque. Cependant la gloire au-dehors servait peu à la tranquillité intérieure; l'animosité des partis présageait un grand événement, et le 18 fructidor eut lieu. Le général Dupont, dont le travail sédentaire et forcé avait altéré la santé, se trouvait aux eaux d'Aix-la-Chapelle, éloigné du théâtre des affaires publiques. Il avait été nommé général de division et directeur du dépôt de la guerre après la suppression du cabinet topographique, qui suivit la signature des préliminaires de Campo-Formio.

Le dépôt de la guerre, dont la création est due à Louvois, renfermait des matériaux

immenses pour l'histoire et la topographie. L'inventaire et le classement régulier de cette vaste collection sont ordonnés. Cet établissement, déja très-important, va prendre une face nouvelle par les soins du nouveau directeur. Il s'accroît des richesses du cabinet topographique, dont les archives contiennent tout ce qui est relatif à la guerre de la liberté. Il est divisé en deux sections, l'une historique, l'autre topographique : la première est chargée de la rédaction des mémoires qui doivent servir de base à l'histoire de la guerre; la seconde, de la confection des cartes utiles aux progrès de l'art ou nécessaires au service des armées. Mais il survient de nouvelles dispositions ; le général Dupont est remplacé, et reprend bientôt après, au ministère de la guerre, son premier travail relatif à la direction des opérations militaires. C'est dans cet intervalle qu'il se livre plus particulièrement à son goût pour les lettres qu'il a toujours cultivées dans ses loisirs, et qu'il met au jour quelques essais. Une passion dominante, l'amour de la gloire militaire, a suspendu

ses études littéraires; mais elle laisse encore apercevoir le succès qu'il aurait pu obtenir dans des ouvrages d'imagination. L'Institut National propose pour sujet du concours de la classe de littérature, un poëme sur la liberté. Le prix n'est pas décerné; mais la première mention honorable est accordée à l'ouvrage que le général Dupont envoie au concours, et qui a été imprimé depuis. Cette palme académique, loin de déparer les palmes guerrières, rappelle les temps où la véritable célébrité se composait de tous les talens et des succès dans l'art de la guerre et dans les arts de la paix.

De nouvelles vicissitudes de succès et de revers règnent sur les différens théâtres de la guerre; mais la fortune de nos armes va s'affermir sans retour: la grande bataille de Zurich est gagnée par Massena sur les Russes; l'armée turque est taillée en pièces à Aboukir, dont le nom est redevenu heureux pour la République; et Bonaparte, aussi prompt que la renommée, reparaît au sein de la France, qui retentit à la fois du bruit de son arrivée et de ses victoires. Le général Dupont,

qui, par ses fonctions au ministère de la guerre, était en quelque sorte le chef d'état-major de toutes les armées, instruit le général Bonaparte de la situation militaire de la République, et il prend part un des premiers à l'événement du 18 brumaire, appelé par tous les vœux. Il continue, après l'érection du Consulat, le service important dont il était chargé près le gouvernement, et chaque jour il travaille avec le consul Bonaparte et le ministre de la guerre Berthier sur tout ce qui concerne les opérations de la campagne, jusqu'à l'organisation de l'armée de réserve. Il est nommé chef d'état-major de cette armée dont le destin à jamais glorieux était de reconquérir l'Italie et de ramener la paix.

Remarquons ici l'importance du chef d'état-major d'une grande armée et l'influence qu'il peut avoir sur ses succès : exactitude et célérité dans l'émission des ordres ; précision dans les reconnaissances et les rapports ; vigilance infatigable pour toutes les parties de l'administration : tels sont ses premiers soins. Connaître tous les corps,

l'esprit des chefs et des soldats ; distinguer les braves par leur nom ; veiller à tous les besoins ; calculer toutes les chances ; prévoir tous les résultats ; des plus petits détails dont aucun n'est à négliger, s'élever aux plus grandes vues, et participer aux conceptions supérieures du général en chef dont ce poste exige toute la confiance ; faire un tel emploi du temps qu'il se trouve au même instant, s'il est permis de parler ainsi, dans le cabinet et sur le terrain ; écrire et combattre à la fois : tels sont les traits qui caractérisent un chef d'état-major, et qui ont fait remarquer le général Dupont.

L'armée de réserve formée à Dijon se met en marche, et le quartier-général se dirige sur Genève. Une anecdote qui a déja été recueillie, mérite d'occuper ici une place. Le général en chef Berthier, le général Dupont et leurs aides-de-camp arrivent à Coppet, résidence de M. Necker, qui se trouve sur leur passage : le plaisir de voir un homme fameux, la surprise piquante qu'une semblable visite doit lui causer, les déterminent à s'arrêter quelques instans

dans ce château. C'était en effet un rapprochement assez remarquable de voir réunis, après tant d'événemens divers et tant de combats dans les deux mondes, le guerrier qui combattit à côté de Washington pour la liberté de l'Amérique, et le ministre dont les écrits lumineux et l'administration orageuse ont attaché le nom au berceau de la liberté française. Les entretiens les plus intéressans remplirent les rapides momens de cette entrevue. Le ministère de M. Necker, les égaremens de la cour, et l'ivresse de la nation en furent le sujet inépuisable; l'héroïsme de nos armées, la défaite de la coalition, et le détail de nos triomphes, frappaient sur-tout cet homme d'état plus célèbre qu'heureux. Dans son émotion, fixant le général Dupont et ses aides-de-camp, il s'écria avec vivacité : *Vous êtes bien jeunes pour tant de gloire !*

L'armée est déja au pied des Alpes; le premier consul arrive à Genève, et le passage du Saint-Bernard est résolu. Pendant que l'armée autrichienne poursuit d'un côté le siége de Gênes, et de l'autre menace le Var,

les Français franchissent ces monts qu'on n'avait jamais franchis ; bravant les neiges, les avalanches et les précipices, ils fondent dans la vallée d'Aoste, étonnés eux-mêmes d'avoir traîné avec eux de l'artillerie et de la cavalerie à travers des obstacles regardés comme insurmontables, et ils touchent au fort de Bard. Ce fort, bâti sur un mamelon qui occupe toute la largeur de la vallée, intercepte la communication avec Yvrée. Le général Dupont somme le commandant de se rendre, et charge son aide-de-camp, le chef de bataillon Deconchy, de traiter de la capitulation ; elle n'a pas lieu, le fort résiste ; mais pour ne pas retarder la marche de l'armée et dégager au plus tôt la place de Gênes, toutes les divisions se fraient, en tournant le fort, une route à travers la montagne d'Albardo, tandis qu'un corps de cavalerie, conduit par l'adjudant-général Lacroix, gravit, avec des efforts excessifs, celle de Lacon. Ce passage est plus hardi peut-être que celui du Saint-Bernard. Les animaux sauvages habitans des Hautes-Alpes avaient seuls jusqu'alors franchi ces rochers

démesurés et ces abîmes effrayans. Bonaparte, Berthier, Dupont, et l'état-major, gravissent le sentier d'Albardo, et découvrent, en passant près de Donaz, le rocher fameux que fit fendre Annibal. L'admiration des âges qui se sont écoulés depuis les guerres puniques, pour le général carthaginois, répond de l'étonnement que les siècles lointains conserveront pour l'armée de réserve et son chef héroïque.

L'armée laisse derrière elle le fort de Bard, elle vole; Yvrée est escaladée; un corps ennemi est battu à la Chiusella; le général en chef, Mélas, se déconcerte sur le Var, il se porte à Turin pour observer les Français, il ne peut croire à la présence d'une armée entière descendue des Alpes comme par enchantement, et cependant Bonaparte a passé la Sesia, et va passer le Tésin. Le général Davidowich défend ce fleuve; mais un jour suffit pour le passage. Il se livre un combat très-vif à Turbigo sur la rive gauche. Parmi plusieurs traits intéressans, on remarque celui du jeune Morin, aide-de-camp du général

Dupont. Le village, couvert par une naville, résistait, et il en sortait un feu violent. Morin s'y précipite à la tête de quelques grenadiers, et par cette charge heureuse il contribue à la fuite de l'ennemi. Blessé pour la première fois, il montre gaiement sa blessure aux troupes. Manière heureuse de les encourager ! bravoure vraiment française ! Le premier consul le nomme chef d'escadron sur le champ de bataille.

Toute l'Italie est frappée de surprise ; l'armée autrichienne est confondue d'étonnement, Bonaparte est aux portes de Milan. Il y entre comme en triomphe. Tous les yeux le voient, le reconnaissent, et paraissent douter encore de sa présence, tant son invasion semble miraculeuse. Le général Dupont, toujours près de lui, voit multiplier ses travaux à chaque instant, et son activité suffit à tout. Le passage dangereux du Pô s'opère devant Pavie ; les derrières de l'ennemi sont coupés à Stradella. Le général Ott s'avance vers Montebello ; il perd la bataille et se replie sur Alexandrie où le général Mélas a rassemblé toutes ses forces.

Tous les chemins lui sont interdits pour opérer sa retraite, et il passe la Bormida pour se frayer un passage vers Tortonne. Mais il fallait traverser la plaine de Marengo; dix combats y ont été livrés dans cette guerre, et elle va être encore le théâtre de cette bataille dont les chances extraordinaires et le résultat décisif pour la France et l'Allemagne rendent le nom immortel. Le général Dupont y mit le sceau à sa réputation. Le premier consul et le général en chef reconnurent qu'il était un de ceux qui avaient le plus contribué au gain de la bataille. Il fut chargé de traiter avec M. de Mélas, et de surveiller l'exécution de cette capitulation inouie qui fit ouvrir douze places fortes, et nous livra toute l'Italie jusqu'au Mincio.

Trois gouvernemens furent établis, à Milan, à Turin et à Gênes. Le général Dupont est nommé ministre extraordinaire de la république en Piémont. Il s'agit d'organiser le nouveau gouvernement de ce peuple, d'y adoucir les maux de la guerre, et d'effacer les traces douloureuses du pouvoir autrichien, de concilier les esprits in-

quiets, ulcérés, et de préparer insensiblement la réunion de cet état à la France. Le général Dupont déploie dans cette nouvelle carrière les talens politiques et administratifs qu'elle exige ; il préside la Consulta législative, il dirige le pouvoir exécutif, il veille sur les administrations inférieures, et sa fermeté éclairée, son impartialité toujours égale, ramènent l'ordre, la sécurité et l'aisance dans cette contrée long-temps désolée. Telles furent les espérances qu'il donna lors de l'installation du gouvernement provisoire, le 9 messidor an 8, et qu'il a réalisées. Voici quelques traits de son discours aux membres de ce gouvernement.

« Arraché des mains d'un ennemi dévas-
» tateur, le Piémont, dit-il, va ressaisir
» tous les avantages que la nature lui a dé-
» cernés. Vous n'êtes pas seulement destinés
» à réparer ses pertes, mais à le porter rapi-
» dement au plus haut degré de prospérité.
» Rien ne peut désormais altérer le cours
» de sa restauration. Une barrière de trophées
» couvre son territoire ; une armée invin-
» cible le défend, et c'est au sein d'une

» sécurité profonde que vous allez discuter » les intérêts qui vous sont confiés. »

» La République française respecte et » protège les droits de la nation piémon- » taise ; le nouveau gouvernement qui vient » d'être organisé en est la preuve. Le Russe, » l'Autrichien, l'Anglais n'ont apporté que » des désastres dans ces intéressantes con- » trées, les Français y ramènent avec eux » l'industrie, les arts, et le crédit public qui » en est inséparable.

» Après avoir participé aux opérations de » l'armée qui a sauvé l'Italie de la fureur » de nos communs ennemis, et après avoir » été témoin de cette terrible bataille où » Bonaparte a ébranlé la puissance au- » trichienne, rien ne pouvait me flatter » davantage que de voir le brave peuple » piémontais recueillir les premiers fruits » de nos victoires, et de concourir à son » bonheur. »

L'armistice qui devait ramener la paix reste sans effet, et la cour de Vienne veut tenter encore le sort des armes. Le général Dupont est remplacé par le général Jourdan,

et il se rend à l'armée, où il est nommé lieutenant-général et commandant de l'aile droite composée des divisions Watrin, Monnier et Pino ; son quartier-général est à Bologne. La Toscane était restée, par la capitulation d'Alexandrie, au pouvoir des Autrichiens. Le Grand-Duc s'était retiré à Vienne, et avait confié son autorité à une régence présidée par le général Sommariva. Cette régence turbulente soudoie les montagnards et les Arétins, lève un corps d'insurgens très-nombreux, et fait commettre chaque jour des incursions sur le territoire occupé par l'armée d'Italie. Ces dévastations, ces insultes obligent le gouvernement à ordonner que les troupes de la régence seront dissoutes, et que la Toscane sera occupée militairement par les Français. Le général Dupont est chargé de cette opération ; il somme en conséquence le général Sommariva de licencier les corps toscans, de désarmer les insurgés, et il lui fait part des ordres qu'il doit exécuter en cas de refus. Sa situation était délicate et embarrassante ; l'armistice n'était pas rompu et les négo-

ciations pour la paix se poursuivaient encore ; un corps autrichien occupait la Toscane, et il fallait éviter avec ces troupes un engagement qui pouvait rallumer sur le champ les hostilités. M. de Sommariva qui commandait à la fois les Autrichiens et les Toscans, et qui dirigeait en même temps la régence, avait profité jusqu'alors des avantages que lui donnait ce triple caractère pour éluder les plaintes et le ressentiment des Français : voulant détourner l'effet d'une sommation aussi pressante, dictée enfin par l'honneur et la sûreté de l'armée, il cherche encore à négocier ; mais ses dispositions hostiles et ses préparatifs secrets ne peuvent échapper à la vigilance du général Pino placé en observation à Loyano ; des retranchemens sont élevés dans les gorges de l'Apennin, et armés d'artillerie ; la masse insurgée garde tous les passages des montagnes, et ses partis continuent à désoler le territoire de la République cisalpine. Tous les délais accordés à la régence sont expirés, toutes les mesures de conciliation sont épuisées ; il faut agir. Le

général Dupont appelle de la Romagne la division Monnier, et le 22 vendémiaire il marche à sa tête par la route de Loyano, précédé du corps aux ordres de Pino. Un autre corps se dirige sur Pistoya, et le général Clément se porte en même temps de Lucques sur Livourne. Le premier poste ennemi qu'on rencontre, est à Pietra Mala, composé d'Autrichiens et de Toscan : le feu s'engage, mais il est bientôt enveloppé et désarmé ; les Autrichiens commandés par un major ne sont point faits prisonniers de guerre, par égard pour l'armistice qui régnait entre les deux armées, et que les Français voulaient respecter en leur faveur par un excès de loyauté. Le quartier-général des Toscans est à Barberino : c'est là qu'il faut marcher pour terminer plus promptement cette opération, en divisant tous les corps répandus dans les montagnes. Les Français font trente milles dans un jour, et ils ont déja traversé l'Apennin, dissipant tout ce qui en fermait le passage. Les Autrichiens s'étaient rassemblés pour couvrir Florence, et il était encore incertain si l'on

en viendrait aux mains avec eux ; mais le général Dupont poursuit son mouvement avec la même rapidité, et il est bientôt aux portes de la capitale. Le général Sommariva connut enfin sa position et les fautes de la régence, et il sentit la nécessité d'évacuer la Toscane. Il écrit au général Dupont et recommande à sa générosité les intérêts militaires et les détachemens qu'il laissait derrière lui. Dupont fut en effet assez généreux pour accéder à tous ses desirs, et pour oublier le ton superbe et la hauteur de ses premiers messages. La victoire est toujours facile à pardonner, sur-tout chez les Français. Quelques heures après le départ des Autrichiens on entre dans Florence. L'étonnement de cette grande et magnifique ville était extrême d'avoir passé en si peu d'instans sous une autre domination. L'ordre le plus sévère y fut observé. Le gros des insurgés s'était replié sur Arrezzo. Cette ville s'était déja fait remarquer par sa haine contre les Français dans les campagnes précédentes, et le général Macdonald n'avait pas eu le temps de la châtier, lorsque, vo-

lant de Naples au-devant des Russes, il vit son arrière-garde harcelée et insultée par les Arétins. Le général Dupont charge le général Monnier de la réduire. Livourne a ouvert ses portes. Il n'y a plus de corps ennemi en campagne, le désarmement individuel s'opère chaque jour, et des garnisons sont assignées à nos troupes: telle a été la prompte et heureuse expédition de la Toscane. L'habileté, la vigueur et la sagesse du chef qui l'a conduite, y sont également remarquables.

L'espoir de la paix s'évanouit, Vienne la repousse encore, et une nouvelle campagne est prête à s'ouvrir. L'armée d'Italie se forme sur la Chieze, et le général Dupont repasse l'Apennin, laissant en Toscane les forces nécessaires à sa défense. Son quartier-général est établi à Guastalla dans le duché de Parme. Le Ferrarais et la Romagne sont infestés de brigands et d'insurgés; ils menacent Bologne, ville très-florissante et toujours chère aux Français depuis leur entrée en Italie. Le général Dupont attache un honneur particulier à la protéger contre l'en-

valissement et le pillage des insurgés. Il réussit à les contenir et à écarter leurs ravages.

Le 1er vendémiaire, l'armée célèbre la fête de la République. Les troupes de l'aile droite se rassemblent à Guastalla, et leur général leur adresse ce discours d'une éloquence noble et guerrière.

« Soldats! nous célébrons aujourd'hui la » fête de la fondation de la République. » Ce jour est à la fois la fête de la liberté » et du courage. C'est dans les camps, c'est » parmi l'appareil des armes que cet anni- » versaire auguste doit recevoir des hom- » mages solennels. Le feu sacré que la ré- » volution fit éclore s'est entretenu toujours » ardent et pur dans le sein des armées, et » l'amour de la patrie sera toujours placé » dans vos cœurs à côté de l'amour de la » gloire.

» Soldats! l'Europe s'étonne que la paix » n'ait pas suivi vos derniers triomphes, » et que l'obstination de la cour de Vienne » l'ait emporté jusqu'ici sur le vœu des » peuples; son ambition combat le sou-

» venir terrible de Marengo ; mais les » sombres nuages de sa politique vont se » dissiper devant la grandeur et la sagesse » du Gouvernement français. Votre attitude » fière et imposante atteste que vous êtes » également avides et assurés de moissonner » de nouveaux lauriers. J'en ai l'immuable » certitude, et je l'annonce avec orgueil à » la France, à l'Italie et à vos ennemis.

» Camarades, n'oubliez jamais dans les » combats et hors des combats, que vous » êtes les enfans du premier peuple de la » terre. Soyez dignes dans tous les momens » du grand nom de soldats français. »

L'armistice est enfin rompu : l'armée se concentre dans sa position, l'aile droite passe le Pô, et le général Dupont place son quartier-général à Azola. Les deux armées se préparent à un choc terrible. L'armée du Rhin fait trembler l'Allemagne par le gain de la bataille de Hohenlinden, et celle d'Italie est impatiente de frapper des coups aussi mémorables. Le Mincio est devant elle, et le passage de cette rivière est regardé comme l'obstacle le plus difficile à

vaincre. L'armée autrichienne s'étend sur la rive gauche, appuyée par sa droite et par sa gauche à deux places fortes, Peschiera et Mantoue. Elle est commandée par le comte de Bellegarde, général estimé en Autriche, et d'une réputation brillante. Le sort de la campagne et le plus grand intérêt des deux puissances sont attachés au passage du Mincio. L'armée s'ébranle et arrive sur les bords de ce fleuve. L'aile droite qui avait obtenu quelques jours auparavant un succès à Marcaria, se porte sur la Volta. Elle doit jeter un pont près du moulin en face du village, et s'établir de vive force sur la rive opposée, pendant que le reste de l'armée effectuera son passage à Monzanbano au-dessus de Borghetto. Tel est l'ordre de l'attaque qui a lieu le 4 nivose. Un feu d'artillerie terrible s'allume dès le point du jour sur le cours du Mincio pour favoriser l'établissement des ponts. Celui de Monzanbano ne peut être jeté avec succès ; mais celui de la Volta a réussi, et déja le général Dupont a jeté sur l'autre rive une partie de ses troupes, qui par leur audace sont parvenues à s'y

maintenir ; cependant le passage de l'armée à Monzanbano étant abandonné, peut-il continuer le sien et profiter de ses avantages? Il prévoit que toute l'armée ennemie va fondre sur lui. Il se décide sur-le-champ pour le parti de l'audace et achève son passage. La crise de cette position extraordinaire enflamme également les officiers et les soldats des divisions Watrin et Monnier. Ce n'est pas un courage ordinaire, c'est de l'enthousiasme et de l'intrépidité qu'il faut pour triompher dans une lutte aussi inégale. En effet, le général Bellegarde rassuré du côté de Monzanbano, marche en personne avec toutes ses forces sur Pozzolo, dont le général Dupont s'est déja emparé. Là, se livre la bataille du Mincio, l'une des plus glorieuses de toute la guerre de la révolution. L'ennemi est fort de 45,000 combattans, les Français sont à peine dix mille. Trois fois le village de Pozzolo est perdu et repris. Les chances fatales et heureuses, les triomphes et les revers se succèdent plusieurs fois dans la journée. La victoire, disputée avec le dernier acharnement, se déclare enfin

à l'entrée de la nuit pour l'aile droite qui avait été secourue par une partie des troupes du centre aux ordres du lieutenant-général Suchet. L'ennemi laissa six mille hommes sur la place, tués ou blessés, et perdit trois mille prisonniers.

Le passage de l'Adige s'opère ensuite sans résistance, et M. de Bellegarde poursuit sa retraite : l'une des divisions de l'aile droite, la division Monnier, est chargée de réduire les forts de Véronne, et la division Watrin livre un combat heureux avant d'entrer à Vicence.

Arrivée à Trévise, l'armée suspend sa marche. Un nouvel armistice a lieu et la paix se négocie.

Tel s'est montré le général Dupont dans ses fonctions de chef d'état-major, de ministre de la République, et de lieutenant-général commandant un corps d'armée. C'est moins en retraçant ce qu'il a été que ce qu'il a fait qu'on doit le louer. Egalement illustre et estimé, son nom seul désormais fera son éloge.

DUPONT-CHAUMONT.

Antoine Dupont-Chaumont, frère du général Dupont, est né à Chabannois (département de la Charente) en 1761. Il est entré au régiment de la Fère infanterie en 1777 en qualité de sous-lieutenant, et s'y est fait remarquer dès les premiers instans par une application très-vive et un caractère particulièrement propre au métier des armes. Il excella bientôt dans l'art de la tactique, qui constitue pendant la paix la gloire de l'officier, et qui la prépare dans la guerre. Ce talent lui valut d'être choisi très-jeune encore pour diriger l'instruction du corps. Cette époque était celle où tous les régimens rivalisaient d'émulation dans la science des manœuvres; et cette distinction flatteuse commença avec honneur sa réputation militaire.

Dès la naissance de la révolution, il se rangea parmi les hommes qui étaient destinés à l'honorer et à la ramener à ses véritables principes, et il mérita l'estime de la

première armée parisienne comme aide-de-camp du général Lafayette.

La fédération de Paris, en 1790, avait rassemblé les députations de toute la France, et le Champ-de-Mars fut dans cette journée le foyer de l'enthousiasme national. Cet acte solennel avait jeté un éclat qui embrasait les provinces du desir d'en voir au moins la noble image, et il fut renouvelé dans plusieurs grandes villes. La fédération de Strasbourg fut une des plus remarquables par sa splendeur et par le nombreux concours de députés que les départemens de l'Est et les régimens de ligne y envoyèrent. Dupont-Chaumont fut chargé de la présider, et il recueillit de cette mission grande et délicate une considération méritée.

Ses services consacrés uniquement à l'ordre public et aux progrès d'une sage restauration de l'État l'associèrent aux hommes illustres qui s'élevèrent dans l'Assemblée constituante; et, dans des fonctions différentes, il marcha constamment à côté d'eux, à travers des circonstances flottantes et épineuses. La guerre se déclare, la campagne s'ouvre,

et il accompagne comme aide-de-camp le général d'Aumont, revêtu des commandemens de Lille et de la frontière du Nord. Il se trouve à cette affaire de Tournai, conçue par le ministère de Louis XVI sur un plan vicieux, et il y mérite, par sa capacité, son sang-froid courageux et ses blessures, la décoration militaire qui lui fut décernée, ainsi qu'à son frère, par un décret de l'Assemblée législative.

Nommé lieutenant-colonel du 24e régiment d'infanterie, ci-devant Brie, il se sert de l'ascendant que lui donnent ses principes et son expérience, pour rétablir la hiérarchie des grades dans ses droits, et raffermir la discipline militaire, qui n'avait pas été à l'abri des feux contagieux de l'effervescence politique. Devenu adjudant-général-colonel, il marche avec l'armée commandée par Dumourier, et il prend une part très-connue à la première conquête de la Belgique, qui fut le fruit de la bataille de Jemmapes.

L'armée française n'avait point encore combattu en bataille rangée, et le mérite de la victoire, qui en devint plus signalé, fit

rejaillir aussi plus de gloire sur l'officier supérieur qui y concourut plus particulièrement. L'adjudant-général Dupont-Chaumont pénétra avec un corps de troupes à travers un bois qui protégeait la ligne ennemie, et qui était défendu par un feu très-vif. Blessé de plusieurs coups de feu; ayant perdu son cheval, qui fut tué sous lui, il ne quitta point la tête de sa colonne d'attaque; et ce ne fut qu'après en avoir déterminé le succès qu'il songea à faire panser ses blessures. Employé ensuite à Bruxelles avec le général Moreton, il y montra dans le travail de l'administration des talens et un zèle également estimables. Il avait été très-utile au commandement du général d'Aumont à Lille. Ce général, qui avait essuyé de longues disgraces non méritées dans sa famille et à la cour, n'avait point embrassé la révolution par ressentiment; il avait suivi la seule impulsion d'une ame supérieure aux titres que donnait alors la naissance, et aux conseils de la haine. Mais son âge avancé ralentissait l'effet de ses qualités, et il trouvait des secours précieux dans l'activité de

son adjudant-général. Celui-ci, après sa retraite, transporta les mêmes services, et déploya de nouveaux moyens dans l'état-major du général Moreton. Doué d'esprit et de connaissances, connu par une bravoure brillante et par la fougue de son caractère, ce général dut également beaucoup à la maturité et au talent de son chef d'état-major.

Cet officier annonçait depuis long-temps les qualités qui caractérisent un général, et ce grade lui fut donné avec le commandement de la place de Douay et de son arrondissement.

La fortune avoit puni l'armée des fautes de son chef, et la Belgique était évacuée. Dumourier, très-entreprenant, mais très-mobile dans ses desseins, assez habile à tracer un plan d'opérations dans le cabinet, mais incertain et faible sur le terrain, avait perdu ses premiers avantages. Au lieu de porter son offensive sur le Rhin, il l'avait dirigée contre la Hollande; et le début heureux de la campagne ne put racheter la faute qu'il avait commise en laissant disséminé

sur la Roër le corps d'observation qui couvrait le siége de Maëstricht. L'ennemi sort de ses quartiers d'hiver ; il forme son armée sans être inquiété, et il franchit la ligne des cantonnemens français. Le siége de Maëstricht est levé, et la perte de la bataille de Nerwinde ramène l'armée conquérante sur notre frontière ; mais cette armée semble n'abandonner sa conquête que pour la ressaisir bientôt après plus éclatante.

Le général Dupont-Chaumont ne se borne pas aux soins qu'exige la sûreté de la place importante qui lui est confiée ; il manœuvre au-dehors avec une partie de ses troupes, et, par de fréquens combats toujours heureux, il préserve son territoire des incursions de l'ennemi.

La position d'un officier général était alors environnée de crises, et il ne pouvait pas sans danger se livrer aux seules considérations militaires. La fermentation populaire et l'anarchie naissante à cette époque faisaient sans cesse fléchir dans les places fortes et dans les camps les principes et les besoins de la guerre ; l'opinion égarée proclamait

hautement chaque jour les soupçons affreux de vaines trahisons, et les revers et les succès étaient également funestes. Le général Dupont-Chaumont sut échapper d'abord à tant d'écueils; mais il fut forcé enfin de se retirer, et se vit menacé long-temps par la faulx révolutionnaire, qui a été si fatale aux généraux de l'armée du Nord.

Après la chute du décemvirat, de nouveaux orages grondèrent encore autour de la Convention nationale. Le général Dupont-Chaumont fut employé au camp de Paris, et sa fermeté sage et sa vigilance contribuèrent heureusement au maintien de la tranquillité et de l'autorité publiques. Il est alors élevé au grade de général de division, et il reçoit une destination très-marquante. Une escadre anglaise paraît sur les côtes de l'Ouest, et menace d'opérer une descente; il est envoyé par la Convention nationale pour prendre le commandement des départemens menacés, et comprimer le feu de la rébellion qui y était encore très-animé. Ses dispositions empêchent l'ennemi de rien entreprendre. Il est ensuite nommé inspecteur

général, et il parcourt successivement les places du Nord et de la Hollande, passant tous les corps en revue, et laissant par-tout des traces d'une connaissance profonde dans l'organisation et l'instruction particulière aux armes de l'infanterie et de la cavalerie.

Le mérite d'un bon inspecteur place au premier rang l'officier général revêtu de ces importantes fonctions. Les circonstances donnaient un nouveau degré de difficulté et d'intérêt au travail du général Dupont-Chaumont. L'armée avait éprouvé de grandes innovations; elle se composait de corps d'une formation nouvelle, ou nouvellement réorganisés. Discerner l'intelligence des officiers et des chefs; porter un coup-d'œil sûr dans tous les rangs composés d'une jeunesse issue de toutes les classes de la société, et préparer les meilleurs choix dans tous les grades; ramener sans cesse les détails du service et de l'administration à la régularité qui appartient au régime militaire; rendre à l'instruction l'empire de sa nécessité et la faire aimer : telles sont les parties essentielles de l'inspection. Il fallait encore

établir parmi tant d'élémens divers l'harmonie qui doit être la compagne de la bravoure dans tous les corps ; apprendre à une foule d'hommes qu'un nouvel ordre de choses venait d'investir d'un état noble et brillant et d'une autorité soudaine les devoirs et les droits du commandement, et ne pas négliger même les formes et l'urbanité qui brillèrent de tout temps dans l'armée française, et qui embellissent le courage.

Le gouvernement consulaire s'élève enfin, avec l'assentiment universel, sur les ruines du Directoire, qui avait depuis long-temps cessé de gouverner, quoiqu'il retînt encore les rênes de l'État. Le premier consul avait eu le général Dupont-Chaumont sous ses ordres lorsqu'il commandait en chef l'armée de l'intérieur après les événemens du 13 vendémiaire, et il l'avait apprécié. Il lui donne le commandement de la 14e division militaire. La terreur y régnait encore, ainsi que l'insurrection des chouans ; et ces deux fléaux furent promptement écartés par les mesures sages et énergiques qui y furent alors développées. La ville de Caen en ressentit sur-tout les heureux effets.

Quelque temps après le général Dupont-Chaumont est de nouveau nommé inspecteur, et il se rend sur le Rhin et en Hollande pour préparer les troupes à entrer en campagne. Ce travail immense étant terminé, il passe le Rhin avec l'armée gallo-batave, commandée par le général Augereau, et suit toutes ses opérations, dont il est superflu de rappeler ici les glorieux détails.

Le général Dupont-Chaumont commande aujourd'hui la 27e division militaire. Cette division doit être considérée comme l'une des plus considérables par sa position sur le revers des Alpes, par la force de ses troupes et l'importance de la ville de Turin. Toutes les circonstances de la carrière de ce général attestent une tête forte, un esprit actif et très-cultivé, et une capacité supérieure.

Nous ajouterons à sa notice, qu'il a pour aide-de-camp un de ses frères, François Dupont, officier au régiment d'Auxerrois en 1792, chef d'escadron en l'an 2, qui a fait plusieurs campagnes et a donné des preuves d'une intelligence et d'un courage brillans.

DUPUY.

L'antique cité des Tectosages, la Palladienne, Toulouse autrefois si fière de ses écoles de droit, de médecine et des arts, doit aujourd'hui se glorifier d'avoir donné le jour à une foule de guerriers que l'amour de la liberté fit voler, dès les premiers instans de la révolution, à la défense de nos frontières menacées. Parmi ces Toulousains avides de gloire, brûlans d'amour pour la patrie, que leur civisme et leurs belles actions immortalisent, on a placé avec juste raison Dominique Dupuy, né en 1764, citoyen zélé, brave soldat, que le fer de la sédition frappa jeune encore et ravit à ses amis, à ses concitoyens, à ses frères d'armes, au moment même où la gloire le couvrait de ses ailes, où Bonaparte lui confiait le commandement de la grande cité du Caire, cette belle conquête de l'armée d'Orient.

A l'âge de dix-neuf ans il servait en qua-

lité de soldat dans le régiment d'Artois. Lors de la formation des gardes nationales, ayant obtenu son congé, il se plaça, comme citoyen, dans les dragons de la garde nationale de Toulouse. En 1791, il fut nommé commandant en second du 1er bataillon du département de la Haute-Garonne, qui fut envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales.

Avant de joindre les bataillons qui marchaient vers les frontières du midi, il fut du nombre des guerriers chargés de soumettre le rebelle Dusaillant et les hordes royales : il contribua par son courage à la prise du camp de Jalès.

Après avoir servi avec distinction aux affaires qui eurent lieu sur la frontière espagnole, du côté de Bayonne, il passa à l'armée des Alpes, commandée par le général Anselme, qu'il suivit à Barcelonette, au camp de Brague sous Antibes, à Grasse, à Nice : c'était en 1792.

Le général Brunet ayant obtenu le commandement de cette armée, prit pour son aide-de-camp le jeune Dupuy. Mais l'orage révolutionnaire ayant frappé le général,

l'aide-de-camp ne fut point épargné : destitué, compromis dans la trahison dont Brunet était accusé, il fut incarcéré, subit un jugement, et fut condamné à être emprisonné jusqu'à la paix.

Quelque temps après, il fut transféré à Toulouse, il obtint sa liberté et eut ordre de rejoindre sa brigade, dont il fut nommé chef, et qui faisait partie de l'armée d'Italie, alors commandée par Scherer.

Lors de la réaction thermidorienne, Dupuy fut destitué et mis en arrestation ; mais lorsque Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, on lui permit de suivre le général en chef et de commander sa brigade.

Le 26 germinal an 4, il était de la division du général Massena. A l'attaque de Dégo, l'ennemi fut mis en déroute, eut 600 tués ou blessés, et perdit 1400 prisonniers. Dupuy, qui s'étoit distingué à cette attaque, y fut grièvement blessé.

En l'an 5, entre Vicence et Véronne, près du village de Caldero, en ralliant sa demi-brigade il fut frappé à la tête, d'une balle qui le renversa par terre.

Après sa guérison, il fut nommé par Bonaparte commandant de la ville de Milan.

Les Alpes, l'Apennin et le Tyrol ont vu flotter nos étendards, et sur la cime glacée de ces monts orgueilleux les soldats français ont cueilli les lauriers de la victoire. Dupuy a servi avec distinction à l'armée d'Italie; et lorsque l'expédition d'Égypte est résolue, il suit le général en chef à Malte, à Alexandrie, au Caire. Sa bonne conduite lui a mérité les éloges de Bonaparte, le grade de général de brigade, et le commandement de la ville du Caire.

Le commandant Dupuy écrivait du Caire, en date du 2 fructidor an 6, à un de ses amis de Toulouse une lettre qui fit alors beaucoup de plaisir à tous ceux qui s'intéressaient à la gloire de l'armée d'Orient. « Nous formons, disait Dupuy dans sa lettre, une colonie et des établissemens en tous genres; tout semble prospérer, et la fortune n'abandonne pas notre héros comme notre ami.. ».

Les habitans du Caire avaient accueilli

les Français, et les avaient vus avec quelque satisfaction triompher des beys, reléguer les Mamelucks au-delà des cataractes et dans les déserts de la Nubie et de l'Éthiopie. Mais tout-à-coup le Turc a conçu des craintes pour la religion de son prophète; l'Égyptien a manifesté des sentimens de jalousie; les habitans du Caire ont refusé d'acquitter les contributions. Déja des propos séditieux se sont fait entendre; déja des rassemblemens armés se sont portés à des menaces, à des actes de violence : il est temps d'opposer la force à la force et de mettre un terme à l'insolence des séditieux. Par les ordres du général en chef, on arme les Européens établis anciennement au Caire, ainsi que tous les Français composant les administrations militaires et autres à la suite de l'armée.

Le 30 vendémiaire au matin, le général Dupuy commandant la place du Caire, est instruit qu'un rassemblement de séditieux se forme à la grande mosquée : aussitôt il monte lui-même à cheval à la tête de douze

dragons (1); il arrive à la grande place,

(1) Le citoyen Séguy, qui, dans cette journée, était capitaine d'un poste de grenadiers près la place du Caire, nous a assuré que le commandant Dupuy avait à sa suite douze bâtonniers, soldats égyptiens. Ce fait est peu intéressant, il est vrai; mais il nous fournit l'occasion de louer un brave officier, le compagnon d'armes de Dupuy et son compatriote.

Antoine Séguy, né à Toulouse le 11 novembre 1758, était en 1777 soldat au régiment de Condé. Au mois de décembre 1791, il fut nommé capitaine de grenadiers du premier bataillon de la Haute-Garonne. Il a fait les campagnes de 1792, 1re, 2e, 3e, 4e, 5e campagnes d'Italie; celles des ans 6 et 7 en Suisse; a servi à l'armée d'Orient, à Malte, en Egypte, en Syrie. Le 21 floréal an 7, il fut blessé au siége de Saint-Jean-d'Acre. On le transportait sur une chaloupe canonnière : des croiseurs anglais ont vu la chaloupe; ils tâchent de l'atteindre; on pose les malades sur le sable. Séguy y est jeté mourant; il reste deux fois vingt-quatre heures sans secours, sans aucun rafraîchissement, brûlé par la chaleur du soleil d'Afrique : sa jambe est horriblement gonflée. Le hasard conduit sur la rive une chaloupe canonnière française. On aperçoit Séguy; on lui donne quelques secours, et on le conduit à Confalègue, où il prend la peste; il reste quarante-cinq jours malade, et guérit de sa blessure et de la peste.

De retour en France, Bonaparte a nommé ce

où, par un zèle peut-être imprudent, il veut dissiper les rebelles, qui grossissaient à chaque instant. Les moyens de douceur et de conciliation n'ayant pu réussir, il essaya par la force de repousser des assaillans nombreux, et animés par le fanatisme et la haine. Aussitôt il est assailli, ainsi que son escorte, par cette multitude. Blessé mortellement en deux endroits, il est entraîné hors du lieu du combat par les aides-de-camp du général Junot, et conduit dans la maison de ce même général : là on lui prodigue tous les secours de l'art, mais ils sont inutiles; le brave Dupuy n'est plus.....

La nouvelle de sa mort donne aux soldats un vif desir de le venger : tout le monde prend les armes; chaque Français

---

brave guerrier commandant du 1er bataillon de la 32e demi-brigade, de cette 32e à jamais si célèbre par sa bravoure, ses belles actions, les éloges que Bonaparte lui a souvent accordés, et l'estime qu'il a pour les officiers qui la commandent. Plus de cinquante sabres d'honneur ont été distribués à cette demi-brigade : celui que Séguy a mérité lui fut décerné par arrêté du 4 nivose an 8.

se joint à un corps de troupes : les bataillons s'avancent ; le corps le plus nombreux se précipite dans la mosquée, où se défendent avec fureur plus de 20,000 Turcs. En tous lieux les rebelles sont attaqués, battus, dispersés ; on en fait un grand carnage.... La sédition dura deux jours. Le 2 brumaire au matin, tout était rentré dans l'ordre, et la tranquillité commençait à renaître. La perte des Turcs dans cette journée fut évaluée de 5 à 6,000, et celle des Français fut de cent hommes tués et 200 blessés.

Ainsi fut enlevé à la fleur de l'âge et par le fer de quelques séditieux un chef de nos légions, cher à toute l'armée. Nos soldats indignés avaient vengé sa mort ; ils vinrent répandre des pleurs sur sa tombe (1).

Bonaparte avait fait tout ce qui dépendait de lui pour prévenir cette sédition, mais ce fut inutilement. Lorsqu'elle eut éclaté, il disposa tout pour punir les rebelles et les

(1) Le commandant de la ville du Caire fut enterré dans le jardin de la maison habitée par le général Junot.

forcer au repentir. La vengeance fut prompte et l'effet en fut terrible.

Lorsque tout fut rentré dans le devoir, le général en chef voulut que des honneurs funèbres fussent décernés à la mémoire du brave Dupuy. Il ordonna la construction d'une pyramide expiatoire, qui fut élevée sur la place et en face de la principale mosquée. Par un arrêté particulier, Bonaparte donna le nom de Dupuy à l'un des forts de la ville du Caire.

Les administrateurs du département de Haute-Garonne, instruits de la fin malheureuse du général Dupuy leur compatriote, ordonnèrent qu'il serait élevé sur la place nationale à Toulouse, vis à-vis la maison commune, une colonne triomphale (1).

(1) On voit sur la grande place de Toulouse la première pierre de cette colonne, qui a été posée en l'an 8. Tous les guerriers, tous les bons citoyens forment des vœux pour qu'elle soit achevée, et que Toulouse jouisse d'un monument national élevé à la gloire d'un Toulousain qui servit bien son pays aux armées d'Italie, et d'Orient, commandées par Bonaparte.

Les membres du département assistèrent avec toutes les autorités constituées à l'éloge funèbre de ce guerrier, indignement assassiné au Caire par de fanatiques *Osmanlis*.

DURANTEAU.

La ville de Bordeaux, qui compta dans la révolution tant d'hommes célèbres par leurs talens, par leur courage ou par leurs malheurs, a vu naître le général Duranteau ; mais plus heureux que plusieurs de ses compatriotes qui ont péri dans cette grande commotion, son nom, lié constamment à des triomphes militaires, ne rappelle que des souvenirs honorables. Etranger aux factions qui divisèrent si cruellement la République, Duranteau s'est acquis la véritable gloire, celle d'avoir versé son sang dans les combats pour la défense de sa patrie.

Luc Duranteau de Beaune est né le 8 septembre 1747. Il entra, comme sous-lieutenant, au régiment de Médoc le 24 mars 1769, et fit en cette qualité une campagne en Corse la même année. Le 9 novembre 1772 il fut élevé au grade de lieutenant, fit la campagne de 1779 sur le vaisseau de

guerre l'*Actif*, et le 13 juin 1784 il eut le grade de capitaine.

Lorsque la guerre de la révolution appela dans les camps la jeunesse française, Duranteau, élevé à l'école de la discipline et des vertus militaires, fit partie de l'armée d'Italie pendant les campagnes de 1792, des années 1, 2, 3 et 4, et se trouva aux différentes affaires qui eurent lieu dans le comté de Nice, et notamment à celle des hauteurs du Moulinet, où il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse.

Il assista ensuite aux combats multipliés dont le Piémont et la rivière de Gênes furent le théâtre, jusqu'au moment où l'armée française pénétra en Italie sous la conduite de Bonaparte.

Les Français, sous un tel chef, ont retrouvé le caractère national. Il ne s'agit plus pour eux de se tenir sur une prudente défensive; les plaines d'Italie sont ouvertes à leur valeur, et déja la victoire se fixe sous leurs drapeaux. Les retranchemens ennemis ne sont plus que de faibles barrières; les fleuves sont franchis, et vingt triomphes

obtenus coup sur coup signalent le début de cette intrépide armée.

Duranteau contribua par son courage à tant de succès ; et il suffira de citer les principales affaires où il s'est trouvé, pour lui assurer sa part de gloire dans ces combats où chaque officier, chaque soldat dut faire preuve de bravoure, d'audace et de sang-froid.

Il était à l'affaire de la Brenta, le 15 brumaire an 5. L'ennemi venait de passer cette rivière. « Il fallait, dit Bonaparte dans son rapport, étonner comme la foudre, et balayer dès son premier pas l'ennemi ». La journée fut vive, chaude et sanglante ; l'avantage fut pour les Français ; les Autrichiens repassèrent la Brenta, laissant entre nos mains cinq cents prisonniers.

Sept jours après le combat de la Brenta, il se trouve au combat qui remet le village de Caldero, deux cents prisonniers, cinq pièces de canon, entre les mains des Français ; et à celui de Saint-Michel, où l'avant-garde ennemie est culbutée et poursuivie l'espace de trois milles.

Duranteau eut la gloire d'être blessé à la bataille d'Arcole; il y reçut un coup de feu à la tête, et cette blessure indique assez avec quel courage il combattit dans cette fameuse journée.

Après cette bataille, il fut nommé chef de bataillon à cette fameuse 32e demi-brigade, dont le régiment de Médoc faisait partie par suite de l'embrigadement, et qui eut une si grande part de gloire dans les campagnes d'Italie et d'Egypte.

A peine guéri de sa blessure, Duranteau court à de nouveaux dangers; il se trouve à l'affaire de Saint-Michel, devant Véronne, où les Autrichiens perdent huit cents prisonniers, trois pièces de canon, et abandonnent le champ de bataille.

Le célèbre plateau de Rivoli est ensuite le théâtre où il déploie un nouveau courage, et il contribue autant qu'il est en son pouvoir au succès de la bataille de ce nom que Bonaparte gagne par ses talens militaires et son génie.

Deux jours après, l'ennemi attaque la *Favorite*, pendant que Wurmser sort de

Mantoue et se porte sur les lignes du blocus par Saint-Antoine ; Wurmser est obligé de rentrer aussitôt dans la place. D'un autre côté, le général Provera, bloqué au faubourg Saint-Georges, est forcé de capituler à la tête de six mille hommes, parmi lesquels se trouvent les volontaires de Vienne. Duranteau combat dans cette journée, « où, disait Bonaparte, la 32e, la 57e et la 18e de ligne se sont couvertes de gloire. »

L'ennemi ayant été forcé de se retirer au-delà des gorges de la Brenta, les Français victorieux s'attachèrent à le poursuivre. Ils le battirent à Carpenedolo, à Casa-sola, où il voulut en vain disputer le passage, et au combat de Tarvis (1) où il fut mis en déroute, laissant un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étaient trois généraux ; aux combats de Freisach et de Neumarck, où l'avant-garde de l'armée

(1) Ce combat de Tarvis se donna au-dessus des nuages, sur une sommité qui domine l'Allemagne et la Dalmatie. Dans plusieurs endroits où notre ligne s'étendait, il y avait trois pieds de neige.

française culbuta l'arrière-garde ennemie, et défit l'élite de l'armée autrichienne que le prince Charles avait fait venir des bords du Rhin. Neumarck et Freisach furent pris; on y trouva de grands magasins que les Autrichiens n'avaient pas eu le temps de détruire ou d'évacuer.

Duranteau fut de toutes ces affaires; il y commandait un bataillon d'éclaireurs, et il se conduisit avec cette intelligence et cette bravoure dont il avait déja donné des preuves si fréquentes.

Le traité de Campo-Formio ayant suspendu les hostilités, il fut désigné pour faire partie de l'expédition de Suisse qui eut lieu dans le commencement de l'an 6, et, peu de temps après, de celle d'Egypte, où il eut occasion de cueillir de nouveaux lauriers.

Duranteau contribua à la prise de Malte, au siége d'Alexandrie, dont la prompte occupation était si nécessaire aux projets de Bonaparte; à la bataille de Chebreisse, où Mourad-Bey, à la tête d'environ quatre mille mamelucks, fut forcé à la retraite

avec perte de trois cents hommes; et à celle des Pyramides, où vingt-trois beys, avec un corps d'environ six mille hommes de cavalerie, tant arabes que mamelucks, qui s'étoient retranchés à Embabé avec soixante pièces de canon, furent forcés à la baïonnette et perdirent deux mille hommes de cavalerie d'élite, plus de quatre cents chameaux chargés de bagages, et cinquante pièces d'artillerie.

Duranteau continua de déployer, dans plusieurs autres affaires qui suivirent, une énergie et des talens qui lui valurent successivement le grade d'adjudant général, auquel il fut nommé le 5 messidor an 7, et celui de général de brigade le premier vendémiaire an 9.

Le courage avec lequel il se défendit au Caire lorsque cette ville se souleva en l'an 9, lui mérita particulièrement l'estime de l'armée. Les habitans du Caire, trompés sur les suites de la bataille d'Héliopolis, gagnée par le général Kléber, se révoltèrent contre les Français. Nasif pacha, qui était à leur tête, se porta à la contrée des

Européens, contre lesquels il souleva la multitude, et l'excita à le suivre sur la place de l'Ebeckié, pour y exterminer le reste des Français enfermés dans la maison de Mahamet Bey el-elfi. C'était là la résidence du quartier général, et il y avait à peine deux cents hommes sous les ordres de l'adjudant général Duranteau. Le pacha s'y était présenté avec une partie de ses troupes; mais des grenadiers et des guides à pied sortirent avec impétuosité contre la cavalerie ennemie, et la repoussèrent.

C'est alors que le soulèvement du Caire devint général : plus de cinquante mille hommes furent armés ; on attaqua les maisons des Cophtes, des Grecs, des chrétiens de Syrie, et un grand nombre de ces malheureux périt sans défense.

Le principal but de Nasif pacha était d'emporter le quartier général ; mais il ne put y réussir : deux cents Français soutinrent pendant deux jours un siége extraordinaire contre les forces réunies des mamelucks, des osmanlis et des séditieux. Une colonne de l'armée française arriva

enfin d'Elhanka, et porta au quartier général un secours inattendu et la nouvelle de la victoire d'Héliopolis.

Le siége du Caire fut poussé alors avec plus de vigueur ; Duranteau y contribua à la tête de la 21e légère et de la 23e de ligne.

De retour en France en vertu du traité de l'évacuation de l'Egypte, Duranteau, revêtu de l'estime et de la considération publiques, après avoir défendu sa patrie dans la carrière des armes, a été appelé, par des suffrages honorables, à la servir par de bonnes lois, par ses talens et l'exemple des vertus civiles. Il est aujourd'hui membre du Corps législatif.

DUROC.

Les noms fameux de Turenne, de Villars, de Condé, de Catinat, n'occupent plus seuls aujourd'hui les pages de nos annales militaires. La révolution française a produit des guerriers dont les exploits surpassent ceux de tant de grands capitaines, et occuperont presque exclusivement l'admiration de la postérité. Une remarque sur-tout n'échappera point à l'histoire, c'est que les premiers, par l'éclat de leur rang et de leur naissance, durent naturellement fixer les regards et occuper les bouches de la renommée; tandis que les autres, confondus d'abord dans la classe des simples citoyens, ne doivent qu'à eux-mêmes leur gloire et leur célébrité.

Il était sur-tout réservé à notre siècle d'enfanter un héros qui éclipsât les plus brillantes réputations militaires. Nouvel Alexandre, l'Europe l'a vu environné de nouveaux Parméniens, dignes par leur rare valeur et

une prudence peu commune à leur âge, d'être ses compagnons d'armes. L'éclat de son nom a rejailli sur eux, et suffirait seul à leur gloire, s'ils ne s'étaient d'ailleurs illustrés eux-mêmes par leurs propres exploits.

Tel est ce guerrier qui, jeune encore, a déja fourni une brillante carrière. L'ami, le confident de Bonaparte, verra son nom lié dans l'histoire aux plus grands souvenirs; il rappellera les combats dont l'Italie et l'Égypte ont été le théâtre; et ces combats, ces victoires, formeront peut-être encore la partie la moins belle de sa vie publique. Une foule de guerriers ont partagé avec lui les dangers des batailles; mais une gloire plus solide et qui appartient à lui seul, c'est celle qu'il s'est acquise en stipulant dans les cabinets des rois les intérêts d'un grand peuple et la cause de l'humanité.

Le renommée qui s'obtient par les armes est brillante sans doute; mais, dans le cours de la révolution, les généraux français eurent encore d'autres titres à la célébrité que leurs succès militaires. Heureux celui

d'entre eux qui sut allier les vertus civiles aux vertus guerrières, et mêler l'olive de la paix aux lauriers sanglans de Bellone ! Son nom, cher aujourd'hui à ses concitoyens, ne sera prononcé qu'avec admiration par nos derniers neveux.

Gérard-Christophe-Michel Duroc est né à Pont-à-Mousson (Meurthe), le 25 octobre 1772. Les études militaires furent celles de sa jeunesse. Le premier mars 1792, il fut reçu élève sous-lieutenant d'artillerie, second lieutenant le premier juin de l'année suivante, premier lieutenant le 28 brumaire an 2, second capitaine le premier frimaire an 3.

Il était en l'an 4 capitaine d'artillerie employé à l'armée d'Italie, à l'équipage des ponts, commandé par le chef de brigade Andréossy. Lorsque le général Lespinasse (aujourd'hui Sénateur) fut chargé du commandement de l'artillerie de cette armée, il s'attacha ce jeune officier comme aide-de-camp.

Son activité, son zèle, ses talens, le firent remarquer de Bonaparte, qui le demanda au général Lespinasse. Ce général le lui donna

comme le plus beau présent qu'il pût lui faire. « Je le tenais, lui dit-il, du général » Andréossy, comme un don de l'amitié, et » vous savez qu'il se connaît en hommes. »

Duroc paya de sa personne dans les différentes affaires de la campagne de l'an 4, où, pour vaincre il fallut de la résolution et cette audace qui électrisa tant de fois le soldat français. Son courage semblait dédaigner les lauriers faciles, et dans plusieurs circonstances il brava les plus grands dangers pour ouvrir aux troupes le chemin de la victoire. C'est ainsi qu'au passage des gorges de la Brenta il déploya la plus rare intrépidité; il eut dans l'action un cheval tué sous lui.

Le passage de l'Isonzo, le 29 ventose an 5, et la prise de Gradisca qui eut lieu le même jour, ajoutèrent à la gloire de Duroc. Bonaparte, en transmettant au Directoire le récit de ces combats, écrivit : *Mon aide-de-camp capitaine Duroc s'est conduit avec la bravoure qui caractérise l'état-major de l'armée d'Italie.*

Les Français, dans le cours de deux cam-

pagnes, avaient pour ainsi dire épuisé en Italie toutes les faveurs de la victoire ; il fallait à leur valeur un nouveau théâtre ; et c'est en Egypte, dans cette antique patrie des sciences et des arts, que l'élite des braves courut moissonner de nouveaux lauriers.

Bonaparte, chargé de diriger cette vaste entreprise, réunit autour de lui la plupart des officiers qui avaient combattu sous ses ordres en Italie ; il n'oublia pas son fidèle aide-de-camp, le chef de bataillon Duroc.

L'expédition d'Égypte est pour les guerriers qui en firent partie un monument éternel de gloire, et l'histoire en ornera ses plus belles pages. La postérité aura peine à croire aux prodiges opérés par une poignée de braves obligés de lutter à la fois contre des ennemis nombreux, aguerris, intrépides ; contre les maladies, la soif, l'haleine brûlante des vents et les sables mouvans des déserts. A côté des plus fameuses batailles de cette guerre, elle placera celles des Pyramides, de Rahmanié, de Chebreisse, de Sédiman, le siége de Saint-Jean

d'Acre, les combats du mont Thabor, d'Aboukir ; et sur le marbre où sera gravé le récit de tant de victoires, on lira le nom de Duroc parmi ceux des héros qui s'y couvrirent de gloire (1).

Lorsque Bonaparte quitta l'Égypte, Duroc l'accompagna dans son retour en France et le seconda dans la journée du 18 brumaire.

L'heureuse révolution qui remettait les destinées de l'État aux seules mains capables de le sauver devait influer aussi sur ses relations avec les autres puissances. Les premiers regards du nouveau gouvernement se tournèrent vers la paix ; il la proposa avec franchise et modération.

La cour de Berlin suivait son système de neutralité. Le premier Consul ne crut pas pouvoir mieux lui témoigner le desir qu'il avait d'entretenir la bonne intelligence, qu'en lui envoyant un officier revêtu de toute sa confiance. Duroc, chargé de porter à Berlin la nouvelle des événemens du 18 bru-

(1) Duroc fut blessé au siége de Saint-Jean d'Acre le 12 germinal an 7.

maire, reçut du roi de Prusse un accueil distingué.

L'installation du nouveau gouvernement fut envisagée à Berlin comme une circonstance qui devait faciliter le retour de la paix entre les puissances belligérantes. Le roi s'entretint long-temps avec le général Duroc de l'expédition d'Égypte : il aimait à s'en faire raconter les détails ; il les écoutait avec un plaisir qui prouvait combien il estimait et admirait le chef de cette glorieuse entreprise.

L'arrivée du premier aide-de-camp de Bonaparte à Berlin fit le sujet des conversations de toute l'Allemagne ; on ne parlait que de l'accueil qu'il avait reçu et des nouvelles importantes qu'il avait communiquées. On remarquait en général que par suite d'un système politique qu'elle avait adopté depuis quatre ans, et qui avait nécessairement mis du froid entre elle et les puissances coalisées, la cour de Berlin offrait le spectacle assez singulier d'un roi et de ses ministres qui prenaient un véritable intérêt, non pas sans doute aux victoires et à l'agrandissement de la République française, mais à une révolu-

tion qui l'affermissait intérieurement et promettait de la fixer enfin dans une situation de repos au-dedans et de sécurité pour le dehors.

Aussi aucun événement n'avait produit depuis long-temps une sensation aussi vive et aussi agréable que celui du 18 brumaire. Le général Duroc fut présenté au roi par M. de Zastrow, premier adjudant, et qui jouissait de toute la confiance de son maître. Sa majesté l'invita à dîner; il fut placé à table entre le roi et la reine, qui l'entretinrent de la manière la plus aimable. La conversation ne tarit point sur la France, sur la Syrie, sur l'Égypte; on parla sur-tout beaucoup des derniers événemens de France; on était ravi d'avoir à questionner un homme qui avait été et qui était encore si près de Bonaparte; on lui demandait des détails sur sa vie privée, sur ses habitudes, sur sa santé, sa manière d'être avec ses officiers, ses soldats; sur le choix de ses amis, de ses goûts, de ses lectures. A toutes les questions Duroc répondit avec une prévenance, une modestie et une précision toutes particulières.

Le roi répéta souvent qu'il était charmé de la lettre que les Consuls lui avaient écrite, et qu'il s'empresserait d'y répondre.

Pour ne mettre aucune borne aux témoignages de bonté dont leurs majestés comblèrent le général Duroc, le roi l'invita, pendant le repas, à se rendre à Postdam pour assister à la parade. Cette marque de distinction parut au public une preuve éclatante de la bienveillance du roi envers Bonaparte; sa majesté la témoigna même d'une manière peu équivoque lorsque, présentant le général Duroc aux personnes de sa cour, elle dit tout haut : *Je vous présente l'aide-de-camp du plus grand homme que je connaisse.*

La mission du général Duroc eut les plus heureux résultats; elle resserra les liens qui unissaient les deux gouvernemens, et confirma la cour de Berlin dans ses intentions de conserver une exacte neutralité.

Cependant, les ouvertures franches et loyales du premier Consul n'avaient pas été goûtées par le cabinet de Vienne, soit qu'il se fît illusion sur la puissance et la

stabilité du gouvernement de France, soit que sa supériorité en Italie lui laissât quelque espoir de réparer ses pertes. Une nouvelle campagne s'ouvrit donc ; mais elle devait être décisive.

A la tête de l'armée de réserve, Bonaparte franchit les Alpes. Il est suivi d'une foule d'officiers renommés par leur courage et leurs victoires ; Duroc est du nombre, et l'Italie le revoit une seconde fois sur le théâtre qu'il avait illustré.

Peindrons-nous ici tous les traits de courage et de dévouement qui signalèrent cette campagne aussi courte que glorieuse ; et, pour en orner un guerrier, partagerons-nous le laurier qui appartient à tous ? Non. En lisant les prodiges de cette campagne, la postérité dira : *il était à Marengo ;* et ce mot seul sera son plus bel éloge.

Duroc avait failli périr au passage du Tésin ; il tomba dans le fleuve : mais la fortune veillait aussi sur lui, et elle le conserva à la République.

Après la bataille de Marengo, il fut chargé par Bonaparte d'une nouvelle mission à la

cour de Vienne. Il s'y rendit avec le général comte de Saint-Julien.

Les intrigues et l'influence du cabinet de Londres ayant déterminé l'empereur à refuser les propositions pacifiques du Gouvernement français, Moreau reçut l'ordre de poursuivre les hostilités. Les Autrichiens, battus par ce général à Hohenlinden, et sur le Mincio par le général Brune, voyaient enfin l'ennemi s'approcher de leur capitale, lorsque l'empereur s'empressa de signer les préliminaires de la paix qui fut conclue à Lunéville.

La France recueillait enfin le fruit de tant de sacrifices ; mais son gouvernement ne croyait pas avoir assez fait pour sa gloire. Un ennemi jaloux de la paix lui restait encore à combattre ; et le premier Consul, aussi bon politique que général habile, donna tous ses soins pour affaiblir son influence dans les cours étrangères, en attendant de le réduire par la force des armes. C'était sur-tout à la cour de Pétersbourg que le cabinet de Londres intriguait pour la mettre dans ses intérêts.

La générosité avec laquelle le premier Consul avait renvoyé à Paul premier les prisonniers russes faits en Hollande avait porté un coup funeste au crédit de l'Angleterre ; mais, depuis la mort de ce prince, elle avait recouvré l'espoir d'entraîner Alexandre premier dans une nouvelle coalition.

Dans ces circonstances, le général Duroc fut encore le négociateur choisi pour aller à Pétersbourg, et Bonaparte le chargea pour sa majesté l'empereur d'une lettre écrite de sa propre main.

Quelles étaient donc les qualités éminentes qui méritaient au général Duroc cette confiance intime de Bonaparte, et faisaient ainsi d'un jeune guerrier un négociateur chargé des plus grands intérêts d'un empire ? étaient-ce sa bravoure et ses talens militaires ? Mais ce genre de gloire lui était commun avec une foule d'officiers français. C'était sans doute son dévouement particulier à la personne du premier Consul, une maturité de jugement, une justesse de pensées et une rare prudence : qualités précieuses qui ne sont ordinaire-

ment que le fruit de l'âge et d'une longue expérience (1).

Duroc arriva à Pétersbourg dans la nuit du 4 prairial, et fut présenté le lendemain à sa majesté l'empereur, qui le reçut dans son cabinet, et lui fit l'accueil le plus favorable. Il se rendit ensuite chez M. le comte de Panin, conseiller privé, et eut plusieurs conférences avec lui. Le 7 prairial, à la parade, il présenta lui-même à l'empereur les officiers qui l'avaient accompagné dans son ambassade. Le général Duroc revint quelques jours après à Paris, après avoir eu sans doute dans sa mission tout le succès

(1) Nous avons consulté plusieurs militaires recommandables par leurs talens et par le rang qu'ils tiennent dans l'armée; tous n'ont eu qu'une voix pour louer les qualités personnelles du général Duroc. Officier instruit et modeste, bon ami, toujours prêt à accueillir ceux qui furent ses compagnons d'armes, allant lui-même au-devant de leurs vœux, les mettant à leur aise dès le premier abord, avec cette franchise et cette cordialité qui inspirent la confiance : tel on nous a peint ce jeune guerrier que le premier Consul se plaît à honorer de toute son estime.

que le Gouvernement en attendait, puisqu'elle ne tarda pas à être suivie du traité de paix qui unit maintenant les deux puissances.

Ici se termine la notice abrégée des services rendus à la République par le général Duroc jusqu'à l'époque du rétablissement de la paix continentale et maritime. Le Gouvernement français, respecté au-dehors et affermi dans l'intérieur, n'avait plus alors que des récompenses à distribuer aux braves qui s'étaient dévoués pour la patrie. Déja la plupart, appelés aux fonctions publiques, donnaient l'exemple des vertus civiles et de leur respect pour les lois. Parmi les guerriers qui par leur modestie et leur mérite ajoutent encore à l'éclat du rang où les a placés la confiance du Gouvernement, l'opinion publique se plaît à distinguer le général Duroc, nommé par le premier Consul général de division et gouverneur du palais des Tuileries.

Fin du troisième volume.

TABLE ALPHABETIQUE

DES NOTICES

contennes dans ce troisième volume.

LES GÉNÉRAUX

DAGOBERT. page 1
DALLEMAGNE. 16
DAMPIERRE. 36
DARÇON. 50
DAVOUT. 60
DEBELLE. 92
DECAEN. 98
DECRÈS. 112
DEFLERS. 124
DEJEAN. 239
DELATRE. 134
DELMAS. 149
DESAIX. 166
DESPINOY. 196
DESSEIN. 220
DESSOLLES. 225
DESTAING. 243

DILLON. page. 251
DOMMARTIN. 265
DUFOUR. 272
DUGOMMIER. 278
DUGUA. 312
DUHESME. 324
DUMAS (Alexandre). 356
DUMAS (Mathieu). 370
DUMERBION. 384
DUMOURIER. 392
DUMUY. 431
DUPHOT. 437
DUPONT. 451
DUPONT-CHAUMONT. 486
DUPUY. 496
DURANTEAU. 506
DUROC. 515

Fin de la Table.

Biblioteka AP W
24451/1

